U d'/of OTTAWA
39003002239936

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvreschoisiesd01dide

ŒUVRES CHOISIES

DE

D. DIDEROT

PUBLIÉES EN QUATRE VOLUMES

ET PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

PAUL ALBERT

TOME PREMIER : CONTES ET MÉLANGES



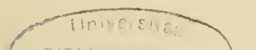
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXVII



PQ
1979
.A6A4
1877
v.1



INTRODUCTION

I

La biographie de Diderot est encore à faire, j'entends une biographie digne de lui et de son siècle. Celle que nous a laissée sa fille, madame de Vandeul, est bien terne, bien insuffisante, et d'une élévation médiocre. C'est l'œuvre d'une personne judicieuse, un peu froide, un peu gênée peut-être, qui dit trop et trop peu : il aurait fallu plus de chaleur et de rayonnement. Naigeon a écrit tout un volume sur son maître; mais que cela est lourd, indigeste, pédantesque! Le disciple est évidemment plus préoccupé de dogmatiser, de catéchiser, de saturer le lecteur d'athéisme, que de faire connaître Diderot. Il le gourmande, le corrige, le délaye sans pitié et sans goût. Est-ce bien là, se dit-on, l'homme extraordinaire qui

n'était que mouvement et flamme? On se sent engourdi, paralysé. Quoi! les contemporains étaient sous le charme (l'expression a été créée par Diderot), ils subissaient sans résistance la fascination de ce vif esprit, et voilà tout ce qu'a pu nous en rendre l'homme qui a vécu si longtemps dans son intimité, qui a entendu le monstre, *qui a été chargé du soin de recueillir les manuscrits épars et de protéger la mémoire du fondateur de l'Encyclopédie! La partie purement littéraire de l'œuvre, la meilleure après tout, celle où éclate en traits si heureux l'originalité de l'écrivain, Naigeon n'en a souci; on dirait qu'il l'ignore. L'artiste, le critique, le poëte, qu'est-ce que cela pour lui? C'est l'athée qu'il cherche, qu'il aime, qu'il étale. La doctrine par elle-même est déjà bien pesante; il y joint ses commentaires, et il nous livre Diderot avec cette surcharge, écrasé, méconnaissable. Pauvre Diderot! il a expié longtemps le triste choix qu'il avait fait de son exécuteur testamentaire. Que de gens de bonne volonté, après avoir avalé le volume de Naigeon, n'ont pu aller au delà, se sont sentis découragés de Diderot, qui se présentait précédé d'un tel introducteur!*

Il faut lire les quelques pages que l'honnête de Meister a intitulées : Invocation aux mânes de Diderot. *Meister ne nous apprend rien, mais lui du moins, il est ému; on sent qu'il aimait, qu'il admirait de tout son cœur le grand homme qui vient de*

mourir. Son pathos naïf ne choque pas; c'est comme le ton naturel du sujet. Meister a voulu imiter Diderot inspiré, se percher à son tour sur le trépied et chanter. Il y a de la piété dans cet hommage emphatique; il y a aussi de la clairvoyance. Meister comprend fort bien que le meilleur de Diderot ce n'est pas son athéisme. C'est qu'il avait vu à l'œuvre le critique, le journaliste. Plus d'une fois il avait travaillé côte à côte avec lui, et il était resté ébloui. Tandis que lui, honnête comparse, rédigeait péniblement de son style pompeux et incolore une page ou deux, la plume de Diderot brûlait le papier, et, bride abattue, fournissait articles sur articles. Cette facilité prodigieuse que rien n'épuisait, que Diderot retrouvait plus abondante encore et plus éclatante quand il prenait la parole, voilà ce que Meister préfère, et avec raison, au dogmatisme parfois lourd, sec et même grossier du philosophe.

Mais la biographie reste toujours à faire. On ne saurait trop regretter la mort prématurée de M. Assézat, que de longues études préparaient tout naturellement à ce travail si difficile. A celui qui l'entreprendra je prendrai la liberté de rappeler que de tous les écrivains du XVIIIe siècle, Diderot est, à vrai dire, le seul qui ait toujours vécu à Paris. Plus que Voltaire, plus que Rousseau, plus qu'aucun autre, il est de son temps; il en

représente le mieux l'esprit, le goût, les mœurs générales, ce qui ne l'empêche pas de rester lui, de conserver, dans le mouvement si animé de la société d'alors, une personnalité saisissante. Les autres sont plus ou moins isolés, à l'écart, parfois même à contre-courant; lui, il aspire tous les souffles qui passent, il s'engage dans toutes les voies qui s'ouvrent; on sent que sa vie et son œuvre se précipitent d'un mouvement de plus en plus accéléré et incertain comme la société elle-même. — Qu'il me suffise d'avoir indiqué ce point de vue aux critiques futurs. Je me borne ici à présenter en raccourci les traits les plus saillants de la physionomie de Diderot.

II

Il n'y avait pas de mot dans la langue du XVIII[e] siècle pour désigner cet être bizarre et intéressant, qui a l'horreur de toute règle et de toute contrainte, qui ne compte que sur l'imprévu et que sa fantaisie mène. Aujourd'hui, les gens sérieux et rangés l'appellent bohème; quand ils sont en veine d'indulgence, ils se contentent de l'appeler artiste, parfois même poète, c'est-à-dire désœuvré, fantasque, propre à rien. Le bohème, de son côté, déroule à l'adresse des gens posés tout un chapelet de vocables qui commence à

bourgeois *pour finir à* épicier. *Diderot eût mérité de se trouver son propre qualificatif. Il est le type le plus éclatant de ces indisciplinés qui ont du génie et peu d'esprit de suite, qui savent tout, sont propres à tout, sauf à se créer une spécialité qui soit bien à eux; qui éblouissent, ravissent ceux qui les écoutent, et n'arrivent à rien. Avec l'impétuosité et la furie du talent, ils écrasent en passant les médiocrités qui encombrent la voie; mais les médiocrités, aplaties un instant, se relèvent, se tâtent et se remettent en chemin. Aplaties de nouveau à la première rencontre, elles se relèvent encore et poursuivent. Elles arrivent enfin : les voilà pourvues de bonnes pensions, installées dans un fauteuil à l'Académie, érigées en juges suprêmes des choses de l'esprit. C'est l'histoire de Diderot. Il n'y avait qu'une voix sur la supériorité de son génie. Qu'était-ce auprès de lui que les Marmontel, les La Harpe, les Suard, les Morellet, les Thomas? Tout cela attrapa des bénéfices littéraires et son brevet d'immortel, tandis que lui resta Denis Diderot comme devant. Ses amis, Voltaire le premier, enrageaient de le voir toujours en mouvement et battant les buissons. Ils voulaient le caser, l'asseoir quelque part, au* MERCURE, *à l'Académie; mais quoi! Il n'en avait souci, et son indépendance n'était pas à vendre. Pour être quelqu'un ou quelque chose d'officiel, il eût fallu cesser d'être lui, s'aplatir, endosser une livrée, prendre et garder une attitude,*

endurer chaque jour le supplice de la robe de chambre neuve qui, au lieu de se mouler sur le corps, le mannequine. *Adolescent, il avait étudié la théologie, s'en était dégoûté et avait passé à la coutellerie. Débarqué à Paris et sans ressources, il avait enseigné les mathématiques, ce qui lui avait été une occasion de les apprendre; puis, il s'était fait précepteur et avait failli en périr. Songez-y! il était devenu l'esclave, la propriété d'un petit bonhomme qui faisait, il est vrai, des progrès merveilleux; mais, par contre, Diderot maigrissait, dépérissait, devenait jaune comme un citron: il cassa sa chaîne. Le voilà sur le pavé, espaçant ses repas, cherchant et acceptant toute besogne quelle qu'elle fût, fabriquant des prospectus pour une pommade incomparable, des sermons pour des prédicateurs dans l'embarras, des suppliques pour des solliciteurs des deux sexes, des traductions pour les libraires, travaillant même pour l'exportation. De quel côté tournera-t-il? La tête d'un Langrois est comme la girouette d'un clocher, elle n'est jamais fixe en un point. La philosophie l'attire d'abord, et il l'aimera toujours avec dérèglement; mais elle le conduit tout droit, pour débuter, au donjon de Vincennes. Il était pourtant alors, vers 1745, bien timide encore, tout au plus théiste; mais les lanceurs de lettres de cachet n'y regardaient pas de si près. Qu'on le suive dans cette période de trente-cinq ans qui s'étend de 1749 à sa mort, en 1784, on ne*

le trouvera jamais occupé d'une seule et même chose; il se dépense à tous les hasards. L'Encyclopédie, cette colossale entreprise dont il porta tout le fardeau dès que d'Alembert se fut retiré (1755), ne l'absorbe pas tellement qu'il ne trouve loisir pour d'autres travaux. L'Encyclopédie, d'ailleurs, c'est pour lui l'occasion d'une foule d'études nouvelles : aujourd'hui, il est philosophe, puis historien de la philosophie, moraliste, théologien et avocat pour défendre l'abbé de Prades, physicien, chimiste, mécanicien, industriel, que sais-je? Toute besogne qui ne trouve pas son homme, il s'en charge. Dans les intervalles de répit que lui donnent les suspensions du dictionnaire, il écrit des romans, des contes, il collabore aux livres de d'Holbach, il écrit pour l'abbé Raynal les chapitres révolutionnaires de cette fameuse histoire des Établissements européens dans les Indes. « Qui signera cela? dit-il à l'abbé, qui jubile en ramassant une à une les feuilles toutes fraîches. — Allez toujours », répond l'abbé. Et Diderot allait. Voici le grand ami, l'ami préféré, M. Grimm, qui voudrait bien faire un petit voyage d'agrément; mais qui rédigera pour les princes du Nord la correspondance de Paris? « Partez, lui dit Diderot, je m'en charge. » Et il prend le tablier, comme il dit. Cette fois, il n'est plus historien ni philosophe, il est critique littéraire et même un peu reporter. Il analyse les romans et les pièces de théâtre, et donne par-dessus le marché

la chronique des coulisses : cela ragaillardit et réchauffe les altesses des régions hyperboréennes. Le désir les prend d'avoir l'opinion de leur correspondant sur les expositions de peinture. L'opinion de Grimm, c'est qu'il aime mieux se décharger de cette besogne sur un autre. Justement Diderot est là, Grimm lui passe encore une fois le tablier ; en quinze jours, Diderot improvise cinq cents pages étincelantes d'esprit, de poésie, d'éloquence et d'une verve endiablée. Le bon de l'affaire, c'est que Grimm fit la grimace en recevant cet énorme manuscrit : il n'avait demandé que quelques feuilles. Diderot, tout penaud, s'excuse auprès de M. le baron de n'avoir pu être sec et plat ; il fera mieux une autre fois. L'Encyclopédie le reprend, mais elle ne suffit pas à cette activité d'esprit qui le dévore ; entre temps, il improvise ces romans que l'on n'ose publier, mais qui courent manuscrits : la RELIGIEUSE, le NEVEU DE RAMEAU, JACQUES LE FATALISTE. La RELIGIEUSE, *cette œuvre d'une analyse si pénétrante qu'elle en devient effrénée, est le résultat d'une gageure et une* mystification ; *le mot vient justement d'être créé. Un de ses premiers romans a une origine semblable : il avait parié qu'il improviserait du Crébillon fils. Est-ce tout ? Non. Le vent souffle d'un autre côté ; il écrit en se jouant* l'ENTRETIEN AVEC D'ALEMBERT, le RÊVE DE D'ALEMBERT, *c'est-à-dire le programme fantastique de la physiologie de l'avenir, et comme la vague annonce du trans-*

*formisme. Puis le voilà qui part pour la Russie ; il veut remercier en personne l'impératrice Catherine II, à qui, dans l'illusion de la reconnaissance, il découvre « l'âme de Brutus et la figure de Cléopâtre ». Il ne peut la quitter sans lui laisser un plan complet d'enseignement pour les Russes. Qui sait? peut-être applique-t-on en ce moment, des bords de la Néva aux pieds du Caucase, quelques-unes des idées de Diderot. — Arrêtons ici cet inventaire bien incomplet des productions en tout genre de cet esprit si alerte et si prêt à tout. Je n'ai point parlé de son théâtre, ni de ses observations sur la poésie dramatique et sur l'art du comédien, ni de ses lettres à Falconnet, à Mlle Jolin, à Mlle Voland, le meilleur de son œuvre, ni de ses écrits sur la musique, ni de son commentaire passionné sur la vie et les œuvres de Sénèque, ni de ses innombrables articles sur toute espèce de sujets, articles improvisés pour la plupart, comme l'*Éloge de Richardson*, les pages enlevées sur Térence, la délicieuse critique de l'homélie de l'honnête Thomas sur les femmes, et cent autres : on ne réunira jamais tout.*

III

Il faut d'abord indiquer cette fécondité de Diderot, cette mobilité, cette aptitude universelle : c'est le pre-

b

mier trait et le plus saillant de sa physionomie. Il produisit sans cesse, et aussi souvent pour les autres que pour lui-même. « On ne me vole point ma vie, disait-il, je la donne. » Ajoutons qu'il ne s'en repentit jamais. « Je n'ai jamais regretté le temps que j'ai donné aux autres ; je n'en dirai pas autant de celui que j'ai employé pour moi. » C'était une âme naturellement obligeante, généreuse, expansive surtout et communicative. C'est là, à vrai dire, qu'est son côté faible. Les esprits véritablement forts, penseurs, savants, artistes, n'éprouvent pas le besoin de s'ouvrir, de s'épancher à tout propos, de faire la besogne du premier venu. L'œuvre qu'ils portent en eux-mêmes leur est tout un monde. En elle ils trouvent des joies, des angoisses, des défaillances, des exaltations près desquelles les chétives satisfactions de la vanité courante ne sont que misères. Pérorer dans un salon, amuser des oisifs, faire admirer son esprit, son éloquence ; dilapider en bons mots, en tirades, en articles de journaux, ces dons supérieurs qui veulent, pour donner tous leurs fruits, la solitude et le recueillement, quelle duperie ! Quand Buffon et Montesquieu se trouvaient transplantés de Montbard et de la Brède dans quelque salon où ils étaient promis aux curieux et exhibés, tous deux faisaient assez piètre figure, et le bel esprit à la mode n'avait pas de peine à les éclipser. Seulement le bel esprit rentrait chez lui vidé ; Montesquieu et Buffon retrouvaient sur le

chantier, l'un ses ÉPOQUES DE LA NATURE, *l'autre son* ESPRIT DES LOIS. *J'ai bien peur que l'improvisateur et le virtuose n'aient étouffé en Diderot l'homme de génie. Le rossignol a le plumage sombre, il est solitaire, sauvage, inapprivoisable; il ne chante que la nuit, mais quel chant! Le pinson, la linotte, le serin, sont plus richement vêtus et chantent à tout venant, même dans des cages. Peut-être fallait-il à Diderot, comme plus tard à Mme de Staël, un premier mot, rien qu'un, lancé par le premier venu, un Maupertuis, un Raynal, un d'Holbach, peu importe : il partait, il semait les traits d'éloquence, les aperçus ingénieux ou profonds, le sublime, l'extravagant; c'était un feu d'artifice, un éblouissement. Marmontel, au seul souvenir de ces splendeurs, cligne encore des yeux. L'inspiration tombait, l'orateur s'arrêtait; personne ne savait plus où l'on en était, lui tout le premier; mais ses facultés s'étaient déployées, il avait jeté dehors un trop-plein qui le tourmentait. Il n'était pas plus pauvre qu'avant, et tel parmi les écoutants se trouvait plus riche; mais, au fond, tout cela n'était que gaspillage. On avait effleuré et défloré un sujet, le livre restait à faire, et il ne se faisait pas. Diderot vante dans ses* SALONS, *et en connaisseur, le charme d'une esquisse jetée sur le papier par un artiste de génie : il y a du mouvement, du feu, des perspectives ouvertes à l'imagination; ce qu'on ne voit pas, on le devine, on le crée, pour ainsi dire, et c'est une jouissance pour l'amateur.*

C'est qu'une ébauche, si imparfaite qu'elle soit, c'est toujours du dessin, et le génie peut s'y lire; mais l'à peu près dans les idées et dans le style, qu'est-ce que cela vaut? N'insistons pas : il y aurait cruauté, presque ingratitude. Prenons-le avec ses qualités et ses défauts, tel qu'il est, improvisateur incomparable. Nous n'avons que trop dans notre littérature d'hier et d'aujourd'hui de ces esprits indigents, plats et réguliers qui, d'ornière en ornière, sont arrivés... à se faire lire? Non pas, mais à rassurer les médiocrités parvenues qui leur ont dit : « Dignus es intrare. »

IV

Indiquons rapidement sa place dans le XVIIIe siècle et sa part dans l'œuvre commune. Voltaire et Montesquieu avaient donné aux esprits une première secousse; puis, il y avait eu un temps d'arrêt. Bientôt la seconde période commence, vers 1750. Ce sont les premiers discours de Rousseau, c'est l'Encyclopédie surtout, qui l'inaugurent. Elle sera singulièrement plus agitée, plus révolutionnaire que l'autre, et plus d'une fois Voltaire gémira sur les imprudences et les incartades des jeunes recrues. Jean-Jacques ne tarde pas à s'isoler et poursuit à part son œuvre, qui se fondra

malgré lui dans l'œuvre commune. Diderot, nature éminemment sociable, sert de lien aux esprits que le besoin du nouveau aiguillonne. Pendant plus de vingt-cinq années, il sut grouper et retenir des collaborateurs qui n'étaient guère payés de leur travail que par des persécutions et les outrages de la presse stipendiée. La retraite de d'Alembert (1755) l'attrista, mais ne le découragea point. Plus que le géomètre, sans doute, il regrettait certaines concessions de langage, mais il s'y résignait, bien persuadé, après tout, que l'Encyclopédie ne deviendrait pas pour si peu un répertoire de capucinades. *L'infidélité du libraire Le Breton l'exaspéra; il poussa des cris d'aigle à qui on a changé ses petits; mais le monument était debout; les philosophes du XVIIIe siècle avaient dressé le colossal inventaire des conquêtes de la raison humaine. Qu'importait telle ou telle défaillance dans le détail? On avait planté sur la route du temps une pierre milliaire où viendraient se briser tous les efforts des ennemis du progrès : c'était aux générations suivantes à reprendre l'œuvre, à la corriger, à pousser plus avant les victoires obtenues. Il faut que la critique n'oublie jamais, dans ses plus justes sévérités, la vaillance et la persistance d'un tel effort. Il faut se souvenir aussi que, malgré les suspensions, les interdictions, les suppressions, Diderot ne voulut jamais accepter les offres des souverains étrangers qui promettaient aux Encyclopédistes un asile, des hon-*

neurs, de l'argent. Ce Champenois était Français et très-Français : il ne travaillait guère que pour la gloire, mais il voulait que la gloire fût à son pays. Elle n'était pas de trop pour compenser les humiliations sans nom qu'un gouvernement sans pudeur infligeait à la France. Armée, marine, diplomatie, finances, tout était en désarroi; mais, grâce aux savants, aux littérateurs, aux artistes, le prestige du nom français se maintenait dans le monde. Et c'était contre de tels hommes, dont l'Europe admirait les travaux, qu'elle nous enviait, que les souverains étrangers comblaient de distinctions et d'offres magnifiques, que le pouvoir d'alors excitait ses parlements, sa Sorbonne, tout ce qu'il y avait de persécuteurs disponibles! C'est sur eux qu'il lâchait les folliculaires éhontés, les rimeurs sans vergogne, les Fréron, les Palissot et autres drôles en sous-ordre, qui mordaient, injuriaient, calomniaient au commandement! L'attitude de Diderot fut vraiment très-noble et très-digne. Diffamé, outragé dans un tas de libelles et en plein théâtre par l'auteur de la comédie LES PHILOSOPHES, *il laissa l'injure à ses pieds. Voltaire criait, s'emportait, demandait justice à tout le monde; il avait la naïveté de croire qu'un Choiseul, un Richelieu, étaient étrangers à ces ignominies; il les sommait, les implorait, les adjurait de venir en aide au mérite insulté. « Toutes ces ignobles productions, lui disait Diderot, sont autorisées, encouragées, ré-*

compensées par les gens dont vous mendiez l'appui. Palissot, Fréron, Richelieu, tout cela se tient, tout cela chasse de compagnie. Abandonnons ces gens au mépris public qui s'abat déjà sur eux; tenons-nous à l'écart de ces tripotages; il est honorable, il est glorieux pour nous d'être en proie à de tels ennemis. »

Voltaire ne put jamais renoncer à l'espoir de voir les grands se faire les protecteurs des gens de lettres : en cela il se rattachait au XVIIe *siècle, siècle de platitude universelle, où il fallait être à quelqu'un pour être quelque chose : Diderot et d'Alembert montrèrent plus de fierté. D'Alembert, dans son* ESSAI SUR LES GENS DE LETTRES, *brisa les derniers anneaux de la chaîne et arbora la devise :* Liberté, pauvreté, vérité. *Diderot, responsable de tant d'intérêts engagés dans l'Encyclopédie, ne demanda jamais au pouvoir ni encouragements, ni appui, ni même justice. Par là, plus sûrement que Voltaire, il força l'estime des gouvernants, et maintint sous un pouvoir despotique les droits et la dignité de l'esprit. Qu'on me permette de citer, à ce propos, une réponse qu'il fit un jour au lieutenant de police, M. de Sartines. Celui-ci était pressé d'autoriser la représentation d'un nouveau libelle dialogué de Palissot; les Richelieu, les Choiseul recommandaient l'œuvre et l'auteur. M. de Sartines, soit dégoût honnête, soit équité naturelle, ou désir de témoigner quelques égards à un homme comme Diderot, s'adressa à lui pour lui demander*

conseil. Fallait-il autoriser la représentation de la pièce? « Il ne m'appartient pas, Monsieur, lui répondit Diderot, de vous donner des conseils ; mais si vous pouvez faire en sorte qu'il ne soit pas dit qu'on ait deux fois avec votre permission insulté en public ceux de vos concitoyens qu'on honore dans toutes les parties de l'Europe, dont les ouvrages sont dévorés de près et au loin, que les étrangers révèrent, appellent et récompensent, qu'on citera, et qui conspireront à la gloire du nom français quand vous ne serez plus, ni eux non plus ; que les voyageurs se font un devoir de visiter et qu'ils se font honneur d'avoir connus lorsqu'ils sont de retour dans leur patrie, je crois, Monsieur, que vous ferez sagement. Il ne faut pas que des polissons fassent une tache à la plus belle magistrature, ni que la postérité, qui est toujours juste, déverse sur vous une petite portion du blâme qui devrait résider tout entier sur eux. Pourquoi leur serait-il permis de vous associer à leurs forfaits? Les philosophes ne sont rien aujourd'hui, mais ils auront leur tour ; on parlera d'eux, on fera l'histoire des persécutions qu'ils ont essuyées, de la manière indigne et plate dont ils ont été traités sur les théâtres publics ; et si l'on vous nomme dans cette histoire, comme il n'en faut pas douter, il faut que ce soit avec éloge. »

Dix ans plus tard, on voyait entrer dans les conseils du roi Malesherbes, ami de Diderot ; Turgot,

un des rédacteurs de l'Encyclopédie; Necker, qui s'honorait d'ouvrir sa maison aux philosophes. Ce que les câlineries et les soumissions de Voltaire n'avaient pu obtenir, l'indépendance un peu hautaine des Encyclopédistes l'emporta tout naturellement. La meilleure part de ce succès doit revenir à Diderot. Il ne fut jamais rien, il est vrai, pas même académicien, mais il sut forcer à l'estime et au respect ce monde de la Cour qui essayait parfois de protéger et ne réussissait qu'à avilir.

V

Diderot est de tous les écrivains du XVIIIe siècle celui qui nous touche par le plusde côtés : c'est presque un contemporain. Il a l'esprit tourmenté et impatient, il dévore ce qui n'est pas encore. Tout ce que nous avons trouvé, tout ce que nous cherchons, il le cherchait déjà, ou plutôt il y aspirait, car l'observation lente et la recherche patiente n'étaient guère faites pour cette impétueuse nature. Sur tous les points du domaine de l'intelligence il est présent et pousse sa pointe. Souvent il ne sait où il va, mais il va de l'avant, il s'abandonne à cette joie enivrante de sentir qu'il n'est pas dans l'ornière commune, qu'il suit une voie à lui. Où aboutira-t-elle ?

Il l'ignore ; peut-être à un précipice, peut-être à un monde nouveau, à la terra incognita *qu'il pressent. Si l'ardente curiosité de l'esprit est la véritable marque du génie philosophique, les contemporains ont eu raison de l'appeler* le Philosophe. *Voltaire, émerveillé de cette prodigieuse activité intellectuelle à qui rien ne demeurait étranger, l'avait surnommé* Pantophile, *ou qui aime tout. Grimm disait de lui que c'était la tête la plus naturellement encyclopédique qui eût jamais existé. Mais ce qui domine en lui, c'est la hardiesse ; il a le génie aventureux. On dirait à tel ou tel moment qu'il suit une impulsion donnée ; mais le voilà tout à coup hors de la voie marquée, tentant l'inconnu, l'insondable, et comme halluciné. Dans un de ses premiers ouvrages il s'écriait : « Élargissez Dieu ! » Il ne songeait guère alors qu'à protester en bon disciple de Voltaire contre le dieu des théologiens, ce dieu jaloux, vindicatif, dont les prétendus interprètes s'arrogent le droit d'anathématiser, de condamner, de brûler : c'était le thème à l'ordre du jour. Élargir Dieu, pour lui, c'était l'arracher aux fanatiques qui l'emprisonnent dans leur petit sanctuaire pour lui arracher des arrêts de mort ; c'était le restituer à tous les hommes dont il est le père commun. Mais il ne s'arrête pas longtemps à ce point de vue. Le démesuré l'attire. Bientôt élargir Dieu, ce sera lui rendre l'infini, l'unir étroitement à la nature, le confondre avec elle. Elle est vivante, elle*

se renouvelle éternellement, elle ignore la mort que nos yeux tristes croient découvrir partout et qui n'est que transformation, incessante action de la force universelle qui modifie indéfiniment les diverses formes de l'être. Son athéisme, si c'en est un, a des ravissements pieux. Il aspire à toutes les découvertes qui reculeront nos horizons étroits ; il les annonce, il croit déjà les saisir ; il sème à tous les hasards les intuitions de génie et les inconséquences. Fécond en aperçus, il n'a point de système. Que les matérialistes de nos jours le revendiquent et s'en fassent honneur, cela n'a rien qui doive surprendre ; mais il leur échappera toujours par quelque endroit. Il se précipite à droite, à gauche ; il pique dans la nue, il tombe dans les flaques de boue où il se vautre avec délices. Il y a de l'ange et de la bête en lui. Il se complaît dans une physiologie sale, lubrique, qui écœure. Il raille lourdement, platement, à la d'Holbach, les âmes délicates qui se trouvent mal à l'aise dans cette fange qu'il étale, remue, organise, divinise ; il savoure les immondices de la machine humaine, l'arrière-cuisine, le laboratoire où s'opèrent les amalgames répugnants ; puis, cette orgie faite, il entonne un hymne à la vertu, au désintéressement, au dévouement, à l'idéal. Les ailes ont repoussé à cet animal qui hantait les cloaques, et le voilà qui de cercle en cercle monte, monte toujours jusqu'aux régions de l'éther lumineux. Stupé-

faction douloureuse pour Naigeon ! Il croyait le tenir, et voilà son philosophe en rupture d'athéisme. Il faut réparer les accrocs faits à la doctrine par cet enfant terrible. Élaguez, arrangez, rafistolez tant qu'il vous plaira : Diderot ne sera jamais qu'un irrégulier et un inconséquent. D'Holbach et les autres pouvaient bien le mettre à l'attache et le faire aboyer dans leur sens, mais il s'évadait toujours et allait battre la campagne. C'est qu'il était soutenu par une faculté qui ne tourmenta jamais ni d'Holbach, ni Helvétius, ni le poëte Saint-Lambert : l'imagination. Elle peupla d'enchantements, ou tout au moins de compensations, ces dures années de privations et de misères qui ne laissèrent dans son cœur ni amertume, ni envie, ni haine. Tandis que Rousseau, comme lui pauvre, inconnu, amassait son trésor de rancune et inventait des humiliations pour en prendre note, Diderot, léger, de bonne humeur, insouciant, n'accusait ni la société mal faite ni les hommes égoïstes et durs. L'étude, le mouvement incessant de l'esprit toujours en quête de nouveau, la fantaisie de l'intelligence, l'arrachaient sans effort à ce reploiement douloureux de l'âme sur elle-même, à cet égoïsme colossal et maladif où sombra la raison de l'autre. Un livre nouveau, un tableau, une statue, une réunion d'amis, un service à rendre, tout lui était distraction et charme. La solitude où Rousseau s'enlaçait de lui-même et s'aigrissait, Diderot la fuyait d'instinct : il avait

besoin de ses semblables. « Un plaisir qui n'est que pour moi, dit-il, me touche faiblement et dure peu. C'est pour moi et pour mes amis que je lis, que je réfléchis, que j'écris, que je médite, que j'entends, que je regarde, que je sens. Dans leur absence, ma dévotion rapporte tout à eux. Je songe sans cesse à leur bonheur. Une belle ligne me frappe-t-elle, ils la sauront. Ai-je rencontré un beau trait, je me promets de leur en faire part. Ai-je sous les yeux quelque spectacle enchanteur, sans m'en apercevoir j'en médite le récit pour eux. Je leur ai consacré l'usage de tous mes sens et de toutes mes facultés, et c'est peut-être la raison pour laquelle tout s'exagère, tout s'enrichit un peu dans mon imagination et dans mon discours : ils m'en font quelquefois un reproche, les ingrats ! »

Confession naïve et bien expressive ! Tout Diderot est là : sensibilité rapide, imagination alerte, besoin d'expansion, et ce besoin d'expansion transformant les choses. Il les voit non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il pourra le mieux les peindre pour sa satisfaction et celle de ses lecteurs. Ce n'est pas le grand public qu'il a en vue, ni la postérité, bien qu'il se le reproche quelque part, c'est un cercle d'amis bienveillants, sympathiques et qui l'encouragent à tout oser. Ses imprudences, ses inconséquences même, on lui en saura gré : le paradoxe est l'assaisonnement de la conversation. Que de trouvailles

d'ailleurs dans ces commentaires improvisés! Le livre le plus médiocre, la pièce de théâtre la plus insipide, le tableau le plus insignifiant, tout lui est bon; il refait le livre, la pièce, le tableau; il enseigne au spécialiste son métier; il fait toucher du doigt l'étroitesse et la misère de la musique à la mode, de la poésie à la mode, de la peinture à la mode. Il rencontre dans le domaine des arts je ne sais combien de préjugés que les plus fiers subissent, des entraves et des ignorances que des pédants solennels comme Batteux ont érigées en règles; il bouleverse ces plates-bandes si régulièrement alignées, il arrache ces prétendues fleurs, et montre qu'elles n'ont ni couleur ni parfum, qu'elles sont en carton peint, que la terre où elles languissent n'est que poussière sèche, que le vrai sol, le sol fécond, est ailleurs, tout près de nous, sous nos pieds. Le convenu, le factice, étaient partout; il ne cessa de réclamer le naturel et la vérité. — Le public ne connut de lui que l'innovation du drame en prose; aujourd'hui que l'ensemble de l'œuvre nous apparait, nous admirons cette indépendance universelle, cette ardeur de transformation, ces aperçus d'une originalité si riche. Il n'est peut-être pas une découverte de la critique moderne qu'il n'ait annoncée ou pressentie. La plus féconde, celle qui substitue aux fastidieuses questions de forme l'élément historique, qui replace l'œuvre dans le milieu où elle s'est produite, reconstitue la vie religieuse,

politique, sociale, et atteint les influences profondes et décisives, Diderot l'a révélée à ses contemporains, non pas une fois, mais dix, et sans fruit pour cet art maladif et maniéré du XVIIIe siècle. Les faux Grecs, les faux Romains qu'on jetait sur la scène, qu'on badigeonnait sur la toile, qu'on taillait dans le marbre, il les refaisait, lui, en causant, dans un article, une brochure, n'importe où ; mais la mode était plus forte, le préjugé du jour maintenait le factice. Tous, depuis Fontenelle et Voltaire jusqu'à La Harpe, étaient convaincus que les progrès de la civilisation entraînaient forcément les progrès dans les arts, que des barbares comme Homère, Dante, Milton, Shakespeare, n'avaient pu produire des œuvres véritablement belles. Il leur criait, lui, que les époques barbares, les mœurs barbares, sont plus poétiques que les siècles où règne la politesse ; que rien n'est plus misérable et plus faux que d'habiller à la moderne et de civiliser les rudes représentants des âges antiques ; qu'en tout il faut essayer de saisir et de rendre la nature, la vérité, le réel même. Que ne l'a-t-il essayé plus souvent ! Ses contes, qui ne sont que des récits empruntés à la vie de chaque jour, ont une vie, une couleur, un relief dont rien n'approche dans la littérature du XVIIIe siècle. Voltaire suit une idée, développe une thèse, combat un préjugé ; Marmontel prêche la morale sentimentale : Diderot crée des personnages de chair et d'os ; on les voit, on les en-

tend, ils poussent de vrais cris, ils versent de vraies larmes. Tout au plus, çà et là, quand l'émotion est trop forte, une exclamation qui confine à l'emphase. Et le dialogue, quel naturel ! quelle vivacité ! Il n'est pas jusqu'aux interruptions faites au narrateur qui ne donnent au récit une saveur plus piquante. On n'est pas retardé, on est stimulé. Les incidents de l'action se détachent plus vifs, grâce aux commentaires, et l'impression définitive est plus profonde. Nous le goûtons enfin, ce charme de la vérité, dans les peintures, nous l'exigeons de nos romanciers, et peut-être même nous en donnent-ils un peu plus que nous ne voudrions ; mais quelle nouveauté alors, quelle insolence ! Aussi ne voit-on pas que les contemporains aient su gré à Diderot d'innover dans ce sens. Le grand succès, c'est pour Marmontel, ce sera bientôt pour Florian; mais le Diderot des CONTES, *il est à peu près inconnu. Il ne publie même pas ces petits récits sans prétention : cela n'est pas de la littérature. Quelques amis en prennent copie, les correspondants en expédient une analyse ou une copie aux princes étrangers, et c'est tout. Chose inouïe ! le chef-d'œuvre du genre et un des chefs-d'œuvre de notre littérature,* LE NEVEU DE RAMEAU, *fut tout simplement perdu pendant près de cinquante ans. On ne le connut d'abord en France que dans une traduction faite sur une traduction allemande de Gœthe ; le hasard seul fit retrouver le manuscrit ou tout au moins une copie*

authentique. Chose plus étrange peut-être ! quand on posséda le texte de Diderot et qu'on le publia, il y eut des critiques, et en bon nombre, pour méconnaître le style de l'auteur : ils préféraient la traduction, elle leur semblait plus digne de Diderot. Ah ! que de temps il faut à la vérité sous toutes ses formes pour faire son chemin dans le monde !

VI

Le vocabulaire de Diderot est incomparablement plus riche que celui d'aucun écrivain de son temps : c'est que Diderot avait l'esprit plus ouvert à toutes les nouveautés et qu'il n'avait aucune timidité de goût. Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Buffon, sont encore des classiques Diderot ; est le premier des romantiques. Il n'écrit pas toujours bien, ni correctement, ni même clairement ; mais il a de la variété, de l'éclat, de l'imprévu, d'heureuses rencontres, ce que l'on appelle les bonnes fortunes du style. Plus scrupuleux, il fût resté terne et assez lourd, car naturellement il n'était pas léger ; mais quand l'inspiration le soulève, il a le vol puissant et magnifique. C'est le plus riche en images de tous ses contemporains, le seul poëte du XVIIIe siècle. Il l'est cent fois plus que Rousseau. Mieux que lui et plus aisément, il perçoit

et rend ces affinités mystérieuses et délicieuses qui unissent l'âme de l'homme à la nature extérieure. Ces rapprochements lui viennent tout à coup, et il les jette, au hasard de la plume, dans une dissertation, dans une démonstration, n'importe où, et soudain la page s'illumine. Ainsi, dans cet étrange, dans ce cynique Supplément au Voyage de Bougainville, *où il prêche la polygamie et même quelque chose de plus, ce que Toussenel appelle* l'orgigamie, *avec des arguments de l'autre monde, chemin faisant, il lui échappe celui-ci : « Rien te paraît-il plus insensé qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerce, sur une pierre qui s'ébranle? » — Voilà le motif; voyez ce que cela est devenu dans les vers de Musset :*

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

(Le Souvenir.)

Et la suite.

Combien de passages de ce genre on pourrait citer! Les Salons *en sont pleins, les lettres à Mlle Voland en renferment de délicieux. Diderot était pénétré du sentiment de la vie universelle, et partout où ses contemporains ne voyaient que la fixité des lois de*

la nature et l'harmonie froide du monde, il découvrait, lui, et sentait surtout, le mouvement et la vie, et les perpétuelles transformations et les secrets rapports qui lient aux choses extérieures le cœur de l'homme. Cette partie de son œuvre, si originale et si vive, on ne voit pas que les lecteurs du XVIIIe siècle l'aient appréciée : elle leur échappa. On était alors bien plus frappé des beautés oratoires, et Rousseau avait encore ravivé ce goût pour l'éloquence que nous tenons de nos pères les Gaulois, et que notre éducation semble avoir pour but de développer.

Diderot possédait tous les dons de l'orateur. Né quarante ans plus tard, il eût été Mirabeau ou Danton. Il était fait pour les orages de la tribune ; il semblait en aspirer les enivrements et les périls. Il y eût porté cette prompte intelligence des questions qui chez lui était prodigieuse, cette ardeur soudaine, ces inspirations de génie, ce mouvement irrésistible de la passion qui se communique et entraîne. Et que d'idées, que de vues nouvelles, originales, sur tous les sujets ! Quelle ampleur de forme, quelle force de dialectique ! Je voudrais rappeler ici un passage d'un de ses écrits de circonstance, l'un des moins connus, et que M. Assézat, il faut l'en féliciter, a eu soin de recueillir. Il est intitulé SUITE DE L'APOLOGIE DE M. L'ABBÉ DE PRADES (1752). *Diderot, sous le nom de l'abbé de Prades, prend à partie l'évêque d'Auxerre, janséniste fougueux qui avait fulminé une instruction*

pastorale contre l'Encyclopédie et les philosophes, qu'il accusait de l'impiété toujours croissante.

Oui, l'impiété se répand partout, réplique Diderot ; mais ce n'est ni l'Encyclopédie ni les philosophes qui en sont cause ; ce sont les scandales ridicules et odieux que les débats du jansénisme ont semés partout ; ce sont les faux miracles, les déclamations furibondes et le reste. — Voilà le thème, voici le développement :

« O cruels ennemis de Jésus-Christ, ne vous lasserez-vous point de troubler la paix de son Église ? N'aurez-vous aucune pitié de l'état où vous l'avez réduite ? C'est vous qui avez encouragé les peuples à lever un œil curieux sur les objets devant lesquels ils se prosternaient avec humilité, à raisonner quand ils devaient croire, à discuter quand ils devaient adorer. C'est l'incroyable audace avec laquelle vos fanatiques ont affronté la persécution qui a presque anéanti la preuve des martyrs. L'impie les a vus se réjouir des châtiments que l'autorité publique leur infligeait, et il a dit : Un martyr ne prouve rien : il ne suppose qu'un insensé qui veut mourir, et que des inhumains qui le tuent. C'est le spectacle abominable de vos convulsions qui a ébranlé le témoignage des miracles. L'impie a vu dans la capitale du royaume, au milieu d'un peuple éclairé, dans un temps où le préjugé n'aveuglait pas, vos tours de force érigés en prodiges divins, vos prestiges regardés, crus et attes-

tés comme des actes du Tout-Puisssant, et il a dit : Un miracle ne prouve rien : il ne suppose que des fourbes adroits et des témoins imbéciles. Malgré l'atteinte que le protestant avait donnée aux choses saintes et à leurs ministres, il restait encore de la vénération pour les unes, du respect pour les autres ; mais vos déclamations contre les souverains pontifes, contre les évêques, contre tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, ont presque achevé d'avilir cette puissance. Si l'impie foule aux pieds la tiare, les mitres et les crosses, c'est vous qui l'avez enhardi. Quelle pouvait être la fin de tant de libelles, de satires, de nouvelles scandaleuses, d'estampes outrageantes, de vaudevilles impies, de pièces où les mystères de la grâce et la matière des sacrements sont travestis en un langage burlesque, sinon de couvrir d'opprobre le Dieu, le prêtre et l'autel aux yeux mêmes de la plus vile populace? Malheureux, vous avez réussi au delà de votre espérance. Si le pape, les évêques, les prêtres, les religieux, les simples fidèles, toute l'Église, si ses mystères, ses sacrements, ses temples, ses cérémonies, toute la religion est descendue dans le mépris, c'est votre ouvrage. »

Buffon admirait fort cette éloquence et la déclarait digne de Bossuet. — J'aimerais mieux la rapprocher de celle de Pascal, du Pascal indigné des dernières Provinciales.

VII

Depuis quelques années le XVIIIe siècle revient en honneur : il ne faut ni s'en étonner ni s'en affliger. Il est tout naturel que l'on invoque pour défendre la cité de l'esprit ceux qui ont fondé la cité de l'esprit. Hérodote raconte que les Athéniens, se voyant en proie à l'effroyable débordement des barbares, évoquèrent à leur aide les anciens héros, protecteurs des cités, les Télamon, les Ajax, les Teucer, la vaillante race des Æacides, et que ceux-ci, quittant le champ Élyséen, combattirent, mêlés à leurs descendants, et sauvèrent la patrie. C'est un penchant naturel à l'homme de chercher dans le passé des défenseurs au droit méconnu dans le présent : il oppose tradition à tradition, témoin à témoin. Mais n'oublions pas que dans l'œuvre des philosophes du XVIIIe siècle tout n'est pas à imiter. Il y a telle partie de l'héritage qu'il faut maintenir envers et contre tous ; il y en a telle autre qu'il faut résolûment abandonner. Ils étaient nés dans la servitude et élevés pour la servitude. On ne peut pas dire qu'elle les ait avilis au point de s'en faire aimer, mais elle leur a trop souvent mis aux mains des armes qui ne sont plus faites pour nous. Nés dans la liberté et pour la liberté, nous devons en assurer l'usage à ceux-là

mêmes qui la maudissent et s'en servent contre elle.

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière !

s'écriait Voltaire dans les derniers temps de sa vie. Ce n'était qu'un souhait alors ; les progrès irrésistibles de la raison humaine en ont fait une réalité. Honneur à ceux qui ont engagé et mené le combat ! Nous leur devons ce bien inestimable, la liberté de conscience. Il est tout simple que ceux qui rêvent le despotisme des âmes s'acharnent contre ces glorieux révoltés. Il y aurait lâcheté à nous à ne pas les défendre. J'avoue que cela n'est pas toujours facile, surtout quand il s'agit d'un irrégulier comme Diderot; mais, après tout, c'était une âme généreuse, incapable de haine ou d'hypocrisie, un chercheur infatigable, une intelligence vaste et supérieure, quoique mal réglée, un critique de haute portée. Il n'est pas sans utilité qu'il apparaisse de temps à autre des esprits de cette trempe. Ils accélèrent un mouvement légitime, nécessaire; mais l'impulsion qu'ils impriment est parfois aventureuse. Goûtons-les dans ce qu'ils ont d'exquis, mais gardons-nous de les transformer en précurseurs et en oracles.

Paul Albert.

CONTES



L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU

PREMIÈRE SOIRÉE

La favorite se couchoit de bonne heure et s'endormoit fort tard. Pour hâter le moment de son sommeil, on lui chatouilloit la plante des pieds, et on lui faisoit des contes; et, pour ménager l'imagination et la poitrine des conteurs, cette fonction étoit partagée entre quatre personnes : deux émirs et deux femmes. Ces quatre improvisateurs poursuivoient successivement le même récit aux ordres de la favorite. Sa tête étoit mollement posée sur son oreiller, ses membres étendus dans son lit, et ses pieds confiés à sa chatouilleuse, lorsqu'elle dit : « Com-

mencez », et ce fut la première de ses femmes qui débuta par ce qui suit :

LA PREMIÈRE FEMME. « Ah ! ma sœur, le bel oiseau ! Quoi ! vous ne le voyez pas, entre les deux branches de ce palmier, passer son bec entre ses plumes et parer ses ailes et sa queue ? Approchons doucement ; peut-être qu'en l'appelant il viendra, car il a l'air apprivoisé. Oiseau, mon cœur ; oiseau, mon petit roi, venez ; ne craignez rien, vous êtes trop beau pour qu'on vous fasse du mal. Venez, une cage charmante vous attend ; ou, si vous préférez la liberté, vous serez libre. » L'oiseau étoit trop galant pour se refuser aux agaceries de deux jeunes et jolies personnes. Il prit son vol et descendit légèrement sur le sein de celle qui l'avoit appelé. Agariste (c'étoit son nom), lui passant sur la tête une main qu'elle laissoit glisser le long de ses ailes, disoit à sa compagne : « Ah ! ma sœur, qu'il est charmant ! Que son plumage est doux ! qu'il est lisse et poli ! Mais il a le bec et les pattes couleur de rose, et les yeux d'un noir admirable ! »

LA SULTANE. Quelles étoient ces deux femmes ?

LA PREMIÈRE FEMME. Deux de ces vierges que les Chinois renferment dans des cloîtres.

LA SULTANE. Je ne croyois pas qu'il y eût des couvens en Chine.

LA PREMIÈRE FEMME. Ni moi non plus. Ces vierges couroient un grand péril à cesser de l'être sans

permission. S'il arrivoit à quelqu'une de se conduire maladroitement, on la jetoit pour le reste de sa vie dans une caverne obscure, où elle étoit abandonnée à des génies souterrains. Il n'y avoit qu'un moyen d'échapper à ce supplice : c'étoit de contrefaire la folle ou de l'être. Alors les Chinois, qui, comme nous et les musulmans, ont un respect infini pour les fous, les exposoient à la vénération des peuples sur un lit en baldaquin, et dans les grandes fêtes les promenoient dans les rues au son de petites clochettes et de je ne sais quels tambourins à la mode, dont on m'a dit que le son étoit fort harmonieux.

LA SULTANE. Continuez; fort bien, Madame. Je me sens envie de bâiller.

LA SECONDE FEMME. Voilà donc l'oiseau blanc dans le temple de la Grande Guenon couleur de feu.

LA SULTANE. Et qu'est-ce que cette guenon?

LA SECONDE FEMME. Une vieille pagode très-encensée, la patronne de la maison. D'aussi loin que les vierges compagnes d'Agariste l'aperçurent avec son bel oiseau sur le poing, elles accourent, l'entourent, et lui font mille questions à la fois. Cependant l'oiseau, s'élevant subitement dans les airs, se met à planer sur elles, son ombre les couvre, et elles en conçoivent des mouvemens singuliers. Agariste et Mélisse éprouvent les premières les merveilleux effets de son influence. Un feu divin, une

ardeur sacrée s'allument dans leur cœur; je ne sais quels épanchemens lumineux et subtils passent dans leur esprit, y fermentent, et, de deux idiotes qu'elles étoient, en font les filles les plus spirituelles et les plus éveillées qu'il y eût à la Chine : elles combinent leurs idées, les comparent, se les communiquent, et y mettent insensiblement de la force et de la justesse.

LA SULTANE. En furent-elles plus heureuses ?

LA SECONDE FEMME. Je l'ignore. Un matin, l'oiseau blanc se mit à chanter, mais d'une façon si mélodieuse que toutes les vierges en tombèrent en extase. La supérieure, qui jusqu'à ce moment avoit fait l'esprit fort et dédaigné l'oiseau, tourna les yeux, se renversa sur ses carreaux, et s'écria d'une voix entrecoupée : « Ah ! je n'en puis plus !... je me meurs !... je n'en puis plus !... Oiseau charmant, oiseau divin, encore un petit air ! »

LA SULTANE. Je vois cette scène, et je crois que l'oiseau blanc avoit grande envie de rire en voyant une centaine de filles sur le côté, l'esprit et l'ajustement en désordre, l'œil égaré, la respiration haute, et balbutiant d'une voix éteinte des oraisons affectueuses à leur Grande Guenon couleur de feu. Je voudrais bien savoir ce qu'il en arriva.

LA SECONDE FEMME. Ce qu'il en arriva ? Un prodige, un des plus étonnans prodiges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

LA SULTANE. Premier émir, continuez.

LE PREMIER ÉMIR. Il en naquit nombre de petits esprits, sans que la virginité de ces filles en souffrît.

LA SULTANE. Allons donc, émir, vous vous moquez. Je veux bien qu'on me fasse des contes, mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules.

LE PREMIER ÉMIR. Songez donc, Madame, que c'étoient des esprits.

LA SULTANE. Vous avez raison; je n'y pensois pas. Ah ! oui, des esprits ! (La sultane prononça ces derniers mots en bâillant.)

LE PREMIER ÉMIR. On avertit la supérieure de ce prodige. Les prêtres furent assemblés ; on raisonna beaucoup sur la naissance des petits esprits ; après de longues altercations sur le parti qu'il y avoit à prendre, il fut décidé qu'on interrogeroit la Grande Guenon. Aussitôt les tambourins et les clochettes annoncèrent au peuple la cérémonie. Les portes du temple sont ouvertes, les parfums allumés, les victimes offertes; mais la cause du sacrifice ignorée. Il eût été difficile de persuader aux fidèles que l'oiseau étoit père des petits esprits.

LA SULTANE. Je vois, émir, que vous ne savez pas encore combien les peuples sont bêtes.

LE PREMIER ÉMIR. Après une heure et demie de génuflexions, d'encensemens et d'autres singeries, la Grande Guenon se gratta l'oreille, et se mit à

débiter de la mauvaise prose qu'on prit pour de la poésie céleste :

Pour conserver l'odeur du pucelage
Dont ce lieu saint fut toujours parfumé,
Que loin d'ici le galant emplumé
Aille chanter et chercher une cage.

Vierges, contre ce coup armez-vous de courage;
Vous resterez toujours vierges, ou peu s'en faut;
Vos cœurs aux doux accents de son tendre ramage
Ne s'ouvriront pas davantage :
Telle est la volonté d'en haut.

Et toi qu'il honora de son premier hommage,
Qui lui fis de mon temple un séjour enchanté,
Modère la douleur dont ton âme est émue;
L'oiseau blanc a pour toi suffisamment chanté,
Agariste : il est temps qu'il cherche Vérité,
Qu'il échappe au pouvoir du mensonge, et qu'il mue.

LA SULTANE. Mademoiselle, vous avez ce soir le toucher dur, et vous me chatouillez trop fort. Doucement, doucement... fort bien... comme cela... Ah! que vous me faites plaisir! Demain, sans différer, le brevet de la pension que je vous ai promise sera signé.

LE PREMIER ÉMIR. On ne fut pas fort instruit par cet oracle : aussi donna-t-il lieu à une infinité de conjectures plus impertinentes les unes que les autres, comme c'est le privilége des oracles. « *Qu'il cherche Vérité*, disait l'une; c'est apparemment le nom de quelque colombe étrangère à laquelle il est destiné. — *Qu'il échappe au mensonge*, disait

une autre, *et qu'il mue.* Qu'il mue! ma sœur; est-ce qu'il muera? C'est pourtant dommage, il a les plumes si belles ! » Aussi toutes reprenoient : « Ma sœur Agariste l'a tant fait chanter ! tant fait chanter ! » Après qu'on eut achevé de brouiller l'oracle à force de l'éclaircir, la prêtresse ordonna, par provision, que l'oiseau libertin seroit renfermé, de crainte qu'il ne perfectionnât ce qu'il avoit si heureusement commencé, et qu'il ne multipliât son espèce à l'infini. Il y eut quelque opposition de la part des jeunes recluses; mais les vieilles tinrent ferme, et l'oiseau fut relégué au fond d'un dortoir où il passoit les jours dans un ennui cruel. Pour les nuits, toujours quelque vierge compatissante venoit sur la pointe du pied le consoler de son exil. Cependant elles lui parurent bientôt aussi longues que les journées. Toujours les mêmes visages! *toujours les mêmes vierges!*

LA SULTANE. Votre oiseau blanc est trop difficile; que lui falloit-il donc ?

LE PREMIER ÉMIR. Avec tout l'esprit qu'il avoit inspiré à ces recluses, ce n'étoient que des bégueules fort ennuyeuses : point d'airs, point de manége, point de vivacité prétendue, point d'étourderies concertées. Au lieu de cela, des soupirs, des langueurs, des fadeurs éternelles, et d'un ton d'oraison à faire mal au cœur. Tout bien considéré, l'oiseau blanc conclut en lui-même qu'il étoit temps

de suivre son destin et de prendre son vol; ce qu'il exécuta après avoir encore un peu délibéré. On dit qu'il lui revint quelques scrupules sur des sermens qu'il avoit faits à Agariste et à quelques autres. Je ne sais ce qui en est.

LA SULTANE. Ni moi non plus. Mais il est certain que les scrupules ne tiennent point contre le dégoût, et que, si les sermens ne coûtent guère à faire aux infidèles, ils leur coûtent encore moins à rompre. »

A la suite de cette réflexion, la sultane articula très-distinctement son troisième bâillement, le signe de son sommeil ou de son ennui, et l'ordre de se retirer, ce qui s'exécuta avec le moins de bruit qu'il fut possible.

DEUXIÈME SOIRÉE

La sultane dit à sa chatouilleuse : « Retenez bien ce mouvement-là; c'est le vrai. Mademoiselle, voilà le brevet de votre pension; le sultan la doublera à la condition qu'au sortir de chez moi vous irez lui rendre le même service; je ne m'y oppose point, mais point du tout. Voyez si cela vous convient... Second émir, à vous. Si je m'en souviens,

voilà votre oiseau blanc traversant les airs, et s'éloignant d'autant plus vite qu'il s'étoit flatté d'échapper à ses remords en mettant un grand intervalle entre lui et les objets qui les causoient. Il étoit tard quand il partit; où arriva-t-il?

LE SECOND ÉMIR. Chez l'empereur des Indes, qui prenoit le frais dans ses jardins, et se promenoit sur le soir avec ses femmes et ses eunuques. Il s'abattit sur le turban du monarque, ce que l'on prit à bon augure, et ce fut bien fait; car, quoique ce sultan n'eût point de gendre, il ne tarda pas à devenir grand-père. La princesse Lively, c'est ainsi que s'appeloit la fille du grand Kinkinka, nom qu'on traduiroit à peu près dans notre langue par *gentillesse* ou *vivacité*, s'écria qu'elle n'avoit jamais rien vu de si beau. Et lui se disoit en lui-même : « Quel teint! quels yeux! que sa taille est légère! Les vierges de la Guenon couleur de feu ne m'ont point offert de charmes à comparer à ceux-ci. »

LA SULTANE. Ils sont tous comme cela. Je serai la plus belle aux yeux de Mangogul jusqu'à ce qu'il me quitte.

LE SECOND ÉMIR. Il n'y eut jamais de jambes aussi fines, ni de pieds aussi mignons.

LA CHATOUILLEUSE. Votre oiseau en exceptera, s'il lui plaît, ceux que je chatouille.

LE SECOND ÉMIR. Lively portoit des jupons courts, et l'oiseau blanc pouvoit aisément apercevoir les

beautés dont il faisoit l'éloge du haut du turban sur lequel il étoit perché.

LA SULTANE. Je gage qu'il eut à peine achevé ce monologue qu'il abandonna le lieu d'où il faisoit ses judicieuses observations pour se placer sur le sein de la princesse.

LE SECOND ÉMIR. Sultane, il est vrai.

LA SULTANE. Est-ce que vous ne pourriez pas éviter ces lieux communs ?

LE SECOND ÉMIR. Non, sultane ; c'est le moyen le plus sûr de vous endormir.

LA SULTANE. Vous avez raison.

LE SECOND ÉMIR. Cette familiarité de l'oiseau déplut à un eunuque noir, qui s'avisa de dire qu'il falloit couper le cou à l'oiseau, et l'apprêter pour le dîner de la princesse.

LA SULTANE. Elle eût fait un mauvais repas : après sa fatigue chez les vierges et sur la route, il devoit être maigre.

LE SECOND ÉMIR. Lively tira sa mule, et en donna un coup sur le nez de l'eunuque, qui en demeura aplati.

LA SULTANE. Et voilà l'origine des nez plats : ils descendent de la mule de Lively et de son sot eunuque.

LE SECOND ÉMIR. Lively se fit apporter un panier, y renferma l'oiseau, et l'envoya coucher. Il en avoit

besoin, car il se mouroit de lassitude et d'amour. Il dormit, mais d'un sommeil troublé ; il rêva qu'on lui tordoit le cou, qu'on le plumoit, et il en poussa des cris qui réveillèrent Lively; car le panier étoit placé sur la table de nuit, et elle avoit le sommeil léger. Elle sonna, ses femmes arrivèrent, on tira l'oiseau de son dortoir. La princesse jugea, au trémoussement de ses ailes, qu'il avoit eu de la frayeur. Elle le prit sur son sein, le baisa, et se mit en devoir de le rassurer par les caresses les plus tendres et les plus jolis noms. L'oiseau se tint sur la poitrine de la princesse, malgré l'envie qui le pressoit.

LA SULTANE. Il avoit déjà le caractère des vrais amans.

LE SECOND ÉMIR. Il étoit timide et embarrassé de sa personne ; il se contenta d'étendre ses ailes, d'en couvrir et presser une fort jolie gorge.

LA SULTANE. Quoi ! il ne hasarda pas d'approcher son bec des lèvres de Lively ?

LE SECOND ÉMIR. Cette témérité lui réussit. « Mais comment donc ! s'écria la princesse, il est entreprenant !... » Cependant l'oiseau usoit du privilége de son espèce, et la pigeonnoit avec ardeur, au grand étonnement de ses femmes, qui s'en tenoient les côtés. Cette image de la volupté fit soupirer Lively : l'héritier de l'empire du Japon devoit être incessamment son époux; Kinkinka en

avoit parlé; on attendoit de jour en jour les ambassadeurs qui devoient en faire la demande, et qui ne venoient point. On apprit enfin que le prince Génistan, ce qui signifie dans la langue du pays le *prince Esprit,* avoit disparu sans qu'on sût ni pourquoi ni comment, et la triste Lively en fut réduite à verser quelques larmes, et à souhaiter qu'il se retrouvât. Tandis qu'elle se consoloit avec l'oiseau blanc, faute de mieux, l'empereur du Japon, à qui l'éclipse de son fils avoit tourné la tête, faisoit arracher la moustache à son gouverneur et ordonnoit des perquisitions; mais il étoit arrêté que de longtemps Génistan ne reparaîtroit au Japon. S'il employoit bien son temps dans les lieux de sa retraite, l'oiseau blanc ne perdoit pas le sien auprès de la princesse; il obtenoit tous les jours de nouvelles caresses, on pressoit le moment de l'entendre chanter, car on avoit conçu la plus haute opinion de son ramage; l'oiseau s'en aperçut, et la princesse fut satisfaite. Aux premiers accens de l'oiseau...

LA SULTANE. Arrêtez, émir... Lively se renversa sur une pile de carreaux, exposant à ses regards des charmes qu'il ne parcourut point sans partager son égarement. Il n'en revint que pour chanter une seconde fois et augmenter l'évanouissement de la princesse, qui dureroit encore si l'oiseau ne s'étoit avisé de battre des ailes et de lui faire de l'air.

Lively se trouva si bien de son ramage que sa première pensée fut de le prier de chanter souvent, ce qu'elle obtint sans peine : elle ne fut même que trop bien obéie : l'oiseau chanta tant pour elle qu'il s'enroua ; et c'est de là que vient aux pigeons leur voix enrhumée et rauque. Emir, n'est-ce pas cela?... Et vous, Madame, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. Ce fut un malheur pour l'oiseau, car, quand on a de la voix, on est fâché de la perdre ; mais il étoit menacé d'un malheur plus grand : la princesse, un matin, à son réveil, trouva un petit esprit à ses côtés ; elle appela ses femmes, les interrogea sur le nouveau-né : « Qui est-il? d'où vient-il? qui l'a placé là ? » Toutes protestèrent qu'elles n'en savoient rien. Dans ces entrefaites arriva Kinkinka ; à son aspect les femmes de la princesse disparurent, et l'empereur, demeuré seul avec sa fille, lui demanda, d'un ton à la faire trembler, qui étoit le mortel assez osé pour être parvenu jusqu'à elle ; et, sans attendre sa réponse, il court à la fenêtre, l'ouvre, et, saisissant le petit esprit par l'aile, il alloit le précipiter dans un canal qui baignoit les murs de son palais, lorsqu'un tourbillon de lumière se répandit dans l'appartement, éblouit les yeux du monarque, et le petit esprit s'échappa. Kinkinka, revenu de sa surprise, mais non de sa fureur, couroit dans son palais en criant comme un fou qu'il en auroit raison;

que sa fille ne seroit pas impunément déshonorée ; pardieu ! qu'il en auroit raison... L'oiseau blanc savoit mieux que personne si l'empereur avoit tort ou raison d'être fâché ; mais il n'osa parler, dans la crainte d'attirer quelque chagrin à la princesse ; il se contenta de se livrer à une frayeur qui lui fit tomber les longues plumes des ailes et de la queue, ce qui lui donna un air ébouriffé.

LA SULTANE. Et Lively cessa de se soucier de lui lorsqu'il eut cessé d'être beau ; et, comme il avoit perdu à son service une partie de son ramage, elle dit un jour, à sa toilette : « Qu'on m'ôte cet oiseau-là ; il est devenu laid à faire horreur, il chante faux, il n'est plus bon à rien... » A vous, Madame seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME. Cet arrêt se répandit bientôt dans le palais : l'eunuque crut qu'il étoit temps de profiter de la disgrâce de l'oiseau et de venger celle de son nez ; il démontra à la princesse, par toutes les règles de la nouvelle cuisine, que l'oiseau blanc seroit un manger délicieux ; et Lively, après s'être un peu défendue pour la forme, consentit qu'on le mît à la basilique. L'oiseau blanc, outré, comme on le pense bien, pour peu qu'on se mette à sa place, s'élança au visage de la princesse, lui détacha quelques coups de bec sur la tête, renversa les flacons, cassa les pots, et partit.

LA SULTANE. Lively et son cuisinier en furent

dans un dépit inconcevable. « L'insolent! » disoit l'une; l'autre : « Ç'auroit été un mets admirable! »

LA SECONDE FEMME. Tandis que le cuisinier rengainoit son couteau, qu'il avoit inutilement aiguisé, et que les femmes de la princesse s'occupoient à lui frotter la tête avec de l'eau des brames, l'oiseau gagnoit les champs, peu satisfait de sa vengeance, et ne se consolant de l'ingratitude de Lively que par l'espérance de lui plaire un jour sous sa forme naturelle, et de ne la point aimer. Voici donc les raisonnemens qu'il faisoit dans sa tête d'oiseau : « J'ai de l'esprit. Quand je cesserai d'être oiseau, je serai fait à peindre. Il y a cent à parier contre un qu'elle sera folle de moi : c'est où je l'attends; chacun aura son tour. L'ingrate! la perfide! J'ai tremblé pour elle jusqu'à en perdre les plumes; j'ai chanté pour elle jusqu'à en perdre la voix; et, par ses ordres, un cuisinier s'emparoit de moi, on me tordoit le cou, et je serois maintenant à la basilique! Quelle récompense! Et je la trouverois encore charmante? Non, non, cette noirceur efface à mes yeux tous ses charmes. Qu'elle est laide! que je la hais! »

Ici la sultane se mit à rire en bâillant pour la première fois.

LA SECONDE FEMME. On voit par ce monologue que, quoique l'oiseau blanc fût amoureux de la

princesse, il ne vouloit point du tout être mis à la basilique pour elle, et qu'il eût tout sacrifié pour celle qu'il aimoit, excepté la vie.

LA SULTANE. Et qu'il avoit la sincérité d'en convenir. A vous, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR. L'oiseau blanc alloit sans cesse. Son dessein étoit de gagner le pays de la fée Vérité. Mais qui lui montrera la route ? qui lui servira de guide ? On y arrive par une infinité de chemins ; mais tous sont difficiles à tenir, et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage n'en connoissent parfaitement aucun. Il lui falloit donc attendre du hasard des éclaircissemens, et il n'auroit pas été en cela plus malneureux que le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la rencontre de la fée, rencontre difficile, qu'on doit plus communément à une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués qu'aux plus profondes méditations.

LA SULTANE. Et puis, ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit prince ?

LE PREMIER ÉMIR. Non, Madame ; nous ne savons encore ce qu'il est, ni ce qu'il sera ; ce n'est encore qu'un oiseau. L'oiseau suivit sont instinct ; les ténèbres ne l'effrayèrent point ; il vola pendant la nuit, et le crépuscule commençoit à poindre lorsqu'il se trouva sur la cabane d'un berger qui conduisoit au champ son troupeau, en jouant sur son

chalumeau des airs simples et champêtres, qu'il n'interrompoit que pour tenir à une jeune paysanne, qui l'accompagnoit en filant son lin, quelques propos tendres et naïfs, où la nature et la passion se montroient toutes nues. « Zirphé, tu t'es levée de grand matin. — Et si, je me suis endormie fort tard. — Et pourquoi t'es-tu endormie si tard? — C'est que je pensois à mon père, à ma mère et à toi. — Est-ce que tu crains quelque opposition de la part de tes parens? — Que sais-je? — Veux-tu que je leur parle? — Si je le veux! en peux-tu douter? — S'ils me refusoient? — J'en mourrois de peine. »

LA SULTANE. L'oiseau n'est pas loin du pays de Vérité. On y touche partout où la corruption n'a pas encore donné aux sentimens du cœur un langage maniéré.

LE PREMIER ÉMIR. A peine l'oiseau blanc eut-il frappé les yeux du berger que celui-ci médita d'en faire un présent à sa bergère : c'est ce que l'oiseau comprit à merveille aux précautions dont on usoit pour le surprendre.

LA SULTANE. Que votre oiseau dissolu n'aille pas faire un petit esprit à cette jeune innocente, entendez-vous!

LE PREMIER ÉMIR. S'imaginant qu'il pourroit avoir de ces gens des nouvelles de Vérité, il se laissa attraper, et fit bien. Il l'entendit nommer dès les premiers jours qu'il vécut avec eux; ils n'avoient

qu'elle sur leurs lèvres: c'étoit leur divinité, et ils ne craignoient rien tant que de l'offenser; mais comme il y avoit beaucoup plus de sentiment que de lumière dans le culte qu'ils lui rendoient, il conçut d'abord que les meilleurs amis de la fée n'étoient pas ceux qui connoissoient le mieux son séjour, et que ceux qui l'entouroient l'en entretiendroient tant qu'il voudroit, mais ne lui enseigneroient pas les moyens de la trouver. Il s'éloigna des bergers, enchanté de l'innocence de leur vie, de la simplicité de leurs mœurs, de la naïveté de leurs discours, et pensant qu'ils ne devoient peut-être tous ces avantages qu'au crépuscule éternel qui régnoit sur leurs campagnes, et qui, confondant à leurs yeux les objets, les empêchoit de leur attacher des valeurs imaginaires ou du moins d'en exagérer la valeur réelle. »

Ici, la sultane poussa un léger soupir, et, l'émir ayant cessé de parler, elle lui dit d'une voix faible :

« Continuez, je ne dors pas encore.

LE PREMIER ÉMIR. Chemin faisant, il se jeta dans une volière, dont les habitans l'accueillirent fort mal. Ils s'attroupent autour de lui, et, remarquant dans son ramage et son plumage quelque différence avec les leurs, ils tombent sur lui à grands coups de bec et le maltraitent cruellement. « O Vérité ! s'écria-t-il alors, est-ce ainsi que l'on encourage et que l'on récompense ceux qui t'aiment et qui s'oc-

cupent à te chercher!... » Il se tira comme il put des pattes de ces oiseaux idiots et méchans, et comprit que la difficulté des chemins avoit moins allongé son voyage que l'intolérance des passans...»

L'émir en étoit là, incertain si la sultane veilloit ou dormoit, car on n'entendoit entre ses rideaux que le bruit d'une respiration et d'une expiration alternatives. Pour s'en assurer, on fit signe à la chatouilleuse de suspendre sa fonction. Le silence de la sultane continuant, on en conclut qu'elle dormoit, et chacun se retira sur la pointe du pied.

TROISIÈME SOIRÉE

C'étoit une étiquette des soirées de la sultane, que le conteur de la veille ne poursuivoit point le récit le lendemain. C'étoit donc au second émir à parler, ce qu'il fit après que la sultane eut remarqué que rien n'appeloit le sommeil plus rapidement que le souvenir des premières années de la vie, ou la prière à Brahma, ou les idées philosophiques.

« Si vous voulez que je dorme promptement, dit-elle au second émir, suivez les traces du premier émir, et faites-moi de la philosophie.

LE SECOND ÉMIR. Un soir que l'oiseau blanc se

promenoit le long d'une prairie, moins occupé de ses desseins et de la recherche de Vérité que de la beauté et du silence des lieux, il aperçut tout à coup une lueur qui brilloit et s'éteignoit par intervalles sur une colline assez élevée. Il y dirigea son vol. La lumière augmentoit à mesure qu'il approchoit, et bientôt il se trouva à la hauteur d'un palais brillant, singulièrement remarquable par l'éclat et la solidité de ses murs, la grandeur de ses fenêtres et la petitesse de ses portes. Il vit peu de monde dans les appartemens, beaucoup de simplicité dans l'ameublement ; d'espace en espace, des girandoles sur des guéridons et des glaces de tous côtés. A l'instant il reconnut son ancienne demeure, les lieux où il avoit passé les premiers et les plus beaux jours de sa vie, et il en pleura de joie ; mais son attendrissement redoubla lorsque, achevant de parcourir le palais, il découvrit la fée Vérité retirée dans le fond d'une alcôve, où, les yeux attachés sur un globe et le compas à la main, elle travailloit à constater la vérité d'un fameux système.

LA SULTANE. Un prince élevé sous les yeux de Vérité ! Émir, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là ? Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela l'est trop pour être cru.

LE SECOND ÉMIR. L'oiseau blanc vola comme un petit fou sur l'épaule de la fée, qui d'abord ne le remarqua pas ; mais ses battemens d'ailes furent si

rapides, ses caresses si vives et ses cris si redoublés, qu'elle sortit de sa méditation et reconnut son élève ; car rien n'est si pénétrant que la fée.

LA SULTANE. Un prince qui persiste dans son goût pour la vérité ! en voilà bien d'une autre ! Peu s'en faut que je ne vous impose silence ; cependant continuez.

LE SECOND ÉMIR. A l'instant Vérité le toucha de sa baguette : ses plumes tombèrent, et l'oiseau blanc reprit sa forme naturelle, mais à une condition que la fée lui annonça : c'est qu'il redeviendroit pigeon jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez son père, de crainte que, s'il rencontrait le génie Rousch (ce qui signifie dans la langue du pays *menteur*), son plus cruel ennemi, il n'en fût encore maltraité. Vérité lui fit ensuite des questions auxquelles le prince Génistan, qui n'est plus oiseau, satisfit par des réponses telles qui les falloit à la fée, claires et précises. Il lui raconta ses aventures ; il insista particulièrement sur son séjour dans le temple de la Guenon couleur de feu ; la fée le soupçonna d'ajouter à son récit quelques circonstances qui lui manquoient pour être tout à fait plaisant, et d'en retrancher d'autres qui l'auroient déparé ; mais, comme elle avoit de l'indulgence pour ces faussetés innocentes...

LA SULTANE. Innocentes ! Émir, cela vous plaît à dire. C'est à l'aide de cet art funeste que d'une bagatelle on en fait une aventure malhonnête, indé-

cente, déshonorante... Taisez-vous, taisez-vous; au lieu de m'endormir, comme c'est votre devoir, me voilà éveillée pour jusqu'à demain. Et vous, Madame première, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. La fée rit beaucoup des petits esprits qu'il avoit laissés là. « Et cette belle princesse qui vous a pensé faire mettre à la basilique? lui dit-elle ironiquement. — Ah! l'ingrate! s'écria-t-il, la cruelle! qu'on ne m'en parle jamais. — Je vous entends, reprit Vérité, vous l'aimez à la folie. » Cette réflexion fut si lumineuse pour le prince qu'il convint sur-le-champ qu'il aimoit. « Mais que prétendez-vous faire de ce goût? lui demanda Vérité. — Je ne sais, lui répondit Génistan; un mariage peut-être. — Un mariage! reprit la fée, tant pis! Je vous avois, je crois, trouvé un parti plus sortable. — Et ce parti, demanda le prince, quel est-il? — C'est, dit la fée, une personne qui a peu de naissance, qui est d'un certain âge, et dont la figure sévère ne plaît pas au premier coup d'œil, mais qui a le cœur bon, l'esprit ferme, et la conversation très-solide. Elle appartenoit à un jeune philosophe qui a fait fortune à force de ramper sous les grands, et qui l'a abandonnée : depuis ce temps, je cherche quelqu'un qui veuille d'elle, et je vous l'avois destinée. — Pourroit-on savoir de vous, répondit le prince, le nom de cette délaissée? *Polychresta*, dit la fée, ou

toute bonne, ou bonne à tout; cela n'est pas brillant; vous trouverez là peu de titres, peu d'argent, mais des millions en fonds de terre, et cela raccommodera vos affaires, que les dissipations de votre père et les vôtres ont fort dérangées. — Très-assurément, Madame, répondit le prince, vous n'y pensez pas : cette figure, cet âge, cette allure-là, ne me vont point, et il ne sera pas dit que le fils du très-puissant empereur du Japon ait pris pour femme une princesse de je ne sais où : encore s'il étoit question d'une maîtresse, on n'y regarderoit pas de si près. »

LA SULTANE. On en change quand on en est las.

LA PREMIÈRE FEMME. «... Quant à mes affaires, j'ai des moyens aussi courts et plus honnêtes d'y pourvoir. J'emprunterai, Madame : le Japon, avant que je devinsse oiseau, étoit rempli de gens admirables, qui prêtoient à vingt-cinq pour cent par mois tout ce qu'on vouloit. — Et ces gens admirables, ajouta Vérité, finiront par vous marier avec Polychresta. — Ah ! je vous jure par vous-même, lui dit le prince, que cela ne sera jamais; et puis votre Polychresta voudroit qu'on lui fît des enfans du matin au soir, et je ne sache rien de si crapuleux que cette vie-là. — Quelles idées ! dit la fée; vous passez pour avoir du sens : je voudrois bien savoir à quoi vous l'employez. — A ne point faire de sots mariages, répondit le prince. — Voilà des mépris bien dé-

placés, lui dit sérieusement Vérité. Polychresta est un peu ma parente ; je la connois, je l'aime, et vous ne pouvez vous dispenser de la voir. — Madame, répondit le prince, vous pourriez me proposer une visite plus amusante ; et, s'il faut que je vous obéisse, je ne vous réponds pas que je n'aie la contenance la plus maussade. — Et moi, je vous réponds, dit Vérité, que ce ne sera pas la faute de Polychresta : voyez-la, je vous en prie, et croyez que vous l'estimerez, si vous vous en donnez le temps. — Pour de l'estime et du respect, je lui en accorderai d'avance tant qu'il vous plaira ; mais je vous répéterai toujours qu'il ne sera pas dit que je me sois entêté de la délaissée d'un petit philosophe ; ce seroit d'une platitude, d'un ridicule à n'en jamais revenir. — Eh ! Monsieur, lui dit Vérité, qui vous propose de vous en entêter ? Épousez-la seulement, c'est tout ce qu'on vous demande. — Mais attendez, reprit le prince, j'imagine un moyen d'arranger toutes choses. Il faut que j'aie Lively, cela est décidé, je ne saurois m'en passer ; si vous pouviez la résoudre à n'être que ma maîtresse, je ferai ma femme de Polychresta, et nous serions tous contens. » La fée, quoique naturellement sérieuse, ne put s'empêcher de rire de l'expédient du prince. « Vous êtes jeune, lui dit-elle, et je vous excuse de préférer Lively. — Ah ! elle me sera plus nécessaire encore, quand je serai

vieux. — Vous vous trompez, lui dit la fée : Lively vous importunera souvent quand vous serez sur le retour ; mais Polychresta sera de tous les temps. — Et voilà justement, reprit le prince, pourquoi je les veux toutes deux : Lively m'amusera dans mon printemps, et Polychresta me consolera dans ma vieillesse. »

LA SULTANE. Ah ! ma bonne, vous êtes délicieuse ; je ne connois pas d'insommie qui tienne là contre ; vous filez une conversation et l'assoupissement avec un art qui vous est propre : personne ne sait appesantir les paupières comme vous ; chaque mot que vous dites est un petit poids que vous leur attachez, et, quatre minutes de plus, je crois que je ne me serois réveillée de ma vie. Continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. Après cette conversation, qui n'avoit pas laissé de durer, comme la sultane l'a sensément remarqué, le prince se retira dans son ancien appartement ; il passa quelques jours encore avec la fée, qui lui donna de bons avis, dont il lui promit de se souvenir dans l'occasion, et qu'il n'avoit presque pas écoutés. Ensuite il redevint pigeon à son grand regret : la fée le prit sur le poing et l'élança dans les airs sans cérémonie ; il partit à tire d'aile pour le Japon, où il arriva en fort peu de temps, quoiqu'il y eût assez loin.

LA SULTANE. Il n'en coûte pas autant pour s'éloigner de Vérité que pour la rencontrer.

LA PREMIÈRE FEMME. La fée, qui sentoit que le prince auroit plus besoin d'elle que jamais, à présent qu'il étoit à la Cour, se hâta de finir la solution d'un problème fort difficile et fort inutile...

LA SULTANE. Car nos connoissances les plus certaines ne sont pas toujours les plus avantageuses.

LA PREMIÈRE FEMME. ... Le suivit de près, et l'atteignit au haut d'un observatoire où il s'étoit reposé.

LA SULTANE. Et qui n'étoit pas celui de Paris.

LA PREMIÈRE FEMME. Elle lui tendit le poing. L'oiseau ne balança pas à descendre, et ils achevèrent ensemble le voyage.

LA SULTANE. A vous, Madame seconde.

LA SECONDE FEMME. L'empereur japonais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité, qu'il avoit perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. « Et qu'est-ce que cet oiseau ? » lui demanda-t-il d'abord, car il aimoit les oiseaux à la folie : de tout temps il avoit eu des volières, et son plaisir, même à l'âge de quatre-vingts ans, étoit de faire couver des linottes. « Cet oiseau, répondit Vérité, c'est votre fils. — Mon fils ! s'écria le sultan ; mon fils, un gros pigeon pattu ! Ah ! fée divine, que vous ai-je fait pour l'avoir si platement métamorphosé ? — Ce n'est rien, répondit la fée. — Comment, ventrebleu ! ce n'est rien ! reprit le sultan ; et que diable voulez-vous que je fasse d'un pigeon ? Encore s'il étoit d'une rare espèce, singulièrement panaché ;

mais point du tout, c'est un pigeon comme tous les pigeons du monde, un pigeon blanc. Ah ! fée merveilleuse, faites tout ce qu'il vous plaira, des gens durs, savans, arrogans, caustiques et brutaux ; mais, pour des pigeons, ne vous en mêlez pas. — Ce n'est pas moi, dit la fée, qui ai joué ce tour à votre fils ; cependant, je vais vous le restituer. — Tant mieux, répondit le sultan, car, quoique mes sujets aient souvent obéi à des oisons, des paons, des vautours et des grues, je ne sais s'ils auroient accepté l'administration d'un pigeon. » Tandis que le sultan faisoit en quatre mots l'histoire du ministère japonais, la fée souffla sur l'oiseau blanc, et il redevint le prince Génistan. Ces prodiges s'opéroient dans le cabinet de Zambador, son père ; les courtisans, presque tous amis du génie Rousch (dans la langue du pays, *menteur*), furent fâchés de revoir le prince ; mais aucun n'osa se montrer mécontent, et tout se passa bien. Zambador étoit fort curieux d'apprendre de quelle manière son fils étoit devenu pigeon. Le prince se prépara à le satisfaire, et dit ce qui suit : « Vous souvient-il, très-respectable sultan, que, quand l'impératrice ma mère eut quarante ans, vous la reléguâtes dans un vieux palais abandonné, sur les bords de la mer, sous prétexte qu'elle ne pouvoit plus avoir d'enfans ; qu'il falloit assurer la succession au trône, et qu'il étoit à propos qu'elle priât les pagodes, en qui elle avoit

toujours eu grande dévotion, de vous en envoyer avec la nouvelle épouse que vous vous proposiez de prendre ? La bonne dame ne donna point dans vos raisons, et ne pria pas ; elle ne crut pas devoir hasarder la réputation dont elle jouissoit d'obtenir d'en haut de la pluie, du beau temps, des enfans, des melons, tout ce qu'elle demandoit : elle craignit qu'on ne dît qu'il ne lui restoit de crédit ni sur la terre ni dans les cieux ; car elle savoit bien que, si elle n'étoit plus assez jeune pour vous, vous seriez trop vieux pour une autre. — Mon fils, dit Zambador, vous êtes un étourdi, vous parlez comme votre mère, qui n'eut jamais le sens commun. Savez-vous que, tandis que vous couriez les champs avec vos plumes, j'ai fait ici des enfans ? »

LA SULTANE. Cela pouvoit n'être pas exactement vrai, mais, quand de petits princes sont au monde, c'est le point principal ; qu'ils soient de leur père ou d'un autre, les grands-pères en sont toujours fort contens.

LA SECONDE FEMME. Le prince répara sa faute, et dit à son père qu'il étoit charmé qu'il fût toujours en bonne santé, puis il ajouta : « Prenez donc la peine de vous rappeler ce qui se passa à la Cour de Tongut. Lorsque vous m'y envoyâtes avec le titre d'ambassadeur, demander pour vous la princesse Lirila (ce qui signifie, dans la langue du pays, l'*Indolente* ou l'*Assoupie*), vous m'en voulûtes assez

mal à propos de ce que, ne trouvant pas Lirila digne de vous, je la pris pour moi. Mais écoutez maintenant comme la chose arriva. Quelques jours après ma demande, je rendis à Lirila une visite pendant laquelle je la trouvai moins assoupie qu'à l'ordinaire. On l'avoit coiffée d'une certaine façon, avec des rubans couleur de rose qui relevoient un peu la paleur de son teint. Des rideaux cramoisis, tirés avec art, jetoient sur son visage un soupçon de vie; on eût dit qu'elle sortoit des mains d'un célèbre peintre de notre académie. Elle n'avoit pas la contenance plus émue, ni le geste plus animé; mais elle ne bâilla pas quatre fois en une heure. On auroit pu la prendre, à sa nonchalance, à sa lassitude vraie ou fausse, pour une épousée de la veille. »

LA SULTANE. Madame ne pourroit-elle pas aller un peu plus vite, et penser qu'elle n'est point la princesse Lirila ? »

Ce mot de la sultane désola les deux femmes et les deux émirs : ils étoient tous quatre attendus en rendez-vous, et Mirzoza, qui le savoit, sourioit entre ses rideaux de leur impatience.

LA SECONDE FEMME. « Il devoit y avoir bal, et c'étoit l'étiquette de la Cour de Tongut, que celui qui l'ouvroit se trouvât chez sa dame au moins cinq heures avant qu'il commençât. Voilà, Seigneur, ce qui me fit aller chez la princesse Lirila de si bonne heure. »

LA SULTANE. La fée Vérité n'étoit-elle pas à cette séance du prince et de son père?

LA SECONDE FEMME. Oui, Madame.

LA SULTANE. Je ne lui ai pas encore entendu dire un mot.

LA SECONDE FEMME. C'est qu'elle parle peu en présence des souverains.

LA SULTANE. Continuez.

LA SECONDE FEMME. « J'eus donc une fort longue conversation avec elle, pendant laquelle elle articula un assez grand nombre de monosyllabes très-distinctement et presque sans effort, ce qui ne lui étoit jamais arrivé de sa vie. L'heure du bal vint. Je l'ouvris avec elle; c'est-à-dire que la princesse commença avec moi une révérence qui n'auroit point eu de fin, par la lenteur avec laquelle elle plioit, lorsque ses quatre écuyers de quartier s'approchèrent, la prirent sous les bras et m'aidèrent à la relever et à la remettre à sa place. »

Ici, la chatouilleuse, qui avoit peut-être aussi quelque arrangement, s'arrêta, et la maligne sultane lui dit :

« Je ne vous conseille pas, Mademoiselle, de vous lasser si vite; cet endroit m'intéresse à un point surprenant; je n'en fermerai pas l'œil de la nuit. Seconde, continuez. »

LA SECONDE FEMME. « Je crus qu'il étoit de la décence de l'entretenir de votre amour et du bon-

heur que vous vous promettiez à la posséder. Je m'étois étendu sur ce texte tout à mon aise, lorsqu'elle me demanda quel âge vous pouviez avoir. C'étoit, à ce qu'on m'a rapporté, une des plus longues questions qu'elle eût encore faites. Je lui répondis que je vous croyois soixante ans. — Vous en avez bien menti, dit Zambador à son fils : je n'en avois pas alors plus de cinquante-neuf. » Le prince s'inclina, et continua sans répliquer l'histoire de son ambassade. « A ce mot, dit-il, Lirila soupira, et je continuai à lui faire votre cour avec un zèle vraiment filial, car je vous observerai qu'elle étoit nonchalamment étalée, qu'elle avoit les yeux fermés, et que je lui parlois presque convaincu qu'elle dormoit, lorsqu'il lui échappa une autre question. Elle dit, éveillée ou en rêve, je ne sais lequel des deux : « Est-il jaloux ?... — Madame, lui répondis-je, mon « père se respecte trop et ses femmes pour se livrer « à de vils soupçons. » — Voilà qui est bien répondu, dit Zambador. La première pagode vacante, j'y nommerai votre précepteur. — « Mais, continua « le prince, lorsqu'il s'avise de s'alarmer, bien ou mal « à propos, sur la conduite de quelqu'une de ses fem- « mes, il en use on ne peut mieux. On leur prépare un « bain chaud, on les saigne des quatre membres; « elles s'en vont tout doucement faire l'amour en « l'autre monde, et il n'y paroît plus. » — Cela est assez bien dit, reprit Zambador; mais il valoit

encore mieux se taire. Et comment la princesse prit-elle mon procédé ? — Je ne sais, répondit le prince; elle fit une mine... » Zambador en fit une autre, et le prince continua : « J'interprétai la mine de Lirila; c'étoit un embarras qu'on avoit souvent avec une femme paresseuse de parler, et je crus qu'il convenoit de la rassurer. — Vous crûtes bien, ajouta Zambador. — Je lui dis donc que ce n'étoit point votre habitude, et que, depuis quarante-cinq ans que vous aviez dépêché la première pour un coup d'éventail qu'elle avoit donné sur la main d'un de vos chambellans, vous n'en étiez qu'à la dix-huit ou dix-neuvième. — Ah ! mon fils, dit Zambador au prince, ne vous faites pas géomètre, car vous êtes bien le plus mauvais calculateur que je connoisse. » Puis, s'adressant à la fée : « Madame, ajouta-t-il, vous deviez, ce me semble, lui apprendre un peu d'arithmétique; c'étoit votre affaire : je ne sais pourquoi vous n'en n'avez rien fait. »

LA SULTANE. Je me doute que la fée représenta à Zambador qu'on ne savoit jamais bien ce qu'on n'apprenoit pas par goût, et que Génistan, son fils, avoit marqué, dès sa plus tendre enfance, une aversion insurmontable pour les sciences abstraites.

LA SECONDE FEMME. « Lirila ne vous dit-elle plus rien ? demanda Zambador à son fils. — Pardonnez-moi, Seigneur, répondit le prince. Elle me de-

manda si ma mère étoit morte ? « Madame, lui ré-
« pondis-je, elle jouit encore du jour et de la tran-
« quillité dans un vieux château abandonné sur les
« rives de la mer, où elle sollicite du Ciel, pour
« mon père et pour vous, une nombreuse postérité ;
« et il faut espérer que vous irez un jour partager
« les délices de sa solitude, sans qu'il vous arrive
« aucun fâcheux accident, car mon père est le meil-
« leur homme du monde, et, à cela près qu'il fait
« baigner et saigner ses femmes pour un coup d'é-
« ventail, il les aime tendrement, et il est fort ga-
« lant. Madame, ajoutai-je tout de suite, venez em-
« bellir la cour du Japon : les plaisirs les plus déli-
« cats vous y attendent ; vous y verrez la plus belle
« ménagerie ; on vous y donnera des combats de tau-
« reaux, et je ne doute point qu'à votre arrivée il n'y
« ait un rhinocéros mis à mort avec un hourvari fort
« récréatif. » Il prit en cet endroit à la princesse
un bâillement. Ah ! Seigneur, quel bâillement !
Vous n'en fîtes jamais un plus étendu dans aucune
de vos audiences. Cela signifioit, à ce que j'ima-
ginai, que nos amusemens n'étoient pas de son
goût, et je lui témoignai qu'on s'empresseroit à lui
en inventer d'autres. « Y a-t-il loin ? demanda la
« princesse. — Non, Madame, lui répondis-je.
« Une chaise des plus commodes que Falkemberg
« ait jamais faites vous y portera, jour et nuit, en
« moins de trois mois. — Je n'aime point les

« voyages, dit Lirila en se retournant, et l'idée de
« votre chaise de poste me brise. Si vous me par-
« liez un peu de vous, cela me délasseroit peut-
« être. Il y a si longtemps que vous m'entretenez
« de votre père, qui a soixante ans et qui est à
« mille lieues!... » La princesse s'interrompit deux ou trois fois en prononçant cette énorme phrase, et l'on répandit que votre chaise l'avoit furieusement secouée pour en faire sortir tant de mots à la fois. Pour surcroît de fatigue, en les disant, Lirila avoit encore pris la peine de me regarder. Je crois, Seigneur, vous avoir prévenu que c'étoit une de ces femmes qu'il falloit sans cesse deviner. Je conçus donc qu'elle ne pensoit plus à vous, et qu'il falloit profiter de l'instant qu'elle avoit encore à penser à moi, car Lirila s'étoit rarement occupée une heure de suite d'un même objet. »

LA SULTANE. Cela est charmant ! Premier émir, continuez.

Le premier émir dit qu'il n'avoit jamais eu moins d'imagination que ce soir ; qu'il étoit distrait sans savoir pourquoi ; qu'il souffroit un peu de la poitrine, et qu'il supplioit la sultane de lui permettre de se retirer. La sultane lui répondit qu'il valoit mieux pour son indisposition qu'il restât, et elle ordonna au second émir de suivre le récit.

LE SECOND ÉMIR. « Le bal finit. On porta la princesse dans son appartement, où j'eus l'honneur de

l'accompagner. On la posa tout de son long sur un grand canapé. Ses femmes s'en emparèrent, la tournèrent, retournèrent, et déshabillèrent à peu près avec les mêmes cérémonies de leur part, et la même indolence de la part de Lirila, que si l'une eût été morte et que si les autres l'eussent ensevelie. Cela fait, elles disparurent. Je me jetai aussitôt à ses pieds, et lui dis de l'air le plus attendri et du ton le plus touchant qu'il me fut possible de prendre : « Madame, je sens tout ce que je vous « dois et à mon père, et je ne me suis jamais flatté « d'obtenir de vous quelque préférence ; mais il « y a si loin d'ici au Japon, et je ressemble si fort « à mon père ! — Vrai ? dit la princesse. — Très-« vrai, répondis-je, et, à cela près que je n'ai pas « ses années, et qu'en vous aimant il ne risqueroit « pas la couronne et la vie, vous vous y méprendriez. — Je ne voudrois pourtant pas vous pren-« dre l'un pour l'autre à ce prix. Je serois bien « aise de vous avoir, vous, et qu'il ne vous coûtât « rien. » Pendant cette conversation, une des mains de Lirila, entraînée par son propre poids, m'étoit tombée sur les yeux ; elle m'incommodoit là : je crus donc pouvoir la déplacer sans offenser la princesse, et je ne me trompois pas. J'imaginai que nous nous entendions ; point du tout : je m'entendois tout seul. Lirila dormoit. Heureusement, on m'avoit appris que c'étoit sa manière d'approu-

ver. Je fis donc comme si elle eût veillé : je l'épousai jusqu'au bout, et toujours en votre nom. — Ah! traître! dit le sultan. — Ah! Seigneur! dit le prince, vous m'arrêtez dans le plus bel endroit, au moment où j'avançois vos affaires de toute ma force. — Avance, avance, ajouta le sultan : tu fais de belles choses! » Genistan, qui craignoit que son père ne se fâchât tout de bon, lui représenta qu'il pouvoit entrer dans tous ses détails sans danger, et lui les écouter sans humeur, puisqu'il ne se soucioit plus de Lirila. « Mon fils, dit Zambador, vous avez raison; achevez votre aventure, et tâchez de réveiller votre assoupie. — Seigneur, continua le prince, je fis de mon mieux; mais ce fut inutilement. Je me retirai après des efforts inouïs, car il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre... »

LA SULTANE. Il n'y a pas de pires endormies que celles qui ne veulent pas s'éveiller, ni de pires éveillées que celles qui ne veulent pas s'endormir.

LE SECOND ÉMIR. « Cela est surprenant, dit le sultan, car on a tant de raisons pour veiller en pareil cas! — Lirila, dit le prince, s'embarrassoit bien de ces raisons! J'interprétai son sommeil comme un consentement de préparer son voyage. On se constitua dans des dépenses dont elle ne daigna pas seulement s'informer, et nous ne sûmes qu'elle restoit qu'au moment de partir, lorsqu'on

eut mis les chevaux à cette admirable voiture que vous nous envoyâtes. Alors, Lirila, ne sachant pas bien positivement ce qu'il lui falloit, me tint à peu près ce discours : « Prince, je crois que vous pou-« vez aller seul, et que je reste.—Et pourquoi donc, « Madame? lui demandai-je. — Pourquoi? Mais « c'est qu'il me semble que je ne veux ni de vous ni « de votre père. — Mais, Madame, d'où naît « votre répugnance? Il me semble, à moi, que « vous pourriez vous trouver mal d'un autre. — « Tant pis pour lui, je me trouve bien ici. — « Restez-y donc, Madame... » Et je partis sans prendre mon congé d'audience de l'empereur, qui s'en formalisa beaucoup, comme vous savez. Je revins ici vous rendre compte de mon ambassade, vous courroucer de ce que je ne vous avois pas amené une sotte épouse, et obtenir l'exil pour la récompense de mes services. — Mon fils, mon fils, dit sérieusement Zambador au prince, vous ne me révélâtes pas tout alors, et vous fîtes sagement. »

La sultane dit à sa chatouilleuse :

« Assez. »

Les émirs et les femmes lui proposèrent obligeamment de continuer, si cela lui convenoit.

« Vous mériteriez bien, leur dit-elle, que je vous prisse au mot ; mais j'ai joui assez longtemps de votre impatience. Assez. Et vous, premier émir, songez à ménager pour demain votre poitrine, car

je ne veux rien perdre, et votre tâche sera double. Quelle heure est-il?

— Deux heures du matin.

— J'ai fait durer ma méchanceté plus longtemps que je ne voulois. Allez, allez vite. »

QUATRIÈME SOIRÉE

LA SULTANE. Je trouve mon lit mal fait... Où en étions-nous?... Est-ce toujours le prince qui raconte?

— Oui, Madame.

— Et que dit-il?

LA PREMIÈRE FEMME. Il dit : « Je ne sus d'abord où je me retirerois. Après quelques réflexions sur mon ignorance, car je n'avois jamais donné dans ces harangues où l'on me félicitoit de mon profond savoir, il me prit envie de renouer connoissance avec Vérité, chez laquelle j'avois passé mes premières années. Je partis dans le dessein de la trouver; et, comme je n'étois occupé d'aucune passion qui m'éloignât de son séjour, je n'eus presque aucune peine à la rencontrer. Je voyageai cette fois dans des dispositions d'âme plus favorables que la première. Les femmes de votre cour, Seigneur, et

la princesse Lirila ne me donnèrent pas les mêmes distractions que les jeunes vierges de la Guenon couleur de feu. »

LA SULTANE. Je crois, en effet, que l'image d'une jolie femme est mauvaise compagnie pour qui cherche Vérité.

LA PREMIÈRE FEMME. « J'avois entièrement oublié les usages de la Cour de cette fée, lorsque j'y arrivai, et je fus tout étonné de n'y voir que des gens presque nus. Les riches vêtemens dont je m'étois précautionné m'auroient été tout à fait inutiles, peut-être même déshonoré, si la fée m'eût laissé libre sur mes actions. Ce n'étoit ici, et au Tongut, que des magnificences. Chez la fée Vérité, tout étoit, au contraire, d'une extrême simplicité: des tables d'acajou, des boisures unies, des glaces sans bordures, des porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau. Lorsqu'on m'introduisit, la fée étoit vêtue d'une gaze légère, qu'elle prenoit toujours pour les nouveaux venus, mais qu'elle quittoit à mesure qu'on se familiarisoit avec elle. La chaise longue sur laquelle elle reposoit n'auroit pas été assez bonne pour la bourgeoise la plus raisonnable; elle étoit d'un bleu foncé, relevée par des carreaux de Perse, fond blanc. Je fus surpris de ce peu de parure. On me dit que la fée n'en prenoit presque jamais davantage, à moins qu'elle n'assistât à quelque cérémonie publique, ou

qu'un grand intérêt ne la contraignît de se déguiser, comme lorsqu'il falloit paroître devant les grands. Toutes ces occasions lui déplaisoient, parce qu'elle ne manquoit guère d'y perdre de sa beauté. Elle avoit surtout une aversion insurmontable pour le rouge, les plumes, les aigrettes et les mouches. Les pierreries la rendoient méconnaissable. Elle ne se paroit jamais qu'à regret. Elle avoit à ses côtés une nièce qui s'appeloit Azéma (ou, dans la langue du pays, *Candeur*). Cette nièce avoit d'assez beaux yeux, la physionomie douce, et, par-dessus cela, le teint de la plus grande blancheur. Cependant elle ne plaisoit pas; elle avoit toujours un air si fade, si insipide, si décent, qu'on ne pouvoit l'envisager sans se sentir peu à peu gagner d'ennui. Sa tante auroit bien voulu la marier, et même avec moi, car elle avoit vingt-deux ans passés, temps où l'on doit épouser ou jamais. Mais, pour être son neveu, il auroit fallu courir sur les brisées du génie Rousch, qui en étoit éperdu. Rousch étoit le plus vilain, le plus dangereux, le plus ignoble des génies. Il étoit mince, il avoit le teint basané, la figure commune, l'air sournois, les yeux renfoncés et couverts, les lèvres épaisses, l'accent gascon, les cheveux crépus, la bouche grande, et les dents doubles. »

LA SULTANE. Ne m'avez-vous pas dit que Pousch signifioit, dans la langue du pays, *Menteur ?*

LA PREMIÈRE FEMME. Je crois que oui. « Rousch étoit très-méchante langue. Pour de l'esprit, il en vouloit avoir. Il étoit fat, petit-maître, insolent avec les femmes, lâche avec les hommes, grand parleur, ayant beaucoup de mémoire et n'en ayant pas encore assez, ignorant les bonnes choses, la tête pleine de frivolités, faisant des nouvelles, apprêtant des contes, imaginant des aventures scandaleuses, qu'il nous débitoit comme des vérités Nous donnions là dedans, il rioit sous cape, et nous prenoit pour des imbéciles, lui pour un esprit supérieur. »

LA SULTANE. Ne fut-ce pas ce même personnage qui inventa le grand art de persifler? Si cela n'est pas, laissez-le-moi croire.

LA PREMIÈRE FEMME. « La fée me paroissoit plus digne d'attention que sa nièce. Je commençois à me faire à son air austère et sérieux. Elle avoit des charmes, mais on en étoit pas toujours touché. Elle ne changeoit point, mais on étoit journalier avec elle. Ce qui me rebutoit quelquefois, c'étoit une sécheresse excessive. Son visage seulement conservoit quelque sorte d'embonpoint. Sa taille étoit ordinaire. Elle avoit l'air noble, la démarche grave et composée, les yeux pénétrans et petits, quelque chose d'intéressant dans la physionomie, la bouche grande, les dents belles, les cheveux de toutes sortes de couleurs. On remarquoit dans ses

traits je ne sais quoi d'antique qui ne plaisoit pas à tout le monde. Elle ne manquoit pas d'esprit. Pour des connoissances, personne n'en avoit davantage et de plus sûres. Elle ne laissoit rien entrer dans sa tête sans l'avoir bien examiné. Du reste, sans enjouement et sans aménité ; aimant la promenade, la philosophie, la solitude et la table ; écrivant durement ; ayant tout vu, tout lu, tout entendu, tout retenu, excepté l'histoire et les voyages ; faisant ses délices des ouvrages de caractère et de mœurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée. Il étoit défendu de parler en sa présence de son dieu, de sa maîtresse et de son roi. Les mathématiques étoient presque son unique étude. La musique ne lui déplaisoit pas, surtout l'italienne. Elle avoit peu de goût pour la poésie. Elle aimoit les enfans à la folie ; aussi lui en envoyoit-on de toutes parts, mais elle ne les gardoit pas longtemps : à peine avoient-ils l'âge de raison que Rousch et ses partisans nombreux les lui débauchoient. »

LA SULTANE. La fée n'étoit-elle pas là, lorsque Génistan en parloit ainsi ?

LA PREMIÈRE FEMME. Oui, Madame.

LA SULTANE. Comment prit-elle ce portrait, qui n'étoit pas flatté ?

LA PREMIÈRE FEMME. Elle s'avança vers lui, l'embrassa tendrement, et le prince continua : « Je fus

du nombre de ceux que Rousch entreprit; mais j'aimois la fée, et j'en étois aimé. Le moyen de lui plaire en me liant avec le seul génie qu'elle eût en aversion? Je m'appliquai donc à éloigner Rousch. Il en fut piqué. Azéma, sur laquelle il avoit des vues, s'avisa d'en avoir sur moi, et voilà Rousch furieux. C'étoit bien à tort, car je n'avois pas le moindre dessein qui pût l'alarmer. La tante eut beau me vanter la bonté de son esprit et la douceur de son caractère, je répondis aux éloges de l'une et aux agaceries insinuantes de sa nièce qu'Azéma feroit assurément le bonheur de son époux, mais que je ne pouvois faire le sien, et il n'en fut plus question. Cependant Rousch ne me le pardonna pas davantage. Il se promit une vengeance proportionnée à l'injure qu'il prétendoit avoir reçue. Il médita d'abord de se battre; mais, après y avoir un peu réfléchi, il trouva qu'il n'en avoit pas le courage. Il aima mieux recourir à son art. Il redoubla de rage contre Vérité, et se mit à la défigurer d'une si étrange manière que je ne pus l'aimer ce jour-là. A l'entendre, c'étoit une pédante, une ennemie des plaisirs et du bonheur, que sais-je encore? Je parus froid à la fée; j'abrégeai les longs entretiens que j'avois coutume d'avoir avec elle; je ne sais même si je n'eus pas une mauvaise honte de l'attachement scrupuleux que je lui avois voué. Cependant je la revis le lendemain, mais

d'un air embarrassé. La fée m'avoit deviné ; elle me demanda comment je l'avois trouvée la veille. « Madame, lui répondis-je, on ne peut pas mieux. Vous êtes charmante en tout temps ; mais hier, vous étiez à ravir. — Ah ! mon fils, me répondit la fée, Rousch vous a séduit. Quel dommage, et que votre changement m'afflige ! Prince, vous m'abandonnez. » Je fus sensible à ce reproche, et, me jetant entre les bras de la fée (elle les tenoit toujours ouverts à ceux qui revenoient sincèrement à elle), je la conjurai de ne me pas faire un crime d'un discours que la Politesse m'avoit dicté. »

LA SULTANE. La Politesse ! Est-ce qu'il ne savoit pas que c'étoit une des proches parentes et des bonnes amies de Rousch ?

LA PREMIÈRE FEMME. Pardonnez-moi, Madame : la fée le lui avoit dit plus d'une fois ; aussi Génistan, se jetant à ses genoux, lui jura-t-il de ne plus ménager Rousch et sa parente à ses dépens, dût-il rester muet et passer ou pour grossier ou pour sot. La fée le reçut en grâce, et lui conta les tours sanglans que Rousch s'amusoit à lui jouer. « Tantôt, lui dit-elle, il me rend vieille et surannée, tantôt jeune et difforme ; quelquefois il m'enjolive à tel point qu'il ne me reste rien de ma dignité, et qu'on me prendroit pour une bouffonne ; d'autres fois, il me prête un air sauvage et rechigné. En un mot, sous quelque forme qu'il me présente, je suis

estropiée. Il me fait un œil bleu et l'autre noir; les sourcils bruns et les cheveux blonds; mais il a beau me déguiser, les bons yeux me reconnoissent. »

LA SULTANE. Les dieux n'ont laissé à Rousch qu'un moment d'une illusion qui cesse toujours à sa honte.

LA PREMIÈRE FEMME. « Madame, dit le prince en se tournant du côté de la fée, me parloit ainsi lorsqu'on lui annonça le prince Lubrelu (ou, dans la langue du pays, *Brouillon*) et la princesse Serpilla (ou, dans la langue du pays, *Rusée*). C'étoient deux élèves qu'on lui envoyoit. « Ah! dit la fée en « fronçant le sourcil, que veut-on que je fasse de « ces gens-là? » Elle les reçut assez froidement, et sans demander des nouvelles de leurs parens. »

LA SULTANE. A vous, Madame seconde.

LA SECONDE FEMME. « Lubrelu salua la fée fort étourdiment. Il étoit assez joli garçon, mais louche et bègue. Il parloit beaucoup et sans suite, n'étoit d'accord avec lui-même que quand il n'y pensoit pas; grand disputeur, souvent il prenoit les raisons de son sentiment pour des objections; sourd d'une oreille, quelquefois il entendoit mal et répondoit bien, ou entendoit bien et répondoit mal. Dès le même soir, il fut ami de Rousch. Pour Serpilla, elle étoit petite, maigre et noire; elle contrefaisoit la vue basse; elle avoit le nez retroussé, le visage

chiffonné, les coins de la bouche relevés; si elle méditoit une méchanceté, elle en tiroit en bas le coin gauche: c'étoit un tic. Son menton étoit pointu, ses sourcils bruns et prolongés vers les tempes; ses mains noires et sèches, mais elle ne quittoit jamais ses gants. Elle parloit peu, pensoit beaucoup, examinoit tout, ne faisoit aucune démarche, ne tenoit aucun propos sans dessein, jouoit toute sorte de personnages: l'étourdie, la distraite, la niaise, et n'avoit jamais plus d'esprit que quand on étoit tenté de la prendre pour une idiote. Azéma lui déplut d'abord, et elle s'occupa, dès le premier jour, à la tourner en ridicule et à lui tendre des panneaux dans lesquels la bonne créature donnoit tête baissée Elle lui faisoit voir une infinité de choses qui n'étoient point et ne pouvoient être. Elle se mit en tête de lui persuader que Génistan, moi, pour qui elle se sentoit du goût, je l'aimois, elle, Azéma, à la folie, mais que je n'osois le lui déclarer. « Pourquoi, lui demandoit Azéma, se taire « opiniâtrément comme il fait? S'il n'a que des « vues honnêtes, que ne parle-t-il à ma tante? « — Princesse, lui répondait Serpilla, vous ne con- « noissez pas encore les amans délicats. S'adresser « à votre tante, ce seroit s'assurer de votre per- « sonne sans avoir pressenti votre cœur. Vous « pouvez compter que le prince périra plutôt de « chagrin que de hasarder une démarche qui pour-

« roit vous déplaire... — Ah ! reprit Azéma, pour
« cela je ne veux pas qu'il périsse ; je ne veux pas
« même qu'il souffre... — Cependant cela est, et
« cela durera si vous n'y mettez pas ordre... —
« Mais comment faut-il que je m'y prenne ? Je
« suis si neuve et si gauche à tout... — Je le re-
« garderois tendrement lorsqu'il viendroit chez ma
« tante ; s'il lui arrivoit de me donner la main, je
« la serrerois de distraction ; je jetterois un mot,
« et puis un autre... — En vérité, j'ai peur d'avoir
« fait tout cela sans y penser... — Si cela est, il faut
« avouer que ce Génistan est un cruel homme. Je
« n'y vois plus qu'un remède... — Et quel est-il ?
« — Oh ! non, je ne vous le dirai pas... — Et
« pourquoi ? — C'est que, si je vous le disois,
« vous le confieriez peut-être à votre tante... —
« Ne craignez rien ; vous ne sauriez croire com-
« bien je suis discrète... — Eh bien ! j'écrirois...
« — Si cela est votre secret, n'en parlons plus, je
« n'oserois jamais m'en servir... — N'en parlons
« plus, comme vous dites. Il me semble qu'il fait
« beau, et qu'un tour de promenade vous dissipe-
« roit. — Très-volontiers ; nous rencontrerons peut-
« être le prince Génistan... — Le prince a renoncé à
« tout amusement ; s'il se promène, c'est dans les
« lieux écartés et solitaires. Je ne sais où le con-
« duira cette triste vie. S'il en mouroit pourtant,
« c'est vous qui en seriez la cause... — Mais je

« ne veux pas qu'il meure, je vous l'ai déjà dit...
« — Écrivez-lui donc... — Je n'oserois, et puis
« je ne sais que lui écrire... — Que ne m'en char-
« gez-vous? Vous me connoissez un peu, et vous
« ne me croyez pas sans doute aussi maladroite
« que je le parois. J'arrangerai les choses avec
« toute la décence imaginable. La lettre sera
« anonyme. Si la déclaration réussit, c'est vous
« qui l'aurez faite; si elle échoue, ce sera moi...
« — Vous êtes bien bonne. »

LA SULTANE. Cette Serpilla est une dangereuse créature, et la simple Azéma n'en savoit pas assez pour sentir ce piége. La lettre fut-elle écrite ?

LA SECONDE FEMME. Le prince dit que oui.

LA SULTANE. Fut-elle répondue ?

LA SECONDE FEMME. Le prince dit que non.

LA SULTANE. Et pourquoi ?

LA SECONDE FEMME. « Je m'avois garde, dit le prince, de me fier à Serpilla, et cela sous les yeux de la fée, qui nous auroit devinés d'abord, et qui ne m'auroit jamais pardonné cette intrigue. Azéma fut désolée de mon silence, mais elle ne se plaignit pas. Sa méchante amie se fit un mérite auprès d'elle de la démarche hardie qu'elle avoit faite pour la servir, et Azéma l'en remercia sincèrement. Rousch ne fut pas si scrupuleux que moi; on dit qu'il tira parti de Serpilla. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on remarqua de la liaison entre eux, et

qu'ils formèrent avec Lubrelu une espèce de triumvirat qui mit en fort peu de temps la Cour de la fée sens dessus dessous. On s'évitoit, on ne se parloit plus ; c'étoient des caquets et des tracasseries sans fin ; on se boudoit sans savoir pourquoi, et la fée en étoit de fort mauvaise humeur. »

LA SULTANE. C'est, en vérité, comme ici, et je croirois volontiers que ce triumvirat subsiste dans toutes les Cours.

LA SECONDE FEMME. « La fée fit publier pour la centième fois les anciennes lois contre la calomnie : elle défendit de hasarder des conjectures sur la réputation d'un ennemi, même sur celle d'un méchant notoire, sous peine d'être banni de sa Cour ; elle redoubla de sévérité ; et, s'il nous arrivoit quelquefois de médire, elle nous arrêtoit tout court, et nous demandoit brusquement : « Est-ce à vous que « le fait est arrivé ? Ce que vous racontez, l'avez-« vous vu ? » Elle étoit rarement satisfaite de nos réponses. Elle m'interdit une fois sa présence pendant quatre jours pour avoir assuré une aventure arrivée au Tongut tandis que j'y étois, mais à laquelle je n'avois eu aucune part, et que je n'avois apprise que par le bruit public. Malgré les défenses de Vérité, Lubrelu avoit toutes les peines du monde à se contenir. Il lui échappoit à tout moment des choses peu mesurées, qui offensoient moins de sa part que d'un autre, parce qu'il y avoit, disoit-on,

dans son fait plus de sottise et d'étourderie que de méchanceté : il croyoit parler sans conséquence, en disant hautement que j'étois bien avec la tante et passablement avec la nièce ; qu'il y avoit entre nous un arrangement le mieux entendu, et que le jour j'appartenois à Azéma, et la nuit à Vérité. Rousch, qui étoit présent, lui répondit qu'il lui abandonnoit la vieille fée pour en disposer à sa fantaisie, mais qu'il prétendoit qu'on s'écoutât quand on parloit d'Azéma. S'écouter, c'est ce que Lubrelu n'avoit fait de sa vie ; il répondit à Rousch par une pirouette, et lui laissa murmurer entre ses dents qu'il étoit épris d'Azéma ; que personne ne l'ignoroit ; qu'il en étoit aimé ; qu'il méditoit depuis longtemps de l'épouser, et que, quoiqu'il eût commencé avec elle par où les autres finissent, il n'en étoit pas moins amoureux. Lubrelu ne perdit pas ces derniers mots, qu'il redit le lendemain à Azéma, y ajoutant quelques absurdités fort atroces. Azéma en fut affligée, et s'en alla en pleurant se plaindre à sa tante, et la prier de l'envoyer pour quelque temps chez la fée Zirphelle (ou, dans la langue du pays, *Discrète*), son autre tante. Vérité y consentit. On tint le départ secret, et Azéma disparut sans que Rousch en sût rien. Il fit du bruit quand il l'apprit ; mais Azéma étoit déjà bien loin ; il courut après elle, ne la rejoignit point, et revint une fois plus hideux, me soupçonnant d'avoir enlevé

ses amours, et bien résolu de m'en faire repentir. Ses menaces ne m'effrayèrent point ; je n'ignorois pas que sa puissance étoit limitée, et qu'il ne me nuiroit jamais que de concert avec le génie Nucton (ou comme qui diroit *Sournois*), qui résidoit à mille lieues et plus du palais de Vérité. Mais qui l'eût cru ? Rousch disparut un matin, et l'on sut qu'il étoit allé consulter Nucton sur les moyens de se venger. Il n'étoit pas à un quart de lieue, qu'on entendit un grand fracas dans les avant-cours ; on crut que c'étoit Rousch qui revenoit ; point du tout : c'étoit une de ses amies et des parentes de Lubrelu, que le hasard avoit jetée dans cette contrée ; on l'appeloit Trocilla (comme qui diroit *Bizarre*). Sa manie étoit de courir sans savoir où elle alloit ; pourvu qu'elle ne suivît pas la grande route, elle étoit contente ; aussi, apprîmes-nous qu'elle s'étoit engagée dans des chemins de traverse, où son équipage avoit été mis en pièces, et qu'elle arrivoit sur une mule rétive, crottée, déchirée, dans un désordre à faire mourir de rire. On lui donna un appartement, il y en avoit toujours de reste chez Vérité ; elle se reposoit en attendant ses gens, qu'elle maudissoit, et qui ne demeuroient pas en reste avec elle. Ils arrivèrent enfin. On tira ses femmes d'une berline en souricière ; c'étoient trois espèces de boiteuses : l'une boitoit à droite, l'autre à gauche, la troisième des deux côtés. Trocilla, qui les exa-

minoit d'une croisée, trouvoit leur allure si ridicule, qu'elle en rioit à gorge déployée, comme si l'étrange spectacle de ces trois boiteuses, qui se hâtoient de venir, eût été nouveau pour elle. Tandis qu'un cocher en Scaramouche et un valet en Arlequin dételoient de la voiture deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, Trocilla étoit à sa toilette, qui commença sur les cinq heures du soir, et qui finit à peine à huit, qu'elle se présenta chez la fée Vérité. Je n'ai rien vu de si extravagant que sa parure, et sa personne attira mon attention et celle de tout le monde. »

LA SULTANE. C'est le privilége de la singularité plus encore que de la beauté. Les hommes se livrent plus promptement à ce qui les surprend qu'à ce qu'ils admireroient.

La sultane prononça cette réflexion sensée d'un ton faible et entrecoupé qui annonçoit l'approche du sommeil.

LA SECONDE FEMME. « Trocilla étoit plutôt grande que petite, mal proportionnée : c'étoient de longues jambes au bout de longues cuisses, qui lui donnoient l'air d'une sauterelle, surtout quand elle étoit assise : point de taille, un bras potelé, et l'autre sec ; une main laide et difforme, et l'autre jolie ; un pied petit et délicat dans une grande mule rembourrée, un autre pied grand et mal fait enchâssé dans une petite mule ; mais cela n'y faisoit rien : par

ce moyen, elle avoit deux mules égales. Son épaule droite étoit un peu plus haute que la gauche; à la vérité, un corps et l'éducation avoient affoibli ce défaut; elle avoit des couleurs et point de teint, un œil bleu et un œil gris, le nez long et pointu, la bouche charmante quand elle rioit; mais, par malheur pour ceux qui l'approchoient, elle avoit des journées tristes sans savoir pourquoi, car elle ne vouloit pas que ce fussent des vapeurs ou des nerfs. Elle avoit une robe de satin couleur de rose, avec des parures violettes; une simarre de velours bleu, garnie de crêpes; un nœud de diamants, d'où pendoit une riche dévote, dans un temps où l'on n'en portoit plus; une girandole de très-beaux brillants à l'oreille droite, et une perle d'Orient à la gauche; une plume verte dans sa coiffure, dont un des côtés étoit en papillon, et l'autre en battant l'œil, avec un énorme éventail à la main. Voilà l'ajustement sous lequel nous apparut Trocilla. «

LA SULTANE. La perle à l'oreille gauche est de trop.

LA SECONDE FEMME. « Elle salua Vérité sans la regarder, s'étendit indécemment sur une sultane, tira de sa poche une lorgnette, dont elle ne se servit point, jeta à travers une conversation fort sérieuse trois ou quatre mots déplacés et plaisans, se moqua d'elle et du reste de la compagnie, et se retira. »

LA SULTANE. Je vous conseille de l'imiter. Après

la nuit dernière, je crois que vous pourriez avoir besoin de repos. Bonsoir, Messieurs ; Mesdames, bonsoir, car je crois que vous allez vous coucher.

CINQUIÈME SOIRÉE

Ce soir, Mangogul avoit ordonné qu'on laissât la porte de l'appartement ouverte, et, lorsque Mirzoza fut couchée, il profita du bruit que firent les improvisateurs en s'arrangeant autour de son lit, pour entrer sans qu'elle s'en doutât : il étoit placé debout, les coudes appuyés sur la chaise de la seconde femme et sur celle du premier émir, lorsque la sultane demanda à celui-ci si sa poitrine lui permettoit de la dédommager du silence qu'il gardoit depuis deux jours. L'émir lui répondit qu'il feroit de son mieux, et commença comme il suit :

LE PREMIER ÉMIR. « Je pris pour elle ce qu'on appelle une fantaisie. »

LA SULTANE. Ce *je*, c'est le prince Génistan ; et cet *elle*, c'est apparemment Trocilla.

LE PREMIER ÉMIR. Oui, Madame.

LA SULTANE. Ah ! les hommes ! les hommes !... Je les crois encore plus fous que nous.

LE PREMIER ÉMIR. Madame en excepte sûrement le sultan.

LA SULTANE. Continuez.

LE PREMIER ÉMIR. « L'occasion de l'instruire de mes sentimens n'étoit pas difficile à trouver ; mais il falloit se cacher de Vérité. Un jour que la fée étoit profondément occupée, la crainte de la distraire me servit de prétexte, et j'allai faire ma cour à Trocilla, qui me reçut bien. J'y retournai le lendemain, et elle me fit froid d'abord. Sa mauvaise humeur cessa lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'empressois nullement à la dissiper ; elle railla la religion, les prêtres et les dévotes ; traita la modestie, la pudeur, et les principales vertus de son sexe, de freins imaginés par les sottes, et je crus victoire gagnée : point de préjugés à combattre, point de scrupules à lever ; je ne désirois qu'une seconde entrevue pour être heureux ; encore ne falloit-il pas qu'elle fût longue, de peur d'avoir du temps de reste, et de ne savoir qu'en faire. J'eus un autre jour l'occasion de la reconduire dans son appartement ; chemin faisant, je lui demandai la permission d'y rester un moment : elle me fut accordée. Aussitôt je me mis en devoir de lui dire des choses tendres et galantes autant qu'il m'en vint : que je l'avois aimée depuis que j'avois eu le bonheur de la voir ; que c'étoit un de ces coups de sympathie auxquels jusqu'alors j'avois ajouté peu

de foi, et qu'il falloit que ma passion fût bien violente, puisque j'osois la lui déclarer la seconde fois que je jouissois de son entretien ; elle m'écouta attentivement, puis tout à coup, éclatant de rire, elle se leva et appela toutes ses femmes, qui accoururent, et qu'elle renvoya. Je la priai de se remettre d'une surprise à laquelle ses charmes ne l'exposoient pas sans doute pour la première fois. — « Vous avez raison, me répondit-elle ; on m'a « aimée, on me l'a dit, et je devrois y être faite ; « mais il m'est toujours nouveau de voir des hom- « mes, parce qu'ils sont aimables, prétendre qu'on « leur sacrifiera l'honneur, la réputation, les mœurs, « la modestie, la pudeur, et la plupart des vertus qui « font l'ornement de notre sexe, car il paroît bien, « à leurs procédés et à ceux des femmes, que c'est « à ces bagatelles que se réduisent les désirs des « uns et les bontés des autres. » Et, continuant d'un ton moins naturel encore et plus pathétique : « Non, s'écria-t-elle, il n'y a plus de décence ; les « liaisons ont dégénéré en un libertinage épouvan- « table ; la pudeur est ignorée sur la surface de la « terre : aussi les dieux se sont-ils vengés, et pres- « que tous les hommes... »

LA SULTANE. Sont devenus faux ou indiscrets.

LE PREMIER ÉMIR. Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE. Continuez.

LE PREMIER ÉMIR. « Je fus un peu déconcerté de ce sermon, auquel je ne m'attendois guère; et j'allois lui rappeler ses maximes de la veille, lorsqu'elle m'épargna ce propos ridicule, en me priant de me retirer, de crainte qu'on n'en tînt de méchans sur sa conduite. J'obéis, bien résolu d'abandonner Trocilla à toutes ses bizarreries, et de ne la revoir jamais. Mais j'avois plu, et dès le lendemain elle m'agaça, me dit des mots fort doux et assez suivis, et je me laissai entraîner. »

LA SULTANE. Vous n'êtes que des marionnettes.

LE PREMIER ÉMIR. Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE. Émir, respectez le sultan, respectez-moi, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR. « Je me rendis dans son appartement à l'heure marquée ; je crus la trouver seule. Point du tout : elle s'occupoit à prendre une leçon d'anglois, qui avoit duré fort longtemps, et que ma présence n'abrégea point. Nous y serions encore tous les trois, si le maître d'anglois, qui ne manquoit pas d'intelligence, n'eût eu pitié de moi. Mais il étoit écrit que mon supplice seroit plus long. Trocilla me reçut comme un homme tombé des nues, me laissa debout, ne me dit presque pas un mot, et, sans m'accorder le temps de lui parler, sonna et se fit apporter une vielle, dont elle se mit à jouer précisément comme quand on est seul et qu'on s'ennuie. »

Ici, le sultan ne put s'empêcher de rire ; la sultane dit :

« En effet, cette scène est assez ridicule. »

Et l'émir reprit son récit.

LE PREMIER ÉMIR. « Je lui laissai tâtonner une musette, un menuet, et elle alloit commencer un maudit air à la mode, qui n'auroit point eu de fin, lorsque je pris la liberté de lui arrêter les mains.
« Ah ! vous voilà, me dit-elle, et que faites-vous
« ici à l'heure qu'il est ? — C'est par vos ordres,
« Madame, lui répondis-je, que je m'y suis rendu,
« et il y a près de deux heures que j'attends que
« vous vous aperceviez que j'y suis... — Est-il bien
« vrai ?... — Pour peu que vous en doutassiez,
« votre maître d'anglois vous l'assureroit. — Vous
« l'avez donc entendu donner leçon ? C'est un ha-
« bile homme ; qu'en pensez-vous ? Et ma vielle ?
« je commence à m'en tirer assez bien. Mais asseyez-
« vous, je me sens en main, et je vais vous jouer des
« contredanses du dernier bal, qui vous réjouiront...
« — Madame, lui répondis-je, faites-moi la grâce
« de m'entendre. A présent, ce ne sont point des
« airs de vielle que je viens chercher ici ; quittez
« pour un moment votre instrument, et daignez m'é-
« couter... — Mais vous êtes extraordinaire, me dit
« Trocilla ; vous ne savez pas ce que vous refusez.
« J'allois vous jouer, ce soir, comme un ange. —
« Madame, lui répliquai-je, si je vous gêne, je

« vais me retirer... — Non, restez, Monsieur ; et « qui vous dit que vous me gênez ? — Quittez « donc ce maudit instrument, ou je le brise... — « Brisez, mon cher, brisez: aussi bien j'en suis dé- « goûtée. » Je détachai la ceinture de la vielle, non sans serrer doucement la taille de la vielleuse. Trocilla étoit assise sur un tabouret ; cette situation n'étoit pas commode. »

LA SULTANE. Émir, supposez que je dors, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR. « Je la pris par sa main jolie, que je baisai plusieurs fois, en la conduisant vers une chaise longue, sur laquelle je la poussai doucement ; elle s'y laissa aller sans façon, et me voilà assis à côté d'elle, lui baisant encore la main et lui protestant d'une voix émue que je l'adorois. »

De distraction, le sultan s'écria :

« Adore donc, maudite bête ! »

Heureusement la sultane, ou ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre.

LE PREMIER ÉMIR. « Trocilla me crut apparemment, car elle me passa son autre main sur les yeux, et l'arrêta sur ma bouche. Je la regardai dans ce moment, et je la trouvai charmante. Son souris, son badinage, le son de sa voix, tout excitoit en moi des désirs. Elle me tenoit de petits propos d'enfans, qui achevoient de me tourner la tête. Bientôt, je n'y fus plus. Je me penchai sur sa gorge.

Je ne sais trop ce que mes mains devinrent. Trocilla paroissoit éprouver le même trouble, et nous touchions à l'instant du bonheur, lorsque nous sortîmes, elle et moi, de cette situation voluptueuse, par une extravagance inouïe. Trocilla me repoussa fortement, et, se mettant à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes : « Ah ! cher Zulric, s'écria-t-elle, « tendre et fidèle amant, que deviendrois-tu, si tu « savois à quel point je t'oublie ? » Ses larmes et ses soupirs redoublèrent ; c'étoit à me faire craindre qu'elle ne suffoquât. — « Retirez-vous, Mon« sieur, je vous hais, je vous déteste. Vous m'avez « fait manquer à mes sermens, et tromper l'homme « unique à qui je suis engagée par les liens les « plus solennels ; vous n'en serez pas plus heu« reux, et j'en mourrai de douleur. » Ces dernières paroles, et les larmes abondantes qui les suivirent, me persuadèrent que le quart d'heure étoit passé. Je me retirai, bien résolu de le faire renaître. J'envoyai le lendemain chez Trocilla, et j'appris de sa part qu'elle avoit bien reposé, et qu'elle m'attendoit pour prendre le thé. Je partis sur-le-champ, et j'eus le bonheur de la trouver encore au lit. « Venez, prince, dit-elle ; asseyez-vous « près de moi. J'ai conçu pour vous des sentimens « dont il faut absolument que je vous instruise ; il « y va de mon bonheur, et peut-être de ma vie. « Tâchez donc de ne pas abuser de ma sincérité.

« Je vous aime, mais de l'amour le plus tendre et « le plus violent. Avec le mérite que vous avez, il « ne doit pas être nouveau pour vous d'être pré- « venu. Ah ! si je rencontre dans votre cœur la même « tendresse que vous avez fait naître dans le mien, « que je vais être heureuse ! Parlez, prince, ne me « suis-je point trompée lorsque je me suis flattée de « quelque retour ? M'aimez-vous ? — Ah ! Madame, « si je vous aime ! Ne vous l'ai-je pas assuré cent « fois ? — Seroit-il bien possible ? — Rien n'est « plus vrai. — Je le crois, puisque vous me le di- « tes ; mais je veux mourir, si je m'en souviens. « Vraiment, je suis enchantée de ce que vous « m'apprenez là. Je vous conviens donc beaucoup, « beaucoup ? — Autant qu'à qui que ce soit au « monde. — Eh bien ! mon cher, reprit-elle en me « serrant la main entre la sienne et son genou, « personne ne me convient comme toi ; tu es char- « mant, divin, amusant au possible, et nous allons « nous aimer comme des fous. On disoit que Vin- « demill, Illoo, Girgil, avoient de l'esprit. J'ai un peu « connu ces personnages-là, et je te puis assurer « que ce n'étoit rien, moins que rien. » Trocilla ne laissoit pas que d'avoir rencontré bien des gens d'esprit, quoiqu'elle n'en accordât qu'à elle et à son amant. « A présent, Madame, je puis donc me « flatter, lui dis-je, que vous ne vous souviendrez « plus de Zulric ni d'aucun autre ? — Que parlez-

« vous de Zulric ? reprit-elle. C'est un petit sot « qui s'est imaginé qu'il n'y avoit qu'à faire le lan- « goureux auprès d'une femme et à l'excéder de « protestations pour la subjuguer. C'est de ces « gens prêts à mourir cent fois pour vous, et dont « une misérable petite complaisance vous débarrasse ; « mais vous, ce n'est pas cela, et, quelque répu- « gnance que vous ayez pour les hiboux, je gage « que vous la vaincriez, si j'avois attaché mes fa- « veurs aux caresses que vous feriez au mien. »

« Seigneur, dit Génistan à son père, les autres femmes ont un serin, une perruche, un singe, un doguin. Trocilla en étoit, elle, pour les hiboux... Oui, Seigneur, pour les hiboux !... De tous les oiseaux, c'est le seul que je n'ai pu souffrir. Trocilla en avoit un qu'elle ne montroit qu'à ses meilleurs amis. »

LA SULTANE. Que beaucoup de gens avoient vu.

LE PREMIER ÉMIR. « Et qu'on me présenta sur-le-champ. — « Voyez mon petit hibou, me dit-elle ; il « est charmant, n'est-ce-pas ? Ce toquet blanc à « la housarde, qu'on lui a placé sur l'oreille, lui « fait à ravir. C'est une invention de mes boiteu- « ses. Ce sont des femmes admirables ! Mais vous « ne me dites rien de mon petit hibou ? — Madame, « lui répondis-je, vous auriez pu, je crois, prendre « du goût pour un autre animal. Il n'y a que vous

« aux Indes, à la Chine, au Japon, qui se soit avi-
« sée d'avoir un hibou en toquet. — Vous vous
« trompez, me répondit-elle : c'est l'animal à la
« mode; et de quel pays débarquez-vous donc?
« Ici, tout le monde a son hibou, vous dis-je, et
« il n'est pas permis de s'en passer. Promettez-
« moi donc d'avoir le vôtre incessamment; je sens
« que je ne puis vous aimer sans cela. » Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je la pressai d'abréger mon impatience. »

LA SULTANE. Je crois, émir, qu'il est à propos que je me rendorme. Me voilà rendormie, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. « Elle y consentit, mais à la condition que j'aurois un hibou. — « Ah! plutôt quatre, Madame, » lui répondis-je. A l'instant, elle me reçut les bras ouverts. Je fus exposé aux emportemens de la femme du monde qui aimoit le moins; j'y répondis avec toute l'impétuosité d'un homme qui ne vouloit pas laisser à Trocilla le temps de se refroidir. « Vous aurez un hibou, me disoit-elle
« d'une voix entrecoupée; Prince, vous me le
« promettez? — Oui, Madame, lui répondis-je, dans
« un instant où l'on est dispensé de connoître toute
« la force de ses promesses; je vous le jure par mon
« amour et par le vôtre. » A ces mots, Trocilla se tut, et moi aussi. Il y avoit près d'une demi-heure que nous étions ensemble lorsqu'elle me dit froidement de la laisser dormir et de me retirer. Si je

n'avois pas su à quoi m'en tenir, je m'en serois pris à moi-même de cette indifférence subite ; mais je n'avois rien à me reprocher, ni elle non plus ; je pris donc le parti de lui obéir, et même plus scrupuleusement peut-être qu'elle ne s'y attendoit. Je revins à Vérité, qui me parut plus belle que jamais. »

LA SULTANE. C'est la vraie consolation dans les disgrâces, et on ne lui trouve jamais tant de charmes que quand on est malheureux.

LA SECONDE FEMME. « Toutes ces choses s'étoient passées, lorsque Rousch reparut : il avoit vu Nucton, et ils avoient concerté de me faire rentrer cent pieds sous terre ; c'étoit leur expıession. La pauvre Azéma, dont ils avoient découvert la retraite, avoit déjà éprouvé les cruels effets de leur haine. Rousch lui avoit soufflé sur le visage une poudre qui l'avoit rendue toute noire. Dans cet état, elle n'osoit se montrer ; elle vivoit donc renfermée, détestant à chaque moment Rousch, et arrosant sans cesse de ses larmes un miroir qui lui peignoit toute sa laideur, et qu'elle ne pouvoit quitter. Sa tante apprit son malheur, la plaignit, et vint à son secours. Elle essaya de laver le visage de sa triste nièce, mais elle y perdit ses peines. Noire elle étoit, noire elle resta ; ce qui détermina la fée à la transformer en colombe, et à lui restituer sa première blancheur sous une autre forme. Vérité, de retour chez Azéma,

songea à me garantir des embûches de Rousch. Pour cet effet, elle me fit partir incognito. Mais, admirez les caprices des femmes, et surtout de Trocilla : elle ne me sut pas plutôt éloigné d'elle, qu'elle songea à s'approcher de moi. Elle s'informa de la route que j'avois prise, et me suivit. Rousch, instruit de notre aventure, connoissant assez bien son monde, et particulièrement Trocilla, ne douta point qu'il ne parvînt au lieu de ma retraite en marchant sur ses traces. Sa conjecture fut heureuse, et, un matin, nous nous trouvâmes tous trois en déshabillé dans un même jardin. La présence de Trocilla me consola un peu de celle de Rousch ; je fus flatté d'avoir fait faire quatre cent cinquante lieues à une femme de son caractère, et je me déterminai à la revoir. Ce n'étoit pas le moyen d'éviter Rousch : car Trocilla et Rousch se connoissoient de longue main, et ils avoient toujours été passablement ensemble. C'étoit de concert avec elle qu'il ébauchoit tous ses récits scandaleux. Il inventoit le fond, elle mettoit de l'originalité dans les détails : d'où il arrivoit qu'on les écoutoit avec plaisir, qu'on les répétoit partout, qu'on paroissoit y croire, mais qu'on n'y croyoit pas. »

LA SULTANE. Il y a quelquefois tant de finesse dans votre conte que je serois tentée de le croire allégorique.

LE PREMIER ÉMIR. « Un soir qu'une des boiteuses

de Trocilla m'introduisoit chez sa maîtresse par un escalier dérobé, j'allai donner rudement de la tête contre celle de Rousch, qui s'esquivoit par le même escalier. Nous fûmes l'un et l'autre renversés par la violence du choc. Rousch me reconnut au cri que je poussai : « Malheureux, s'écria-t-il, que le « destin a conduit ici, tremble ! Tu vas enfin éprou- « ver ma colère. » A l'instant il prononça quelques mots inintelligibles, et je sentis mes cuisses rentrer en elles-mêmes, se raccourcir et se fléchir en sens contraire, mes ongles s'allonger et se recourber, mes mains disparoître, mes bras et le reste de mon corps se revêtir de plumes. Je voulus crier, et je ne pus tirer de mon gosier qu'un son rauque et lugubre. Je le redis plusieurs fois, et les appartemens en retentirent et le répétèrent. Trocilla accourut au ramage, qui lui parut plaisant ; elle m'appela : *petit, petit ;* mais je n'osai pas me confier à une femme qui n'avoit de fantaisie que pour les hiboux. Je pris mon vol par une fenêtre, résolu de gagner le séjour de Vérité, et de me faire désenchanter ; mais je ne pus jamais reprendre le chemin de son séjour. Plus j'allois, plus je m'égarois. Ce seroit abuser de votre patience que de vous raconter le reste de mes voyages et de mes erreurs. D'ailleurs, tout voyageur est sujet à mentir. J'aurois peur de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous achève elle-même mes aventures. »

LA SULTANE. Ce sera la première fois qu'elle se mêlera de voyage.

LE PREMIER ÉMIR. « Mais il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour vous et pour moi, qui l'aimois de si bonne amitié, et qui avons tant fait pour elle, » dit Génistan à son père.

LA SULTANE. Ce conte est ancien, puisqu'il est du temps où les rois aimoient la vérité.

LE PREMIER ÉMIR. Génistan s'arrêta ; Vérité prit la parole, et, comme elle poussoit l'exactitude dans les récits jusqu'au dernier scrupule, elle dépêcha en quatre mots ce que nous aurions eu de la peine à écrire en vingt pages. « J'aurois voulu, ajouta-t-elle, en le débarrassant de ses plumes, lui ôter une fantaisie qu'il a prise sous cet habit. Il s'est entêté d'une des filles de Kin-Kin-Ka. — Celle, dit le sultan, qui avoit permis qu'on le mît à la crapaudine. — Vous voulez dire à la basilique. Elle-même. — Mais il est fou ; celle qui fait aussi peu de cas de la vie de son amant se jouera de l'honneur de son mari. Mon fils veut donc être... Je serois pourtant bien aise que nous commençassions à nous donner nous-mêmes des successeurs. Il y a assez longtemps que d'autres s'en mêlent. Madame, vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment il faudroit s'y prendre ? — Il n'y a point de remède au passé, répondit Vérité ; mais je vous réponds de l'avenir si vous donnez le prince à Polychresta. Rien ne

sera ni si fidèle ni si fécond, et je vous réponds d'une légion de petits-fils, et tous de Génistan. — Qui empêche donc, ajouta le sultan, qu'on en fasse la demande? — Un petit obstacle : c'est que, si Polychresta vous convient fort, elle ne convient point à votre fils. Il ne peut la souffrir, il la trouve bourgeoise, sensée, ennuyeuse, et je ne sais quoi encore... — Il l'a donc vue? — Jamais... Votre fils est un homme d'esprit; et quel esprit y auroit-il, s'il vous plaît, à aimer ou haïr une femme après l'avoir vue? C'est comme font tous les sots... — Parbleu, dit le sultan, mon fils l'entendra comme il voudra; mais j'avois connu sa mère avant que de la prendre, et, si je ne suis pas un sot...— Je serois fort d'avis, dit la fée, que votre fils quittât pour cette fois seulement un certain tour original, qui lui sied, pour prendre votre bonhomie, et qu'il vît Polychresta avant que de la dédaigner; mais ce n'est pas une petite affaire que de l'amener là. Il faudroit que vous interposassiez votre autorité... — Oh! dit le sultan, s'il ne n'agit que de tirer ma grosse voix, je la tirerai. Vous allez voir. » Aussitôt il fit appeler son fils, et, prenant l'air majestueux, qu'il attrapoit fort bien quand on l'en avertissoit: « Monsieur, dit-il à son fils, je veux, j'entends, je prétends, j'ordonne que vous voyiez la princesse Polychresta lundi, qu'elle vous plaise mardi, que vous l'épousiez mercredi... ou elle sera ma femme jeudi.

— Mais, mon père...— Point de réponse, s'il vous plaît. Polychresta sera jeudi votre femme ou la mienne. Voilà qui est dit, et qu'on ne m'en parle pas davantage. » Le prince, qui n'avoit jamais offensé son père par un excès de respect, alloit s'étendre en remontrances, malgré l'ordre précis de les supprimer; mais le sultan lui ferma la bouche d'un *obéissez!* lui tourna le dos, et lui laissa exhaler toute son humeur contre la fée. « Madame, lui dit-il, je voudrois bien savoir pourquoi vous vous mêlez, avec une opiniâtreté incroyable, de la chose du monde que vous entendez le moins. Est-ce à vous, qui ne savez ni exagérer l'esprit, la figure, la naissance, la fortune, les talens, ni pallier les défauts, à faire des mariages? Il faut que vous ayez une furieuse prévention pour votre amie, si vous avez imaginé qu'elle plairoit sur un portrait de votre main. Vous qui n'ignorez aucun proverbe, vous auriez pu vous rappeler celui qui dit de ne point courir sur les brisées d'autrui. De tout temps les mariages ont été du ressort de Rousch. Laissez-le faire, il s'y prendra mieux que vous, et il seroit du dernier ridicule qu'un aussi saugrenu que celui que vous proposez se consommât sans sa médiation. Mais vous n'y réussirez, ni vous, ni lui. Je verrai votre Polychresta, puisqu'on le veut; mais, parbleu, je ne la regarde ni ne lui parle, et la manière dont votre légère amie s'y prendra

pour vaincre ma taciturnité et m'intéresser sera curieuse. Vous pouvez, Madame, vous féliciter d'avance d'une entrevue où nous ferons tous les trois des rôles fort amusans. »

Le premier émir alloit continuer, lorsque Mangogul fit signe aux femmes, aux émirs et à la chatouilleuse de sortir.

« Pourquoi donc vous en aller de si bonne heure? dit la sultane...

— C'est, répondit le sultan, que j'en ai assez de leur métaphysique, et que je serois bien aise de traiter avec vous de choses un peu plus substantielles...

— Ah! ah! vous êtes là?...

— Oui, Madame...

— Y a-t-il longtemps?

— Ah! très-longtemps...

— Premier émir, vous m'avez tendu deux ou trois piéges dont je ne renverrai pas la vengeance au dernier jugement de Brahma...

— L'émir est sorti, et nous sommes seuls. Parlez, Madame; permettez-vous que je reste?

— Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour cela?...

— Non, mais je serois flatté que vous me l'accordassiez.

— Restez donc. »

SIXIÈME SOIRÉE

La sultane dit à sa chatouilleuse :

« Mademoiselle, approchez-vous et arrangez mon oreiller, il est trop bas... Fort bien... Madame seconde, continuez. Je prévois que ce qui doit suivre sera plus de votre district que de celui du second émir. S'il prenoit fantaisie à Mangogul d'assister une seconde fois à nos entretiens, vous tousserez deux fois. Et commencez.

LA SECONDE FEMME. Tout ce qui n'avoit point cet éclat qui frappe d'abord déplaisoit souverainement à Génistan. Sa vivacité naturelle ne lui permettoit ni d'approfondir le mérite réel, ni de le distinguer des agrémens superficiels. C'étoit un défaut national dont la fée n'avoit pu le corriger, mais dont elle se flatta de prévenir les effets ; elle prévit que, si Polychresta restoit dans ses atours négligés, le prince, qui avoit malheureusement contracté à la cour de son père et à celle de Tongut le ridicule de la grande parure, avec ce ton qui change tous les six mois, la prendroit à coup sûr pour une provinciale mise de mauvais goût et de la conversation la plus insipide. Pour obvier à cet inconvénient, Vérité fit avertir Polychresta qu'elle avoit à lui parler. Elle vint. « Vous soupirez, lui dit la fée, et depuis

longtemps, pour le fils de Zambador : je lui ai parlé de vous, mais il m'a paru peu disposé à ce que nous désirons de lui. Il s'est entêté, dans ses voyages, d'une jeune folle qui n'est pas sans mérite, mais avec laquelle il ne fera que des sottises. Je voudrois bien que vous travaillassiez à lui arracher cette fantaisie ; vous le pourriez en aidant un peu à la nature et en vous pliant au goût du prince et aux avis d'une bonne amie : par exemple, vous avez là les plus beaux yeux du monde, mais ils sont trop modestes ; au lieu de les tenir toujours baissés, il faudroit les relever et leur donner du jeu ; c'est la chose la plus facile. Cette bouche est petite, mais elle est sérieuse ; je l'aimerois mieux riante. J'abhorre le rouge, mais je le tolère lorsqu'il s'agit d'engager un homme aimable. Vous ordonnerez donc à vos femmes d'en avoir. On abattra, s'il vous plaît, cette forêt de cheveux qui rétrécit votre front, et vous quitterez vos cornettes : les femmes n'en portent que la nuit. Pour ces fourrures, elles ne sont plus de saison ; mais demain je vous enverrai une personne qui vous conseillera là-dessus, et dont je compte que vous suivrez les conseils, quelque ridicules que vous puissiez les trouver. »

Polychresta alloit représenter à la fée qu'elle ne se résoudroit jamais à se métamorphoser de la tête aux pieds, et qu'il ne lui convenoit pas de faire la petite folle ; mais Vérité, lui posant un doigt sur les

lèvres, lui commanda de se parer et de ne rien négliger pour captiver le prince. Le lendemain matin, la fée Churchille (ou, dans la langue du pays, *Coquette*) arriva avec tout l'appareil d'une grande toilette. Une corbeille, doublée de satin bleu, renfermoit la parure la plus galante et du goût le plus sûr : les diamans, l'éventail, les gans, les fleurs, tout y étoit, jusqu'à la chaussure : c'étoient les plus jolies petites mules qu'on eût jamais brodées. La toilette fut déployée en un tour demain, et toutes les petites boîtes furent arrangées et ouvertes : on commença par lui égaliser les dents, ce qui lui fit grand mal ; on lui appliqua deux couches de rouge ; on lui plaça sur la tempe gauche une grande mouche à la reine ; de petites furent dispersées avec choix sur le reste de son visage, ce qui acheva cette partie essentielle de son ajustement. J'oubliois de dire qu'on lui peignit les sourcils, et qu'on lui en arracha une partie, parce qu'elle en avoit de trop. On répondit aux plaintes qui lui échappèrent dans cette opération que les sourcils épais étoient de mauvais ton. On ne lui en laissa donc que ce qu'il falloit pour lui donner un air enfantin : elle supporta cette espèce de martyre avec un héroïsme digne d'une autre femme et de l'amant qu'elle vouloit captiver. Churchille y mit elle-même la main, et épuisa toute la profondeur de son savoir pour attraper ce je ne sais quoi si favorable à la physiono-

mie ; elle y réussit, mais ce ne fut qu'après l'avoir manqué cinq ou six fois. On parvint enfin à lui mettre des diamans; Churchille fut d'avis de les ménager, de crainte que la quantité n'offusquât l'éclat naturel de la princesse; pour les femmes, elles lui en auroient volontiers placé jusqu'aux genoux, si on les avoit laissé faire. Puis on la laça. On lui posa un panier d'une étendue immense, ce qui la choqua beaucoup; elle en demanda un plus petit. « Eh ! fi donc, lui répondit Churchille; pour peu qu'on en rabattît, vous auriez l'air d'une marchande en habit de noce, et, sans rouge, on vous prendroit pour pis. » Il fallut donc en passer par là; on continua de l'habiller, et quand elle le fut, elle se regarda dans une glace: jamais elle n'avoit été si bien, et jamais elle ne s'étoit trouvée aussi mal. Elle en reçut des complimens. Vérité lui dit avec sa sincérité ordinaire que dans ses atours elle lui plaisoit moins, mais qu'elle en plairoit davantage à Génistan; qu'elle effaceroit Lively dans son souvenir, et qu'elle pouvoit s'attendre pour le lendemain à un sonnet, à un madrigal. « Car, ajouta-t-elle, il fait assez joliment des vers, malgré toutes les précautions que j'ai prises pour le détourner de ce frivole exercice. » La fée donna l'après-dîner un concert de musettes, de vielles et de flûtes. Génistan y fut invité; on plaça avantageusement Polychresta, c'est-à-dire qu'elle n'eut point de lustre

au-dessus de sa tête, pour que l'ombre de l'orbite ne lui renfoncât pas les yeux. On laissa à côté d'elle une place pour le prince, qui vint tard, car son impatience n'étoit pas de voir sa déesse de campagne : c'est ainsi qu'il appeloit Polychresta. Il parut enfin, et salua, avec ses grâces et son air distrait, la fée et le reste de l'assemblée. Vérité le présenta à sa protégée, qui le reçut d'un air timide et embarrassé, en lui faisant de très-profondes révérences. Cependant le prince la parcouroit avec une attention à la déconcerter ; il s'assit auprès d'elle et lui adressa des choses fines ; Polychresta lui en répondit de sensées, et le prince conçut une idée avantageuse de son caractère, avec beaucoup d'éloignement pour sa société : « Eh ! laissez là le sens commun ; « ayez de la gentillesse et de l'enjouement : voilà « l'essentiel, avec de vieux louis, » disait un bon gentilhomme...

LA SULTANE. Dont le château tomboit en ruines.

LA SECONDE FEMME. Quoique les revenus du prince fussent en très-mauvais ordre, il étoit trop jeune pour goûter ces maximes : c'étoit Lively qu'il lui falloit, avec ses agréments et ses minauderies ; il se la représentoit jouant au volant ou à colin-maillard, se faisant des bosses au front, qui ne l'empêchoient pas de folâtrer et de rire ; et il achevoit d'en raffoler. Que fera-t-il d'une bégueule d'un sérieux à glacer, qui ne parle jamais qu'à propos, et qui fait

tout avec poids et mesure? Après le concert, il y eut un feu d'artifice qui fut suivi d'un repas somptueux; le prince fut toujours placé à côté de Polychresta : il eut de la politesse, mais il ne sentit rien. La fée lui demanda le lendemain ce qu'il pensoit de son amie. Génistan répondit qu'il la trouvoit digne de toute son estime, et qu'il avoit conçu pour elle un très-profond respect. « J'aimerois mieux, reprit Vérité, un autre sentiment. Cependant il est bien doux de faire le bonheur d'une femme vertueuse et douée d'excellentes qualités. — Ah! Madame, reprit le prince, si vous aviez vu Lively! Qu'elle est aimable! — Je vois, dit Vérité, que vous n'avez que cette petite folle en tête, qui n'est point du tout ce qu'il vous faut. »

LA SULTANE. Dans une maison grande ou petite, il faut que l'un des deux au moins ait le sens commun.

LA SECONDE FEMME. Le prince voulut répliquer et justifier son éloignement pour Polychresta; mais la fée, prenant un ton d'autorité, lui ordonna de lui rendre des soins, et lui répéta qu'il l'aimeroit s'il vouloit s'en donner le temps. D'un autre côté, elle suggéra à son amie de prendre quelque chose sur elle, et de ne rien épargner pour plaire au prince. Polychresta essaya, mais inutilement; un trop grand obstacle s'opposoit à ses désirs : elle comptoit trente-deux ans, et Génistan n'en avait que vingt-

cinq; aussi disoit-il que les vieilles femmes étoient toutes ennuyeuses. Quoique la fée fût très-antique, ce propos ne l'offensoit pas.

LA SULTANE. Elle possédoit seule le secret de paraître jeune.

LA SECONDE FEMME. Le prince obéit aux ordres de la fée : c'étoit toujours le parti qu'il prenoit, pour peu qu'il eût le temps de la réflexion. Il vit Polychresta, il se plut même chez elle.

LA SULTANE. Toutes les fois qu'il avoit fait des pertes au jeu, ou qu'il boudoit quelqu'une de ses maîtresses.

LA SECONDE FEMME. A la longue, il s'en fit une amie; il goûta son caractère; il sentit la force de son esprit; il retint ses propos, il les cita, et bientôt Polychresta n'eut plus contre elle que son air décent, son maintien réservé, et je ne sais quelle ressemblance de famille avec Azéma, qu'il ne se rappeloit jamais sans bâiller. Les services qu'elle lui rendit dans des occasions importantes achevèrent de vaincre ses répugnances. La fée, qui n'abandonnoit point son projet de vue, revint à la charge. Dans ces entrefaites, on annonça au prince que plusieurs seigneurs étrangers, à qui il avoit fait des billets d'honneur pendant sa disgrâce, en sollicitoient le payement, et il épousa. Il porta à l'autel un front soucieux; il se souvint de Lively, et il en soupira. Polychresta s'en aperçut; elle lui en fit des repro-

ches, mais si doux, si honnêtes, si modérés, qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes et de l'embrasser. »

LA SULTANE. Je les plains l'un et l'autre.

LA SECONDE FEMME. « Je n'ai point de goût pour Polychresta, disoit-il en lui-même; mais j'en suis fortement aimé; il n'y a point de femme au monde que j'estime autant qu'elle, sans en excepter Lively. Voilà donc l'objet dont je suis désespéré de devenir l'époux! La fée a raison; oui, elle a raison : il faut que je sois fou! Les femmes de son mérite sont-elles donc si communes, pour s'affliger d'en posséder une? D'ailleurs, elle a des charmes qui seront même durables; à soixante ans elle aura de la bonne mine. Je ne puis me persuader qu'elle radote jamais, car je lui trouve plus de sens et plus de lumières qu'il n'en faut pour la provision et pour la vie d'une douzaine d'autres. Avec tout cela, je souffre. D'où vient cette cruelle indocilité de mon cœur? Cœur fou, cœur extravagant, je te dompterai. » Ce soliloque, appuyé de quelques propositions faites au prince de la part de Polychresta, le forcèrent, sinon à l'aimer, du moins à vivre bien avec elle.

LA SULTANE. Ces propositions, je gagerois bien que je les sais. Continuez.

LA SECONDE FEMME. « Prince, lui dit-elle un jour, peu de temps après leur mariage, les lois de l'em-

pire défendent la pluralité des femmes; mais les grands princes sont au-dessus des lois. »

LA SULTANE. Voilà ce que je n'aurois pas dit, moi.

LA SECONDE FEMME. « Je consentirai sans peine à partager votre tendresse avec Lively. »

LA SULTANE. Fort bien, cela.

LA SECONDE FEMME. « Mais plus de voyage chez Trocilla. »

LA SULTANE. A merveille!

LA SECONDE FEMME. « Des femmes de sens ne doivent-elles pas être bien flattées des sentimens qu'on leur adresse, lorsqu'on en porte de semblables chez une dissolue qui n'a jamais aimé, qui n'a rien dans le cœur, et qui pourroit vous précipiter dans des travers nuisibles à mon bonheur, au vôtre, à celui de vos sujets? Qui vous a dit que cette impérieuse folle ne s'arrogera pas le choix de vos ministres et de vos généraux? Qui vous a dit qu'un moment de complaisance inconsidérée ne coûtera pas la vie à cinquante mille de vos sujets, et l'honneur à votre nation? J'ignore les intentions de Lively, mais je vous déclare que les miennes sont de n'avoir aucune intimité avec un homme qui peut se livrer à Trocilla et à ses hiboux. »

LA SULTANE. Ce discours de Polychresta m'enchante.

LA SECONDE FEMME. Le prince étoit disposé à sa-

crifier Trocilla, pourvu qu'on lui accordât Lively. »

LA SULTANE. Notre lot est d'aimer le souverain, d'adoucir le fardeau du sceptre, et de lui faire des enfans. J'ai quelquefois demandé des places au sultan pour mes amis, jamais aucune qui tînt à l'honneur ou au salut de l'empire. J'en atteste le sultan. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux; jusqu'à présent, je n'ai point eu à m'en repentir.

LA SECONDE FEMME. Génistan proposa donc l'avis de sa nouvelle épousée au conseil, où il passa d'un consentement unanime. Il ne s'agissoit plus que d'être autorisé par les prêtres, qui partagoient avec les ministres le gouvernement de l'empire, depuis la caducité de Zambador. Il se tint plusieurs synodes, où l'on ne décida rien. Enfin, après bien des délibérations, on annonça au prince qu'il pourroit en sûreté de conscience avoir deux femmes, en vertu de quelques exemples consacrés dans les livres saints, et d'une dispense de la loi, qui ne lui coûteroit que cent mille écus. Génistan partit lui-même pour la Chine, et revit Lively plus aimable que jamais. Il l'obtint de son père, et revint avec elle au Japon. Polychresta ne fut point jalouse de son empressement pour sa rivale, et le prince fut si touché de sa modération qu'elle devint, dès ce moment, son unique confidente. Il eut d'elle un grand nombre d'enfans, qui tous vinrent à bien. Il n'en fut pas de même de Lively. Elle n'en put

amener que deux à sept mois. Vérité demeura à la Cour pendant plusieurs années ; mais, lorsque la mort de Zambador eut transmis le sceptre entre les mains de son fils, elle se vit peu à peu négligée, importune, regardée de mauvais œil, et elle se retira, emmenant avec elle un fils que le prince avoit eu de Polychresta, et une fille que Lively lui avoit donnée. Trocilla fut entièrement oubliée, et Génistan, partageant son temps entre les affaires et les plaisirs, jouissoit du vrai bonheur d'un souverain, de celui qu'il procuroit à ses sujets, lorsqu'il survint une aventure qui surprit étrangement la Cour et la nation. »

Ici, la sultane ordonna au premier émir de continuer ; mais, l'émir ayant toussé deux fois avant de commencer, Mirzoza comprit que le sultan venoit d'entrer.

« Assez », dit-elle.

Et l'assemblée se retira.

SEPTIÈME SOIRÉE

LE PREMIER ÉMIR. Un jour, on avertit le sultan Génistan qu'une troupe de jeunes gens des deux sexes, qui portoient des ailes blanches sur le dos,

demandoient à lui être présentés. Ils étoient au nombre de cinquante-deux, et ils avoient à leur tête une espèce de député. On introduisit cet homme dans la salle du trône, avec son escorte ailée. Ils firent tous à l'empereur une profonde révérence, le député en portant la main à son turban, les enfans en s'inclinant et trémoussant des ailes, et le député, prenant la parole, dit : « Très-invincible sultan, vous souvient-il des jours où, persécuté par un mauvais génie, vous traversâtes d'un vol rapide des contrées immenses, arrivâtes dans la Chine sous la forme d'un pigeon, et daignâtes vous abattre sur le temple de la Guenon couleur de feu, où vous trouvâtes des volières dignes d'un oiseau de votre importance ? Vous voyez, très-prolifique seigneur, dans cette brillante jeunesse les fruits de vos amours et les merveilleux effets de votre ramage. Les ailes blanches dont leurs épaules sont décorées ne peuvent vous laisser de doute sur leur sublime origine, et ils viennent réclamer à votre Cour le rang qui leur est dû. » Génistan écouta la harangue du député avec attention. Ses entrailles s'émurent, et il reconnut ses enfans. Pour leur donner quelque ressemblance avec ceux de Polychresta, il leur fit aussitôt couper les ailes. « Qu'on me montre, dit-il ensuite, celui dont la princesse Lively fut mère. — Prince, lui répondit le député, c'est le seul qui manque ; et votre famille seroit complète si la fée

Coribella (ou, dans la langue du pays, *Turbulente*), marraine de celui que vous demandez, ne l'avoit enlevé dans un tourbillon de lumière, comme vous en fûtes vous-même le témoin oculaire, lorsque le grand Kin-Kin-Ka, le secouant par une aile, étoit sur le point de lui ôter la vie. » Le prince fut mécontent de ce qu'on avoit laissé un de ses enfans en si mauvaises mains. « Ah ! prince, ajouta le député, la fée l'a rendu tout joli ; il a des mutineries tout à fait amusantes. Il veut tout ce qu'il voit ; il crie à désespérer ses gouvernantes, jusqu'à ce qu'il soit satisfait ; il casse, il brise, il mord, il égratigne ; la fée a défendu qu'on le contredît sur quoi que ce soit. » Ici, le député se mit à sourire. « De quoi souriez-vous ? lui dit le prince. — D'une de ses espiègleries. — Quelle est-elle ? — Un soir qu'on étoit sur le point de servir, il lui prit en fantaisie de pisser dans les plats, et on le laissa faire. Le moment suivant, il voulut que sa marraine lui montrât son derrière, et il fallut le contenter. Il ne s'en tint pas là… »

LA SULTANE. Le moment suivant, il voulut qu'elle le montrât à tout le monde.

LE PREMIER ÉMIR. — C'est ce que le député ajouta. « Allez, vieux fou, lui repartit le prince, vous ne savez ce que vous dites. Cet enfant est menacé de n'être qu'un écervelé, et d'en avoir l'obligation à sa marraine. Il vaudrait encore mieux

qu'il fût chez sa grand'mère. Je vous ordonne, sur votre longue barbe, que je vous ferai couper jusqu'au vif, de le retenir la première fois que Coribella l'enverra chez nos vierges, qui achèveroient de le gâter. » Cela dit, l'audience finit, le député fut congédié, et les enfans distribués en différens appartemens du palais. Mais à peine Lively fut-elle instruite de leur arrivée et de l'absence de son fils qu'elle en poussa des cris à tourner la tête à tous ceux qui l'approchoient. Il fallut du temps pour l'apaiser, et l'on n'y réussit que par l'espérance qu'on lui donna qu'il reviendroit. Dès ce jour, le prince ajouta aux soins de l'empire et aux devoirs d'époux ceux de père. Lorsqu'il sortoit du conseil, la tête remplie des affaires d'État, il alloit chercher de la dissipation chez Lively. Il paraissoit à peine, qu'elle étoit dans ses bras. Sa conversation, légère et badine, l'amusoit beaucoup. Son enjouement et ses caresses lui déroboient des journées entières, et lui faisoient oublier l'univers. Il ne s'en séparoit jamais qu'à regret. Il prenoit auprès d'elle des dispositions à la bienfaisance, et l'on peut dire qu'elle avoit fait accorder un grand nombre de grâces, sans en avoir peut-être sollicité aucune. Pour Polychresta, c'étoit à ses yeux une femme très-respectable, qui l'ennuyoit souvent, et qu'il voyoit plus volontiers dans son conseil que dans ses petits appartemens. Avoit-il quelque affaire importante à terminer, il alloit

puiser chez elle les lumières, la sagesse, la force qui lui manquoient. Elle prévoyoit tout. Elle envisageoit tous les sens d'une action, et l'on convient qu'elle faisoit autant au moins pour la gloire du prince que Lively pour ses plaisirs. Elle ne cessa jamais d'aimer son époux et de lui marquer sa tendresse par des attentions délicates. Lively fut un peu soupçonnée d'infidélité ; elle exigeoit de Génistan des complaisances excessives ; elle se livroit au plaisir avec emportement ; elle avoit les passions violentes ; elle imaginoit et prétendoit que tout se prêtât à ses imaginations ; il falloit presque toujours la deviner. Elle disoit un jour que les dieux auroient pu se dispenser de donner aux hommes les organes de la parole, s'ils avoient eu un peu de pénétration et beaucoup d'amour; qu'on se seroit compris à merveille sans mot dire, au lieu qu'on parle quelquefois des heures entières sans s'entendre; qu'il n'y eût eu que le langage des actions, qui est rarement équivoque; qu'on eût jugé du caractère par les procédés, et des procédés par le caractère, de manière que personne n'eût raisonné mal à propos. Quand ses idées étoient justes, elles étoient admirables, parce qu'elles réunissoient au mérite de la justesse celui de la singularité. Sa pétulance ne l'empêchoit pas d'apercevoir : elle n'étoit pas incapable de réflexion. Elle avoit de la promptitude et du sens. L'opposition la plus légère la révoltoit.

Elle se conduisoit précisément comme si tout eût été fait pour elle. Elle chicanoit quelquefois le prince sur les momens qu'il accordoit aux affaires, et ne pouvoit lui passer ceux qu'il donnoit à Polychresta. Elle lui demandoit à quoi il s'occupoit avec son insipide ; combien il avoit bâillé de fois à ses côtés ; si elle lui répétoit les mathématiques : « Cette femme est de très-bon conseil, lui répondoit le prince, et il seroit à souhaiter, pour le bien de mes sujets, que je la visse plus souvent. — Vous verrez, ajoutoit Lively, que c'est par vénération pour ses qualités que vous lui faites régulièrement des enfans tous les neuf mois. — Non, lui répliquoit Génistan, mais c'est pour la tranquillité de l'État. Vous ne conduisez rien à terme ; il faut bien que Polychresta répare vos fautes ou les miennes. » A ces propos, Lively éclatoit de rire et se mettoit à contrefaire Polychresta. Elle demandoit à Génistan quel air elle avoit quand on la caressoit. « Ah ! prince, ajoutoit-elle, ou je n'y entends rien, ou votre grave statue doit être une fort sotte jouissance. — Encore un coup, lui répliquoit le prince, je vous dis que je ne songe avec elle qu'au bien de l'État. — Et avec moi, reprenoit Lively, à quoi songez-vous ?... — A vous-même et à mes plaisirs. » A ces questions, elle en ajoutoit de plus embarrassantes. Le prince y satisfaisoit de son mieux ; mais un moyen de s'en tirer, qui lui réus-

sissoit toujours, c'étoit de lui proposer de nouveaux plaisirs. On le prenoit au mot, et les querelles finissoient. Elle avoit des talens qu'elle avoit acquis presque sans étude. Elle apprenoit avec une grande facilité, mais elle ne retenoit presque rien. Il faut avouer que si les femmes aimables sont rares, elles sont aussi bien difficiles à captiver. La légèreté étoit la seule chose qu'on pût reprocher à Lively. Le prince en devint jaloux et la pria de fermer son appartement.

LA SULTANE. La gêner, c'étoit travailler sûrement à lui déplaire.

LE PREMIER ÉMIR. Aussi ai-je lu, dans des mémoires secrets, qu'un frère très-aimable de Génistan négligeoit les défenses de l'empereur, trompoit la vigilance des eunuques, se glissoit chez Lively, et se chargeoit d'égayer sa retraite. Il falloit qu'il en fût éperdument amoureux, car il ne risquoit rien moins que la vie dans ce commerce, qu'heureusement pour lui le prince ignora.

LA SULTANE. Tant qu'il fut aimé.

LE PREMIER ÉMIR. Il est vrai que, quand elle ne s'en soucia plus...

LA SULTANE. C'est-à-dire au bout d'un mois.

LE PREMIER ÉMIR. Elle révéla tout au sultan.

LA SULTANE. Tout, Émir, tout ! Vos mémoires sont infidèles. Soyez sûr que la confidence de Lively

n'alla que jusqu'où les femmes la poussent ordinairement, et que Génistan devina le reste.

LE PREMIER ÉMIR. Il entra dans une colère terrible contre son frère; il donna des ordres pour qu'il fût arrêté; mais son frère, prévenu, échappa au ressentiment de l'empereur par une prompte retraite.

LA SULTANE. Second émir, continuez.

LE SECOND ÉMIR. Ce fut alors que le député ramena à la Cour l'enfant que le prince avoit eu de Lively, et qui avoit passé ses premières années chez la fée, sa marraine, Coribella. C'étoit bien le plus méchant enfant qui eût jamais désespéré ses parens. Génistan, son père, ne s'étoit point trompé sur l'éducation qu'il avoit reçue. On n'épargna rien pour le corriger, mais le pli étoit pris, et l'on n'en vint point à bout. Il avoit à peine dix-huit ans qu'il s'échappa de la Cour de l'empereur, et se mit à parcourir les royaumes, laissant partout des traces de son extravagance. Il finit malheureusement. C'étoit la bravoure même. Au sortir d'un souper où la débauche avoit été poussée à l'excès, deux jeunes seigneurs se prirent de querelle. Il se mêla de leur différend plus que ces écervelés ne le désiroient, se trouva dans la nécessité de se battre contre ceux entre lesquels il s'étoit constitué médiateur, et reçut deux coups d'épée dont il mourut.

LA SULTANE. A vous, Madame première.

LA PREMIÈRE FEMME. De deux sœurs qu'il avoit, l'une fut mariée au génie Rolcan (ce qui signifie, dans la langue du pays, *fanfaron*). Quant aux autres enfans issus du temple de la Guenon couleur de feu, on eut beau leur couper les ailes, les plumes leur revinrent toujours. On n'a jamais rien vu et on ne verra jamais rien de si joli. Les mâles se tournèrent tous du côté des arts, et remplirent le Japon d'hommes excellens en tout genre. Leurs neveux furent poëtes, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes. Les filles étoient si aimables que leurs époux les prirent sans dot.

LA SULTANE. Alors on croyoit apparemment qu'il falloit d'un côté une grande fortune pour compenser un grand mérite. Le temps en est bien loin! A vous, Madame seconde.

LA SECONDE FEMME. Ce fut un des fils de Polychresta qui succéda à l'empire. Ses frères devinrent de grands orateurs, de profonds politiques, de savans géomètres, d'habiles astronomes, et suivirent, du consentement de leurs parens, leur goût naturel, car les talens alors ne dégradoient point au Japon. »

LA SULTANE. Continuez, Madame seconde.

LA SECONDE FEMME. Divine fut l'autre fille de Lively. Génistan l'avait eue de cette aimable et singulière princesse dans l'âge de maturité. Elle rassembloit tant de qualités que les fées en devinrent

jalouses. Elles ne purent souffrir qu'une mortelle les égalât. Elles lui envoyèrent les pâles couleurs, dont elle mourut avant qu'on eût trouvé quelqu'un digne d'être son médecin.

LA SULTANE. Continuez, Premier émir.

LE PREMIER ÉMIR. Il y eut aussi dans la famille des héros. L'histoire du Japon parle d'un dont la mémoire est encore en vénération, et dont on voit le portrait sur les tabatières, les écrans, les paravens, toutes les fois que la nation est mécontente du prince régnant : c'est ainsi qu'elle se permet de s'en plaindre. Il reconquit le trône usurpé sur ses ancêtres. La race ne tarda pas à s'éteindre, tout dégénéra, et l'on sait à peine aujourd'hui en quel temps Génistan et Polychresta ont régné. Il ne reste d'eux qu'une tradition contestée. On parle de leur âge comme nous parlons de l'âge d'or. Il passe pour le temps des fables.

LA SULTANE. Je ne suis pas mécontente de votre conte; je ne crois pas avoir eu depuis longtemps un sommeil aussi facile, aussi doux, aussi long. Je vous en suis infiniment obligée. »

Elle ajouta un petit mot agréable pour sa chatouilleuse, et les renvoya.

En entrant chez elle, la première de ses femmes trouva une superbe cassolette du Japon;

La seconde, deux bracelets, sur l'un desquels étoient les portraits du sultan et de la sultane;

La chatouilleuse, plusieurs pièces d'étoffe d'un goût excellent.

Le lendemain matin, elle envoya au premier émir un cimeterre magnifique avec un turban qu'elle avoit travaillé de ses mains.

La récompense du second fut une esclave d'une rare beauté, sur laquelle la sultane avoit remarqué que cet émir attachoit souvent ses regards.





LES DEUX AMIS

DE BOURBONNE

Il y avoit ici deux hommes, qu'on pourroit appeler les Oreste et Pylade de Bourbonne. L'un se nommoit Olivier, et l'autre Félix; ils étoient nés le même jour, dans la même maison, et des deux sœurs. Ils avoient été nourris du même lait, car, l'une des mères étant morte en couche, l'autre se chargea des deux enfans. Ils avoient été élevés ensemble ; ils étoient toujours séparés des autres; ils s'aimoient comme on existe, comme on vit, sans s'en douter; ils le sentoient à tout moment, et ils ne se l'étoient peut-être jamais dit. Olivier avoit une fois sauvé la vie à Félix, qui se piquoit d'être

grand nageur, et qui avoit failli de se noyer : ils ne s'en souvenoient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avoit tiré Olivier des aventures fâcheuses où son caractère impétueux l'avoit engagé, et jamais celui-ci n'avoit songé à l'en remercier : ils s'en retournoient ensemble à la maison, sans se parler, ou en parlant d'autre chose.

Lorsqu'on tira pour la milice, le premier billet fatal étant tombé sur Félix, Olivier dit : « L'autre est pour moi. » Ils firent leur temps de service ; ils revinrent au pays : plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étoient encore auparavant, c'est ce que je ne saurois vous assurer, car, petit frère, si les bienfaits réciproques cimentent les amitiés réfléchies, peut-être ne font-ils rien à celles que j'appellerois volontiers des amitiés animales et domestiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendue d'un coup de sabre, Félix se mit machinalement au-devant du coup, et en resta balafré : on prétend qu'il étoit fier de cette blessure ; pour moi, je n'en crois rien. A Hastembeck, Olivier avoit retiré Félix d'entre la foule des morts, où il étoit demeuré. Quand on les interrogeoit, ils parloient quelquefois des secours qu'ils avoient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avoient rendus l'un à l'autre. Olivier disoit de Félix, Félix disoit d'Olivier ; mais ils ne se louoient pas. Au bout de quelque temps de séjour au pays, ils aimèrent, et le

hasard voulut que ce fût la même fille. Il n'y eut entre eux aucune rivalité : le premier qui s'aperçut de la passion de son ami se retira : ce fut Félix. Olivier épousa, et Félix, dégoûté de la vie sans savoir pourquoi, se précipita dans toutes sortes de métiers dangereux : le dernier fut de se faire contrebandier.

Vous n'ignorez pas, petit frère, qu'il y a quatre tribunaux en France, Caen, Reims, Valence et Toulouse, où les contrebandiers sont jugés, et que le plus sévère des quatre, c'est celui de Reims, où préside un nommé Coleau, l'âme la plus féroce que la nature ait encore formée. Félix fut pris les armes à la main, conduit devant le terrible Coleau, et condamné à mort, comme cinq cents autres qui l'avoient précédé. Olivier apprit le sort de Félix. Une nuit, il se lève d'à côté de sa femme, et, sans lui rien dire, il s'en va à Reims. Il s'adresse au juge Coleau, il se jette à ses pieds, et lui demande la grâce de voir et d'embrasser Félix. Coleau le regarde, se tait un moment, et lui fait signe de s'asseoir. Olivier s'assied. Au bout d'une demi-heure, Coleau tire sa montre et dit à Olivier : « Si tu veux voir et embrasser ton ami vivant, dépêche-toi, il est en chemin, et, si ma montre va bien, avant qu'il soit dix minutes, il sera pendu. » Olivier, transporté de fureur, se lève, décharge sur la nuque du cou au juge Coleau un énorme coup de bâton, dont il l'étend

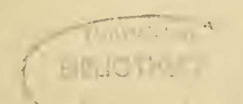
presque mort, court vers la place, arrive, crie, frappe le bourreau, frappe les gens de la justice, soulève la populace, indignée de ces exécutions. Les pierres volent; Félix, délivré, s'enfuit; Olivier songe à son salut, mais un soldat de maréchaussée lui avoit percé les flancs d'un coup de baïonnette, sans qu'il s'en fût aperçu. Il gagna la porte de la ville, mais il ne put aller plus loin: des voituriers charitables le jetèrent sur leur charrette, et le déposèrent à la porte de sa maison un moment avant qu'il expirât; il n'eut que le temps de dire à sa femme: « Femme, approche, que je t'embrasse; je me meurs, mais le balafré est sauvé. »

Un soir que nous allions à la promenade, selon notre usage, nous vîmes au-devant d'une chaumière une grande femme debout, avec quatre petits enfans à ses pieds; sa contenance triste et ferme attira notre attention, et notre attention fixa la sienne. Après un moment de silence, elle nous dit : « Voilà quatre petits enfans, je suis leur mère, et je n'ai plus de mari. » Cette manière haute de solliciter la commisération étoit bien faite pour nous toucher. Nous lui offrîmes nos secours, qu'elle accepta avec honnêteté : c'est à cette occasion que nous avons appris l'histoire de son mari Olivier et de Félix son ami. Nous avons parlé d'elle, et j'espère que notre recommandation ne lui aura pas été inutile. Vous voyez, petit frère, que la grandeur d'âme et les hautes qualités sont de

toutes les conditions et de tous les pays ; que tel meurt obscur à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre, et qu'il ne faut pas aller jusque chez les Iroquois pour trouver deux amis.

Dans le temps que le brigand Testalunga infestoit la Sicile avec sa troupe, Romano, son ami et son confident, fut pris. C'étoit le lieutenant de Testalunga, et son second. Le père de ce Romano fut arrêté et emprisonné pour crimes. On lui promit sa grâce et sa liberté, pourvu que Romano trahît et livrât son chef Testalunga. Le combat entre la tendresse filiale et l'amitié jurée fut violent. Mais Romano père persuada son fils de donner la préférence à l'amitié, honteux de devoir la vie à une trahison. Romano se rendit à l'avis de son père. Romano père fut mis à mort, et jamais les tortures les plus cruelles ne purent arracher de Romano fils la délation de ses complices.

Vous avez désiré, petit frère, de savoir ce qu'est devenu Félix ; c'est une curiosité si simple, et le motif en est si louable que nous nous sommes un peu reproché de ne l'avoir pas eue. Pour réparer cette faute, nous avons pensé d'abord à M. Papin, docteur en théologie et curé de Sainte-Marie à Bourbonne ; mais maman s'est ravisée, et nous avons donné la préférence au subdélégué Aubert, qui est un bon homme bien rond, et qui nous a envoyé le



récit suivant, sur la vérité duquel vous pouvez compter :

Le nommé Félix vit encore. Échappé des mains de la justice, il se jeta dans les forêts de la province, dont il avoit appris à connoître les tours et les détours pendant qu'il faisoit la contrebande, cherchant à s'approcher peu à peu de la demeure d'Olivier, dont il ignoroit le sort.

Il y avoit au fond d'un bois, où vous vous êtes promenée quelquefois, un charbonnier dont la cabane servoit d'asile à ces sortes de gens; c'étoit aussi l'entrepôt de leurs marchandises et de leurs armes : ce fut là que Félix se rendit, non sans avoir couru le danger de tomber dans les embûches de la maréchaussée, qui le suivoit à la piste. Quelques-uns de ses associés y avoient porté la nouvelle de son emprisonnement à Reims, et le charbonnier et la charbonnière le croyoient justicié, lorsqu'il leur apparut.

Je vais vous raconter la chose, comme je la tiens de la charbonnière, qui est décédée ici il n'y a pas longtemps.

Ce furent ses enfans, en rôdant autour de la cabane, qui le virent les premiers. Tandis qu'il s'arrêtoit à caresser le plus jeune, dont il étoit le parrain, les autres entrèrent dans la cabane en criant : « Félix ! Félix ! » Le père et la mère sor-

tirent en répétant le même cri de joie; mais ce misérable étoit si harassé de fatigue et de besoin, qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il tomba presque défaillant entre leurs bras.

Ces bonnes gens le secoururent de ce qu'ils avoient, lui donnèrent du pain, du vin, quelques légumes : il mangea, et s'endormit.

A son réveil, son premier mot fut : « Olivier! Enfans, ne savez-vous rien d'Olivier? — Non, » lui répondirent-ils. Il leur raconta l'aventure de Reims; il passa la nuit et le jour suivant avec eux. Il soupiroit, il prononçoit le nom d'Olivier; il le croyoit dans les prisons de Reims; il vouloit y aller, il vouloit aller mourir avec lui; et ce ne fut pas sans peine que le charbonnier et la charbonnière le détournèrent de ce dessein.

Sur le milieu de la seconde nuit, il prit un fusil, il mit un sabre sous son bras, et, s'adressant à voix basse au charbonnier :

« Charbonnier!

— Félix !

— Prends ta cognée, et marchons.

— Où?

— Belle demande! chez Olivier. »

Ils vont; mais, tout en sortant de la forêt, les voilà enveloppés d'un détachement de maréchaussée.

Je m'en rapporte à ce que m'en a dit la char-

bonnière; mais il est inouï que deux hommes à pied aient pu tenir contre une vingtaine d'hommes à cheval : apparemment que ceux-ci étoient épars, et qu'ils vouloient se saisir de leur proie en vie. Quoi qu'il en soit, l'action fut très-chaude; il y eut cinq chevaux d'estropiés et sept cavaliers de hachés ou sabrés. Le pauvre charbonnier resta mort sur la place d'un coup de feu à la tempe ; Félix regagna la forêt, et, comme il est d'une agilité incroyable, il couroit d'un endroit à l'autre : en courant, il chargeoit son fusil, tiroit, donnoit un coup de sifflet. Ces coups de sifflet, ces coups de fusil donnés, tirés à différens intervalles et de différens côtés, firent craindre aux cavaliers de maréchaussée qu'il n'y eût là une horde de contrebandiers, et ils se retirèrent en diligence.

Lorsque Félix les vit éloignés, il revint sur le champ de bataille; il mit le cadavre du charbonnier sur ses épaules, et reprit le chemin de la cabane, où la charbonnière et ses enfans dormoient encore. Il s'arrête à la porte, il étend le cadavre à ses pieds, et s'assied le dos appuyé contre un arbre et le visage tourné vers l'entrée de la cabane. Voilà le spectacle qui attendoit la charbonnière au sortir de sa baraque.

Elle s'éveille, elle ne trouve point son mari à côté d'elle; elle cherche des yeux Félix : point de Félix. Elle se lève, elle sort, elle voit, elle crie, elle

tombe à la renverse. Ses enfans accourent; ils voient, ils crient; ils se roulent sur leur père, ils se roulent sur leur mère. La charbonnière, rappelée à elle-même par le tumulte et les cris de ses enfans, s'arrache les cheveux, se déchire les joues. Félix, immobile au pied de son arbre, les yeux fermés, la tête renversée en arrière, leur disoit d'une voix éteinte : « Tuez-moi. » Il se faisoit un moment de silence; ensuite la douleur et les cris reprenoient, et Félix leur redisoit : « Tuez-moi; enfans, par pitié, tuez-moi. »

Ils passèrent ainsi trois jours et trois nuits à se désoler; le quatrième, Félix dit à la charbonnière : « Femme, prends ton bissac, mets-y du pain, et suis-moi. » Après un long circuit à travers nos montagnes et nos forêts, ils arrivèrent à la maison d'Olivier, qui est située, comme vous savez, à l'extrémité du bourg, à l'endroit où la voie se partage en deux routes, dont l'une conduit en Franche-Comté et l'autre en Lorraine.

C'est là que Félix va apprendre la mort d'Olivier et se trouver entre les veuves de deux hommes massacrés à son sujet. Il entre et dit brusquement à la femme Olivier : « Où est Olivier? » Au silence de cette femme, à son vêtement, à ses pleurs, il comprit qu'Olivier n'étoit plus. Il se trouva mal; il tomba, et se fendit la tête contre la huche à pétrir le pain. Les deux veuves le relevèrent; son sang

couloit sur elles; et, tandis qu'elles s'occupoient à l'étancher avec leurs tabliers, il leur disoit : « Et vous êtes leurs femmes, et vous me secourez ! » Puis il défailloit, puis il revenoit et disoit en soupirant : « Que ne me laissoit-il ? Pourquoi s'en venir à Reims ? pourquoi l'y laisser venir ?... » Puis sa tête se perdoit; il entroit en fureur, il se rouloit à terre et déchiroit ses vêtemens. Dans un de ces accès, il tira son sabre, et il alloit s'en frapper; mais les deux femmes se jetèrent sur lui, crièrent au secours; les voisins accoururent, on le lia avec des cordes, et il fut saigné sept à huit fois. Sa fureur tomba avec l'épuisement de ses forces, et il resta comme mort pendant trois ou quatre jours, au bout desquels la raison lui revint. Dans le premier moment, il tourna ses yeux autour de lui, comme un homme qui sort d'un profond sommeil, et il dit : « Où suis-je ? Femmes, qui êtes-vous ? » La charbonnière lui répondit : « Je suis la charbonnière... » Il reprit : « Ah ! oui, la charbonnière... Et vous ?... » La femme Olivier se tut. Alors il se mit à pleurer, il se tourna du côté de la muraille, et dit en sanglotant : « Je suis chez Olivier... ce lit est celui d'Olivier... et cette femme qui est là, c'étoit la sienne ! Ah ! »

Ces deux femmes en eurent tant de soin, elles lui inspirèrent tant de pitié, elles le prièrent si instamment de vivre, elles lui remontrèrent d'une

manière si touchante qu'il étoit leur unique ressource, qu'il se laissa persuader.

Pendant tout le temps qu'il resta dans cette maison, il ne se coucha plus. Il sortoit la nuit, il erroit dans les champs, il se rouloit sur la terre, il appeloit Olivier; une des femmes le suivoit et le ramenoit au point du jour.

Plusieurs personnes le savoient dans la maison d'Olivier, et parmi ces personnes il y en avoit de malintentionnées. Les deux veuves l'avertirent du péril qu'il couroit : c'étoit une après-midi; il étoit assis sur un banc, son sabre sur ses genoux, les coudes appuyés sur une table et ses deux poings sur ses deux yeux. D'abord il ne répondit rien. La femme Olivier avoit un garçon de dix-sept à dix-huit ans, la charbonnière une fille de quinze. Tout à coup il dit à la charbonnière : « La charbonnière, va chercher ta fille et amène-la ici... » Il avoit quelques fauchées de prés, il les vendit. La charbonnière revint avec sa fille, le fils d'Olivier l'épousa : Félix leur donna l'argent de ses prés, les embrassa, leur demanda pardon en pleurant, et ils allèrent s'établir dans la cabane où ils sont encore, et où ils servent de père et de mère aux autres enfans. Les deux veuves demeurèrent ensemble, et les enfans d'Olivier eurent un père et deux mères.

Il y a à peu près un an et demi que la charbon-

nière est morte ; la femme d'Olivier la pleure encore tous les jours.

Un soir qu'elles épioient Félix (car il y en avoit une des deux qui le gardoit toujours à vue), elles le virent qui fondoit en larmes ; il tournoit en silence ses bras vers la porte qui le séparoit d'elles, et il se remettoit ensuite à faire son sac. Elles ne lui dirent rien, car elles comprenoient de reste combien son départ étoit nécessaire. Ils soupèrent tous les trois sans parler. La nuit, il se leva ; les femmes ne dormoient point : il s'avança vers la porte sur la pointe des pieds. Là, il s'arrêta, regarda vers le lit des deux femmes, essuya ses yeux de ses mains, et sortit. Les deux femmes se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, et passèrent le reste de la nuit à pleurer. On ignore où il se réfugia ; mais il n'y a guère eu de semaines qu'il ne leur ait envoyé quelques secours.

La forêt où la fille de la charbonnière vit avec le fils d'Olivier appartient à un M. Leclerc de Rançonnières, homme fort riche et seigneur d'un autre village de ces cantons appelé Courcelles. Un jour que M. de Rançonnières ou de Courcelles, comme il vous plaira, faisoit une chasse dans sa forêt, il arriva à la cabane du fils d'Olivier ; il y entra, il se mit à jouer avec les enfans, qui sont jolis ; il les questionna ; la figure de la femme, qui n'est pas mal, lui revint ; le ton ferme du mari, qui

tient beaucoup de son père, l'intéressa ; il apprit l'aventure de leurs parens, il promit de solliciter la grâce de Félix; il la sollicita et l'obtint.

Félix passa au service de M. de Rançonnières, qui lui donna une place de garde-chasse.

Il y avoit environ deux ans qu'il vivoit dans le château de Rançonnières, envoyant aux veuves une bonne partie de ses gages, lorsque l'attachement à son maître et la fierté de son caractère l'impliquèrent dans une affaire qui n'étoit rien dans son origine, mais qui eut les suites les plus fâcheuses.

M. de Rançonnières avoit pour voisin à Courcelles un M. Fourmont, conseiller au présidial de Ch... Les deux maisons n'étoient séparées que par une borne ; cette borne gênoit la porte de M. de Rançonnières et en rendoit l'entrée difficile aux voitures. M. de Rançonnières la fit reculer de quelques pieds du côté de M. Fourmont ; celui-ci renvoya la borne d'autant sur M. de Rançonnières, et puis voilà de la haine, des insultes, un procès entre les deux voisins. Le procès de la borne en suscita deux ou trois autres plus considérables. Les choses en étoient là, lorsqu'un soir M. de Rançonnières, revenant de la chasse, accompagné de son garde Félix, fit rencontre, sur le grand chemin, de M. Fourmont le magistrat et de son frère le militaire. Celui-ci dit à son frère : « Mon frère, si l'on coupoit le visage à ce vieux bougre-là ; qu'en pensez-

vous? » Ce propos ne fut pas entendu de M. de Rançonnières, mais il le fut malheureusement de Félix, qui, s'adressant fièrement au jeune homme, lui dit: « Mon officier, seriez-vous assez brave pour vous mettre seulement en devoir de faire ce que vous avez dit? » Au même instant, il pose son fusil à terre et met la main sur la garde de son sabre, car il n'alloit jamais sans son sabre. Le jeune militaire tire son épée, s'avance sur Félix; M. de Rançonnières accourt, s'interpose, saisit son garde. Cependant le militaire s'empare du fusil qui étoit à terre, tire sur Félix, le manque; celui-ci riposte d'un coup de sabre, fait tomber l'épée de la main au jeune homme, et avec l'épée la moitié du bras; et voilà un procès criminel en sus de trois ou quatre procès civils, Félix confiné dans les prisons, une procédure effrayante, et, à la suite de cette procédure, un magistrat dépouillé de son état et presque déshonoré, un militaire exclus de son corps, M. de Rançonnières mort de chagrin, et Félix, dont la détention duroit toujours, exposé à tout le ressentiment des Fourmont. Sa fin eût été malheureuse si l'amour ne l'eût secouru: la fille du geôlier prit de la passion pour lui et facilita son évasion. Si cela n'est pas vrai, c'est du moins l'opinion publique. Il s'en est allé en Prusse, où il sert aujourd'hui dans le régiment des gardes. On dit qu'il y est aimé de ses camarades, et même connu

du roi. Son nom de guerre est le Triste : la veuve Olivier m'a dit qu'il continuoit à la soulager.

Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire de Félix. Je joins à mon récit une lettre de M. Papin, notre curé. Je ne sais ce qu'elle contient, mais je crains bien que le pauvre prêtre, qui a la tête un peu étroite et le cœur assez mal tourné, ne vous parle d'Olivier et de Félix d'après ses préventions. Je vous conjure, Madame, de vous en tenir aux faits sur la vérité desquels vous pouvez comptez, et à la bonté de votre cœur, qui vous conseillera mieux que le premier casuiste de Sorbonne, qui n'est pas M. Papin.

LETTRE

DE M. PAPIN, DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET CURÉ DE SAINTE-MARIE, A BOURBONNE.

« J'ignore, Madame, ce que M. le subdélégué a pu vous conter d'Olivier et de Félix, ni quel intérêt vous pouvez prendre à deux brigands dont tous les pas dans ce monde ont été trempés de sang. La Providence, qui a châtié l'un, a laissé à l'autre quelques momens de répit, dont je crains bien qu'il

ne profite pas; mais que la volonté de Dieu soit faite! Je sais qu'il y a des gens ici (et je ne serois point étonné que M. le subdélégué fût de ce nombre) qui parlent de ces deux hommes comme de modèles d'une amitié rare; mais qu'est-ce aux yeux de Dieu que la plus sublime vertu dénuée des sentimens de la piété, du respect dû à l'Église et à ses ministres, et de la soumission à la loi du souverain? Olivier est mort à la porte de sa maison, sans sacremens; quand je fus appelé auprès de Félix chez les deux veuves, je n'en pus jamais tirer autre chose que le nom d'Olivier: aucun signe de religion, aucune marque de repentir. Je n'ai pas mémoire que celui-ci se soit présenté une fois au tribunal de la pénitence. La femme Olivier est une arrogante qui m'a manqué en plus d'une occasion: sous prétexte qu'elle sait lire et écrire, elle se croit en état d'élever ses enfans, et on ne les voit ni aux écoles de la paroisse, ni à mes instructions. Que Madame juge d'après cela si des gens de cette espèce sont bien dignes de ses bontés! L'Évangile ne cesse de nous recommander la commisération pour les pauvres, mais on double le mérite de sa charité par un bon choix des misérables, et personne ne connoît mieux les vrais indigens que le pasteur commun des indigens et des riches. Si Madame daignoit m'honorer de sa confiance, je placerois peut-être les marques de sa bienfaisance d'une manière plus

utile pour les malheureux et plus méritoire pour elle.

« Je suis avec respect, etc. »

Madame de *** remercia M. le subdélégué Aubert de ses intentions, et envoya ses aumônes à M. Papin, avec le billet qui suit :

« Je vous suis très-obligée, Monsieur, de vos sages conseils. Je vous avoue que l'histoire de ces deux hommes m'avoit touchée, et vous conviendrez que l'exemple d'une amitié aussi rare étoit bien fait pour séduire une âme honnête et sensible ; mais vous m'avez éclairée, et j'ai conçu qu'il valoit mieux porter ses secours à des vertus chrétiennes et malheureuses qu'à des vertus naturelles et païennes. Je vous prie d'accepter la somme modique que je vous envoie, et de la distribuer d'après une charité mieux entendue que la mienne.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

On pense bien que la veuve Olivier et Félix n'eurent aucune part aux aumônes de madame de ***. Félix mourut, et la pauvre femme auroit péri de misère avec ses enfans, si elle ne s'étoit réfugiée dans la forêt, chez son fils aîné, où elle travaille,

malgré son grand âge, et subsiste comme elle peut à côté de ses enfans et de ses petits-enfans.

Et puis, il y a trois sortes de contes... Il y en a bien davantage, me direz-vous... A la bonne heure, mais je distingue le conte à la manière d'Homère, de Virgile, du Tasse, et je l'appelle le conte merveilleux. La nature y est exagérée, la vérité y est hypothétique, et, si le conteur a bien gardé le module qu'il a choisi, si tout répond à ce module et dans les actions et dans les discours, il a obtenu le degré de perfection que le genre de son ouvrage comportoit, et vous n'avez rien de plus à lui demander. En entrant dans son poëme, vous mettez le pied dans une terre inconnue, où rien ne se passe comme dans celle que vous habitez, mais où tout se fait en grand comme les choses se font autour de vous en petit. Il y a le conte plaisant à la façon de La Fontaine, de Vergier, de l'Arioste, d'Hamilton, où le conteur ne se propose ni l'imitation de la nature, ni la vérité, ni l'illusion ; il s'élance dans les espaces imaginaires. Dites à celui-ci : « Soyez gai, ingénieux, varié, original, même extravagant, j'y consens ; mais séduisez-moi par les détails ; que le charme de la forme me dérobe toujours l'invraisemblance du fond. » Et, si ce conteur fait ce que vous exigez ici, il a tout fait. Il y a enfin le conte historique, tel qu'il est écrit

dans les Nouvelles de Scarron, de Cervantes, de Marmontel...

— Au diable le conte et le conteur historiques! C'est un menteur plat et froid...

— Oui, s'il ne sait pas son métier. Celui-ci se propose de vous tromper : il est assis au coin de votre âtre ; il a pour objet la vérité rigoureuse ; il veut être cru; il veut intéresser, toucher, entraîner, émouvoir, faire frissonner la peau et couler les larmes, effet qu'on n'obtient point sans éloquence et sans poésie. Mais l'éloquence est une sorte de mensonge, et rien de plus contraire à l'illusion que la poésie : l'une et l'autre exagèrent, surfont, amplifient, inspirent la méfiance; comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper? Le voici. Il parsèmera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même : « Ma foi, cela est vrai: on n'invente pas ces choses-là. » C'est ainsi qu'il sauvera l'exagération de l'éloquence et de la poésie ; que la vérité de la nature couvrira le prestige de l'art, et qu'il satisfera à deux conditions qui semblent contradictoires, d'être en même temps historien et poëte, véridique et menteur.

Un exemple emprunté d'un autre art rendra peut-être plus sensible ce que je veux vous dire. Un peintre exécute sur la toile une tête. Toutes les

formes en sont fortes, grandes et régulières; c'est l'ensemble le plus parfait et le plus rare. J'éprouve, en le considérant, du respect, de l'admiration, de l'effroi. J'en cherche le modèle dans la nature, et ne l'y trouve pas; en comparaison, tout y est foible, petit et mesquin : c'est une tête idéale; je le sens, je me le dis. Mais que l'artiste me fasse apercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure; et, d'idéale qu'elle étoit, à l'instant la tête devient un portrait; une marque de petite vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, et ce visage de femme n'est plus celui de Vénus: c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos conteurs historiques: « Vos figures sont belles, si vous voulez; mais il y manque la verrue à la tempe, la coupure à la lèvre, la marque de petite vérole à côté du nez, qui les rendroient vraies; et, comme disoit mon ami Caillot: « Un peu de poussière sur mes souliers, et je ne sors pas de ma loge, je reviens de la campagne. »

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

(HORAT., *De Art. poet.*, v. 151.)

Et puis un peu de morale après un peu de poétique, cela va si bien! Félix était un gueux qui n'avoit rien; Olivier étoit un autre gueux qui n'avoit

rien ; dites-en autant du charbonnier, de la charbonnière et des autres personnages de ce conte, et concluez qu'en général il ne peut guère y avoir d'amitiés entières et solides qu'entre des hommes qui n'ont rien. Un homme alors est toute la fortune de son ami, et son ami est toute la sienne. De là la vérité de l'expérience que le malheur resserre les liens, et la matière d'un petit paragraphe de plus pour la première édition du livre de *l'Esprit*.





CECI
N'EST PAS UN CONTE

LORSQU'ON *fait un conte, c'est à quelqu'un qui l'écoute ; et, pour peu que le conte dure, il est rare que le conteur ne soit pas interrompu quelquefois par son auditeur. Voilà pourquoi j'ai introduit dans le récit qu'on va lire, et qui n'est pas un conte, ou qui est un mauvais conte, si vous vous en doutez, un personnage qui fasse à peu près le rôle du lecteur ; et je commence.*

« Et vous concluez de là?

— Qu'un sujet aussi intéressant devoit mettre nos têtes en l'air, défrayer pendant un mois tous les

cercles de la ville, y être tourné et retourné jusqu'à l'insipidité, fournir à mille disputes, à vingt brochures au moins et à quelques centaines de pièces de vers pour ou contre, et qu'en dépit de toute la finesse, de toutes les connoissances, de tout l'esprit de l'auteur, puisque son ouvrage n'a excité aucune fermentation violente, il est médiocre, et très-médiocre.

— Mais il semble que nous lui devons pourtant une soirée assez agréable, et que cette lecture a amené...

— Quoi? une litanie d'historiettes usées qu'on se décochoit de part et d'autre, et qui ne disoient qu'une chose connue de toute éternité: c'est que l'homme et la femme sont deux bêtes très-malfaisantes.

— Cependant l'épidémie vous a gagné, et vous avez payé votre écot tout comme un autre.

— C'est que, bon gré, mal gré qu'on en ait, on se prête au ton donné; qu'en entrant dans une société, d'usage, on arrange à la porte d'un appartement jusqu'à sa physionomie sur celles qu'on voit; qu'on contrefait le plaisant quand on est triste, le triste quand on seroit tenté d'être plaisant; qu'on ne veut être étranger à quoi que ce soit; que le littérateur politique, que le politique métaphysique, que le métaphysicien moralise, que le moraliste parle finance, le financier belles-lettres ou géomé-

trie; que, plutôt que d'écouter ou se taire, chacun bavarde de ce qu'il ignore, et que tous s'ennuient par sotte vanité ou par politesse.

— Vous avez de l'humeur.

— A mon ordinaire.

— Et je crois qu'il est à propos que je réserve mon historiette pour un moment plus favorable.

— C'est-à-dire que vous attendrez que je n'y sois pas.

— Ce n'est pas cela.

— Ou que vous craignez que je n'aie moins d'indulgence pour vous, tête à tête, que je n'en aurois pour un indifférent en société.

— Ce n'est pas cela.

— Ayez donc pour agréable de me dire ce que c'est.

— C'est que mon historiette ne prouve pas plus que celles qui vous ont excédé.

— Hé! dites toujours.

— Non, non; vous en avez assez.

— Savez-vous que, de toutes les manières qu'ils ont de me faire enrager, la vôtre m'est la plus antipathique?

— Et quelle est la mienne?

— Celle d'être prié de la chose que vous mourez d'envie de faire. Hé bien! mon ami, je vous supplie de vouloir bien vous satisfaire.

— Me satisfaire!

— Commencez, pour Dieu, commencez.

— Je tâcherai d'être court.

— Cela n'en sera pas plus mal. »

Ici, un peu par malice, je toussai, je crachai, je développai lentement mon mouchoir, je me mouchai, j'ouvris ma tabatière, je pris une prise de tabac, et j'entendois mon homme qui disoit entre ses dents : « Si l'histoire est courte, les préliminaires sont longs... » Il me prit envie d'appeler un domestique, sous prétexte de quelque commission ; mais je n'en fis rien, et je dis :

« Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons et des femmes bien méchantes.

— C'est ce qu'on voit tous les jours, et quelquefois sans sortir de chez soi. Après?

— Après? J'ai connu une Alsacienne belle, mais belle à faire accourir les vieillards et à arrêter tout court les jeunes gens.

— Et moi aussi, je l'ai connue : elle s'appeloit Mme Reymer.

— Il est vrai. Un nouveau débarqué de Nancy, appelé Tanié, en devint éperdument amoureux. Il étoit pauvre : c'étoit un de ces enfans perdus que la dureté des parens qui ont une famille nombreuse chasse de la maison, et qui se jettent dans le monde sans savoir ce qu'ils deviendront, par un instinct qui leur dit qu'ils n'y auront pas un sort pire que celui

qu'ils fuient. Tanié, amoureux de Mme Reymer, exalté par une passion qui soutenoit son courage et ennoblissoit à ses yeux toutes ses actions, se soumettoit sans répugnance aux plus pénibles et aux plus viles pour soulager la misère de son amie. Le jour, il alloit travailler sur les ports ; à la chute du jour, il mendioit dans les rues.

— Cela étoit fort beau ; mais cela ne pouvoit durer.

— Aussi Tanié, las de lutter contre le besoin, ou plutôt de retenir dans l'indigence une femme charmante, obsédée d'hommes opulens qui la pressoient de chasser ce gueux de Tanié...

— Ce qu'elle auroit fait quinze jours, un mois plus tard.

— Et d'accepter leurs richesses, résolut de la quitter et d'aller tenter la fortune au loin. Il sollicite, il obtient son passage sur un vaisseau du roi. Le moment de son départ est venu. Il va prendre congé de Mme Reymer. « Mon amie, lui dit-il, je ne saurois abuser plus longtemps de votre tendresse. J'ai pris mon parti, je m'en vais. — Vous vous en allez ! — Oui... — Et où allez-vous ?... — Aux îles. Vous êtes digne d'un autre sort, et je ne saurois l'éloigner plus longtemps... »

— Le bon Tanié !...

— « Et que voulez-vous que je devienne ?... »

— La traîtresse !...

— « Vous êtes environnée de gens qui cherchent à vous plaire. Je vous rends vos promesses, je vous rends vos sermens. Voyez celui d'entre ces prétendans qui vous est le plus agréable ; acceptez-le, c'est moi qui vous en conjure... — Ah ! Tanié, c'est vous qui me proposez... »

— Je vous dispense de la pantomime de Mme Reymer. Je la vois, je la sais...

— « En m'éloignant, la seule grâce que j'exige de vous, c'est de ne former aucun engagement qui nous sépare à jamais. Jurez-le-moi, ma belle amie. Quelle que soit la contrée de la terre que j'habiterai, il faudra que j'y sois bien malheureux s'il se passe une année sans vous donner des preuves certaines de mon tendre attachement. Ne pleurez pas... »

— Elles pleurent toutes quand elles veulent.

— « ... Et ne combattez pas un projet que les reproches de mon cœur m'ont enfin inspiré, et auxquels ils ne tarderont pas à me ramener. » Et voilà Tanié parti pour Saint-Domingue.

— Et parti tout à temps pour Mme Reymer et pour lui.

— Qu'en savez-vous?

— Je sais, tout aussi bien qu'on le peut savoir, que, quand Tanié lui conseilla de faire un choix, il étoit fait.

— Bon !

— Continuez votre récit.

— Tanié avoit de l'esprit et une grande aptitude aux affaires. Il ne tarda pas d'être connu. Il entra au conseil souverain du Cap ; il s'y distingua par ses lumières et son équité. Il n'ambitionnoit pas une grande fortune, il ne la désiroit qu'honnête et rapide. Chaque année, il en envoyoit une portion à Mme Reymer. Il revint au bout... de neuf à dix ans... non, je ne crois pas que son absence ait été plus longue... présenter à son amie un petit portefeuille qui renfermoit le produit de ses vertus et de ses travaux... et, heureusement pour Tanié, ce fut au moment où elle venoit de se séparer du dernier des successeurs de Tanié.

— Du dernier ?

— Oui.

— Il en avoit donc eu plusieurs ?

— Assurément.

— Allez, allez.

— Mais je n'ai peut-être rien à vous dire que vous ne sachiez mieux que moi.

— Qu'importe ? allez toujours.

— Mme Reymer et Tanié occupoient un assez beau logement rue Sainte-Marguerite, à ma porte. Je faisois grand cas de Tanié, et je fréquentois sa maison, qui étoit sinon opulente, du moins fort aisée.

— Je puis vous assurer, moi, sans avoir compté

avec la Reymer, qu'elle avoit mieux de quinze mille livres de rente avant le retour de Tanié.

— A qui elle dissimuloit sa fortune?

— Oui.

— Et pourquoi ?

— C'est qu'elle étoit avare et rapace.

— Passe pour rapace; mais avare! une courtisane avare!... Il y avoit cinq à six ans que ces deux amans vivoient dans la meilleure intelligence.

— Grâce à l'extrême finesse de l'une et à la confiance sans bornes de l'autre.

— Oh! il est vrai qu'il étoit impossible à l'ombre d'un soupçon d'entrer dans une âme aussi pure que celle de Tanié. La seule chose dont je me sois quelquefois aperçu, c'est que Mme Reymer avoit bientôt oublié sa première indigence, qu'elle étoit tourmentée de l'amour du faste et de la richesse, qu'elle étoit humiliée qu'une aussi belle femme allât à pied.

— Que n'alloit-elle en carrosse?

— Et que l'éclat du vice lui en déroboit la bassesse. Vous riez?... Ce fut alors que M. de Maurepas forma le projet d'établir au Nord une maison de commerce. Le succès de cette entreprise demandoit un homme actif et intelligent. Il jeta les yeux sur Tanié, à qui il avoit confié la conduite de plusieurs affaires importantes pendant son séjour au Cap, et qui s'en étoit toujours acquitté à la satis-

faction du ministre. Tanié fut désolé de cette marque de distinction. Il étoit si content, si heureux à côté de sa belle amie ! Il aimoit, il étoit ou il se croyoit aimé.

— C'est bien dit.

— Qu'est-ce que l'or pouvoit ajouter à son bonheur ? Rien. Cependant le ministre insistoit, il falloit se déterminer, il falloit s'ouvrir à Mme Reymer. J'arrivai chez lui précisément sur la fin de cette scène fâcheuse. Le pauvre Tanié fondoit en larmes. « Qu'avez-vous donc, lui dis-je, mon ami ? » Il me dit en sanglotant : « C'est cette femme ! » Mme Reymer travailloit tranquillement à un métier de tapisserie. Tanié se leva brusquement et sortit. Je restai seul avec son amie, qui ne me laissa pas ignorer ce qu'elle qualifioit de la déraison de Tanié. Elle m'exagéra la modicité de son état ; elle mit à son plaidoyer tout l'art dont un esprit délié sait pallier les sophismes de l'ambition. « De quoi s'agit-il ? D'une absence de deux ou trois ans au plus. — C'est bien du temps pour un homme que vous aimez, et qui vous aime autant que lui. — Lui, il m'aime ? S'il m'aimoit, balanceroit-il à me satisfaire ? — Mais, Madame, que ne le suivez-vous ? — Moi ! je ne vais point là ; et, tout extravagant qu'il est, il ne s'est point avisé de me le proposer. Doute-t-il de moi ? — Je n'en crois rien. — Après l'avoir attendu pendant douze ans, il peut bien s'en reposer

deux ou trois sur ma bonne foi. Monsieur, c'est que c'est une de ces occasions singulières qui ne se présentent qu'une fois dans la vie; et je ne veux pas qu'il ait un jour à se repentir et à me reprocher peut-être de l'avoir manquée. — Tanié ne regrettera rien tant qu'il aura le bonheur de vous plaire. — Cela est fort honnête, mais soyez sûr qu'il sera très-content d'être riche quand je serai vieille. Le travers des femmes est de ne jamais penser à l'avenir; ce n'est pas le mien... » Le ministre étoit à Paris. De la rue Sainte-Marguerite à son hôtel, il n'y avoit qu'un pas. Tanié y étoit allé, et s'étoit engagé. Il rentra l'œil sec, mais l'âme serrée. « Madame, lui dit-il, j'ai vu M. de Maurepas; il a ma parole. Je m'en irai, je m'en irai, et vous serez satisfaite. — Ah! mon ami!... » Mme Reymer écarte son métier, s'élance vers Tanié, jette ses bras autour de son cou, l'accable de caresses et de propos doux. « Ah! c'est pour cette fois que je vois que je vous suis chère. » Tanié lui répondoit froidement: « Vous voulez être riche. »

— Elle l'étoit, la coquine, dix fois plus qu'elle ne méritoit...

— « Et vous le serez. Puisque c'est l'or que vous aimez, il faut aller vous chercher de l'or. » C'étoit le mardi, et le ministre avoit fixé son départ au vendredi, sans délai. J'allai lui faire mes adieux au moment où il luttoit avec lui-même, où

il tâchoit de s'arracher des bras de la belle, indigne et cruelle Reymer. C'étoit un désordre d'idées, un désespoir, une agonie dont je n'ai jamais vu un second exemple. Ce n'étoit pas de la plainte, c'étoit un long cri. Mme Reymer étoit encore au lit. Il tenoit une de ses mains; il ne cessoit de dire et de répéter : « Cruelle femme ! femme cruelle ! que te faut-il de plus que l'aisance dont tu jouis, et un ami, un amant tel que moi ? J'ai été lui chercher la fortune dans les contrées brûlantes de l'Amérique; elle veut que j'aille la lui chercher encore au milieu des glaces du Nord. Mon ami, je sens que cette femme est folle, je sens que je suis un insensé; mais il m'est moins affreux de mourir que de la contrister. Tu veux que je te quitte ! je vais te quitter. » Il étoit à genoux au bord de son lit, la bouche collée sur sa main et le visage caché dans les couvertures, qui, en étouffant son murmure, ne le rendoient que plus triste et plus effrayant. La porte de la chambre s'ouvrit; il releva brusquement la tête : il vit le postillon qui venoit lui anonncer que les chevaux étoient à la chaise. Il fit un cri, et recacha son visage sur les couvertures. Après un moment de silence, il se leva; il dit à son amie : « Embrassez-moi, Madame; embrasse-moi encore une fois, car tu ne me verras plus. » Son pressentiment n'étoit que trop vrai. Il partit. Il arriva à Pétersbourg, et, trois jours après, il fut atta-

qué d'une fièvre dont il mourut le quatrième.

— Je savois tout cela.

— Vous avez peut-être été un des successeurs de Tanié ?

— Vous l'avez dit, et c'est avec cette belle abominable que j'ai dérangé mes affaires.

— Ce pauvre Tanié !

— Il y a des gens dans le monde qui vous diront que c'est un sot.

— Je ne le défendrai pas ; mais je souhaiterai au fond de mon cœur que leur mauvais destin les adresse à une femme aussi belle et aussi artificieuse que Mme Reymer.

— Vous êtes cruel dans vos vengeances.

— Et puis, s'il y a des femmes méchantes et des hommes très-bons, il y a aussi des femmes très-bonnes et des hommes très-méchans, et ce que je vais ajouter n'est pas plus un conte que ce qui précède.

— J'en suis convaincu.

— M. d'Hérouville...

— Celui qui vit encore ? le lieutenant général des armées du roi, celui qui épousa cette charmante créature appelée Lolotte ?

— Lui-même.

— C'est un galant homme, ami des sciences.

— Et des savans. Il s'est longtemps occupé

d'une histoire générale de la guerre dans tous les siècles et chez toutes les nations.

— Le projet est vaste.

— Pour le remplir, il avoit appelé autour de lui quelques jeunes gens d'un mérite distingué, tels que M. de Montucla, l'auteur de l'*Histoire des Mathématiques*.

— Diable ! en avoit-il beaucoup de cette force-là ?

— Mais celui qui se nommoit Gardeil, le héros de l'aventure que je vais vous raconter, ne lui cédoit guère dans sa partie. Une fureur commune pour l'étude de la langue grecque commença entre Gardeil et moi une liaison que le temps, la réciprocité des conseils, le goût de la retraite, et surtout la facilité de se voir, conduisirent à une assez grande intimité.

— Vous demeuriez alors à l'Estrapade.

— Lui, rue Sainte-Hyacinthe, et son amie, Mlle de La Chaux, place Saint-Michel. Je la nomme de son propre nom, parce que la pauvre malheureuse n'est plus, parce que sa vie ne peut que l'honorer dans tous les esprits bien faits, et lui mériter l'admiration, les regrets et les larmes de ceux que la nature aura favorisés ou punis d'une petite portion de la sensibilité de son âme.

— Mais votre voix s'entrecoupe, et je crois que vous pleurez.

— Il me semble encore que je vois ses grands

yeux noirs, brillans et doux, et que le son de sa voix touchante retentisse dans mon oreille et trouble mon cœur. Créature charmante, créature unique, tu n'es plus ! Il y a près de vingt ans que tu n'es plus, et mon cœur se serre encore à ton souvenir !

— Vous l'avez aimée ?

— Non. O La Chaux ! ô Gardeil ! Vous fûtes l'un et l'autre deux prodiges : vous, de la tendresse de la femme ; vous, de l'ingratitude de l'homme. Mlle de La Chaux étoit d'une famille honnête. Elle quitta ses parens pour se jeter entre les bras de Gardeil. Gardeil n'avoit rien, Mlle de La Chaux jouissoit de quelque bien, et ce bien fut entièrement sacrifié aux besoins et aux fantaisies de Gardeil. Elle ne regretta ni sa fortune dissipée, ni son honneur flétri. Son amant lui tenoit lieu de tout.

— Ce Gardeil étoit donc bien séduisant, bien aimable ?

— Point du tout. Un petit homme bourru, taciturne et caustique : le visage sec, le teint basané ; en tout, une figure mince et chétive ; laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit.

— Et voilà ce qui avoit renversé la tête à une fille charmante !

— Et cela vous surprend ?

— Toujours.

— Vous ?

— Moi.

— Mais vous ne vous rappelez donc plus votre aventure avec la Deschamps, et le profond désespoir où vous tombâtes lorsque cette créature vous ferma sa porte ?

— Laissons cela ; continuez.

— Je vous disois : « Elle est donc bien belle ? » Et vous me répondiez tristement : « Non. — Elle a donc bien de l'esprit ? — C'est une sotte. — Ce sont donc ses talents qui vous entraînent ? — Elle n'en a qu'un. — Et ce rare, ce sublime, ce merveilleux talent ? — C'est de me rendre plus heureux entre ses bras que je ne le fus jamais entre les bras d'aucune autre femme. » Mais Mlle de La Chaux, l'honnête, la sensible Mlle de La Chaux, se promettoit secrètement, d'instinct, à son insu, le bonheur que vous connoissiez, et qui vous faisoit dire de la Deschamps : « Si cette malheureuse, si cette infâme s'obstine à me chasser de chez elle, je prends un pistolet, et je me brise la cervelle dans son antichambre. » L'avez-vous dit, ou non ?

— Je l'ai dit, et même, à présent, je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait.

— Convenez donc.

— Je conviens de tout ce qu'il vous plaira.

— Mon ami, le plus sage d'entre nous est bien heureux de n'avoir pas rencontré la femme belle ou laide, spirituelle ou sotte, qui l'auroit rendu fou à enfermer aux Petites-Maisons. Plaignons beaucoup

les hommes, blâmons-les sobrement; regardons nos années passées comme autant de momens dérobés à la méchanceté qui nous suit, et ne pensons jamais qu'en tremblant à la violence de certains attraits de nature, surtout pour les âmes chaudes et les imaginations ardentes. L'étincelle qui tombe fortuitement sur un baril de poudre ne produit pas un effet plus terrible. Le doigt prêt à secouer sur vous ou sur moi cette fatale étincelle est peut-être levé.

M. d'Hérouville, jaloux d'accélérer son ouvrage, excédoit de fatigue ses coopérateurs. La santé de Gardeil en fut altérée. Pour alléger sa tâche, Mlle de La Chaux apprit l'hébreu; et, tandis que son ami reposoit, elle passoit une partie de la nuit à interpréter et transcrire des lambeaux d'auteurs hébreux. Le temps de dépouiller les auteurs grecs arriva : Mlle de La Chaux se hâta de se perfectionner dans cette langue, dont elle avoit déjà quelque teinture; et, tandis que Gardeil dormoit, elle étoit occupée à traduire et à copier des passages de Xénophon et de Thucydide. A la connoissance du grec et de l'hébreu, elle joignit celle de l'italien et de l'anglois. Elle posséda l'anglois au point de rendre en françois les premiers essais de la *Métaphysique* de Hume, ouvrage où la difficulté de la matière ajoutoit infiniment à celle de l'idiome. Lorsque l'étude avoit épuisé ses forces, elle s'amusoit à graver de la musique; lorsqu'elle craignoit que l'ennui ne s'em-

parât de son amant, elle chantoit. Je n'exagère rien, j'en atteste M. Le Camus, docteur en médecine, qui l'a consolée dans ses peines et secourue dans son indigence; qui lui a rendu les services les plus continus; qui l'a suivie dans un grenier où sa pauvreté l'avoit reléguée, et qui lui a fermé les yeux quand elle est morte. Mais j'oublie un de ses premiers malheurs : c'est la persécution qu'elle eut à souffrir d'une famille indignée d'un attachement public et scandaleux. On employa et la vérité et le mensonge pour disposer de sa liberté d'une manière infamante. Ses parens et les prêtres la poursuivirent de quartier en quartier, de maison en maison, et la réduisirent plusieurs années à vivre seule et cachée. Elle passoit les journées à travailler pour Gardeil. Nous lui apparoissions la nuit, et, à la présence de son amant, tout son chagrin, toute son inquiétude étoit évanouie.

— Quoi! jeune, pusillanime, sensible au milieu de tant de traverse, elle étoit heureuse?

— Heureuse! Oui, elle ne cessa de l'être que quand Gardeil fut ingrat.

— Mais il est impossible que l'ingratitude ait été la récompense de tant de qualités rares, tant de marques de tendresse, tant de sacrifices de toute espèce.

— Vous vous trompez, Gardeil fut ingrat. Un jour, Mlle de La Chaux se trouva seule dans ce monde,

sans honneur, sans fortune, sans appui. Je vous en impose : je lui restai pendant quelque temps. Le docteur Le Camus lui resta toujours.

— O les hommes, les hommes !

— De qui parlez-vous?

— De Gardeil.

— Vous regardez le méchant, et vous ne voyez pas tout à côté l'homme de bien. Ce jour de douleur et de désespoir, elle accourut chez moi. C'étoit le matin. Elle étoit pâle comme la mort. Elle ne savoit son sort que de la veille, et elle offroit l'image des longues souffrances. Elle ne pleuroit pas; mais on voyoit qu'elle avoit beaucoup pleuré. Elle se jeta dans un fauteuil; elle ne parloit pas; elle ne pouvoit parler; elle me tendoit les bras, et en même temps elle poussoit des cris. « Qu'est-ce qu'il y a? lui dis-je; est-ce qu'il est mort?... — C'est pis : il ne m'aime plus, il m'abandonne... »

— Allez donc !

— Je ne saurois; je la vois, je l'entends, et mes yeux se remplissent de pleurs. « Il ne vous aime plus?... — Non. — Il vous abandonne ! — Eh! oui. Après tout ce que j'ai fait !... Monsieur, ma tête s'embarrasse; ayez pitié de moi; ne me quittez pas... surtout ne me quittez pas... » En prononçant ces mots, elle m'avoit saisi le bras, qu'elle me serroit fortement, comme s'il y avait eu près d'elle

quelqu'un qui la menaçât de l'arracher et de l'entraîner... « Ne craignez rien, Mademoiselle. — Je ne crains que moi. — Que faut-il faire pour vous? — D'abord, me sauver de moi-même... Il ne m'aime plus! je le fatigue! je l'excède! je l'ennuie! il me hait! il m'abandonne! il me laisse! il me laisse! » A ce mot répété succéda un silence profond, et à ce silence des éclats d'un rire convulsif plus effrayans mille fois que les accens du désespoir ou le râle de l'agonie. Ce furent ensuite des pleurs, des cris, des mots inarticulés, des regards tournés vers le ciel, des lèvres tremblantes, un torrent de douleurs qu'il falloit abandonner à son cours, ce que je fis; et je ne commençai à m'adresser à sa raison que quand je vis son âme brisée et stupide. Alors je repris: « Il vous hait! il vous laisse! Et qui est-ce qui vous l'a dit? — Lui. — Allons, Mademoiselle, un peu d'espérance et de courage. Ce n'est pas un monstre... — Vous ne le connoissez pas; vous le connaîtrez. C'est un monstre comme il n'y en a point, comme il n'y en eut jamais. — Je ne saurois le croire. — Vous le verrez. — Est-ce qu'il aime ailleurs? — Non. — Ne lui avez-vous donné aucun soupçon, aucun mécontentement? — Aucun, aucun. — Qu'est-ce donc? — Mon inutilité. Je n'ai plus rien; je ne lui suis plus bonne à rien. Son ambition; il a toujours été ambitieux. La perte de ma santé, celle de mes charmes:

j'ai tant souffert et tant fatigué!... l'ennui, le dégoût. — On cesse d'être amans, mais on reste amis. — Je suis devenue un objet insupportable; ma présence lui pèse, ma vue l'afflige et le blesse. Si vous saviez ce qu'il m'a dit! Oui, Monsieur, il m'a dit que, s'il étoit condamné à passer vingt-quatre heures avec moi, il se jetteroit par les fenêtres. — Mais cette aversion n'est pas l'ouvrage d'un moment. — Que sais-je? Il est naturellement si dédaigneux! si indifférent! si froid! Il est si difficile de lire au fond de ces âmes, et l'on a tant de répugnance à lire son arrêt de mort! Il me l'a prononcé, et avec quelle dureté! — Je n'y conçois rien. — J'ai une grâce à vous demander, et c'est pour cela que je suis venue: me l'accorderez-vous? — Quelle qu'elle soit. — Écoutez. Il vous respecte: vous savez tout ce qu'il me doit. Peut-être rougira-t-il de se montrer à vous tel qu'il est. Non, je ne crois pas qu'il en ait le front ni la force. Je ne suis qu'une femme, et vous êtes un homme. Un homme tendre, honnête et juste en impose. Vous lui en imposerez. Donnez-moi le bras, et ne refusez pas de m'accompagner chez lui. Je veux lui parler devant vous. Qui sait ce que ma douleur et votre présence pourront faire sur lui? Vous m'accompagnerez? — Très-volontiers. — Allons... »

— Je crains bien que sa douleur et votre présence n'y fassent que de l'eau claire. Le dégoût! c'est

une terrible chose que le dégoût en amour, et d'une femme!...

— J'envoyai chercher une chaise à porteurs, car elle n'étoit guère en état de marcher. Nous arrivons chez Gardeil, à cette grande maison neuve, la seule qu'il y ait à droite dans la rue Hyacinthe, en entrant par la place Saint-Michel. Là, les porteurs arrêtent; ils ouvrent. J'attends. Elle ne sort point. Je m'approche, et je vois une femme saisie d'un tremblement universel : ses dents se frappoient comme dans le frisson de la fièvre; ses genoux se battoient l'un contre l'autre. « Un moment, Monsieur; je vous demande pardon; je ne saurois... Que vais-je faire là? Je vous aurai dérangé de vos affaires inutilement; j'en suis fâchée; je vous demande pardon... » Cependant je lui tendois le bras. Elle le prit, elle essaya de se lever; elle ne le put. « Encore un moment, Monsieur, me dit-elle; je vous fais peine; vous pâtissez de mon état... » Enfin elle se rassura un peu et, en sortant de la chaise, elle ajouta tout bas: « Il faut entrer; il faut le voir. Que sait-on ? j'y mourrai peut-être... »

Voilà la cour traversée, nous voilà à la porte de l'appartement, nous voilà dans le cabinet de Gardeil. Il étoit à son bureau, en robe de chambre, en bonnet de nuit. Il me fit un salut de la main, et continua le travail qu'il avoit commencé. Ensuite il

vint à moi, et me dit : « Convenez, Monsieur, que les femmes sont bien incommodes. Je vous fais mille excuses des extravagances de Mademoiselle. » Puis, s'adressant à la pauvre créature, qui étoit plus morte que vive : « Mademoiselle, lui dit-il, que prétendez-vous encore de moi ? Il me semble qu'après la manière nette et précise dont je me suis expliqué, tout doit être fini entre nous. Je vous ai dit que je ne vous aimois plus ; je vous l'ai dit seul à seul ; votre dessein est apparemment que je vous le répète devant Monsieur : eh bien ! Mademoiselle, je ne vous aime plus. L'amour est un sentiment éteint dans mon cœur pour vous ; et j'ajouterai, si cela peut vous consoler, pour toute autre femme. — Mais apprenez-moi pourquoi vous ne m'aimez plus ? — Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est que j'ai commencé sans savoir pourquoi, que j'ai cessé sans savoir pourquoi, et que je sens qu'il est impossible que cette passion revienne. C'est une gourme que j'ai jetée, et dont je me crois et me félicite d'être parfaitement guéri. — Quels sont mes torts ? — Vous n'en avez aucun. — Auriez-vous quelque objection secrète à faire à ma conduite ? — Pas la moindre ; vous avez été la femme la plus constante, la plus honnête, la plus tendre qu'un homme pût désirer. — Ai-je omis quelque chose qu'il fût en mon pouvoir de faire ? — Rien. — Ne vous ai-je pas sacrifié mes parens ? — Il

est vrai. — Ma fortune ? — J'en suis au désespoir. — Ma santé ? — Cela se peut. — Mon honneur, ma réputation, mon repos ? — Tout ce qu'il vous plaira. — Et je te suis odieuse ! — Cela est dur à dire, dur à entendre, mais, puisque cela est, il faut en convenir. — Je lui suis odieuse !... Je le sens, et ne m'en estime pas davantage !... Odieuse ! ah ! dieux !... »

A ces mots une pâleur mortelle se répandit sur son visage, ses lèvres se décolorèrent, les gouttes d'une sueur froide, qui se formoit sur ses joues, se mêloient aux larmes qui descendoient de ses yeux : ils étoient fermés ; sa tête se renversa sur le dos de son fauteuil, ses dents se serrèrent, tous ses membres tressailloient ; à ce tressaillement succéda une défaillance qui me parut l'accomplissement de l'espérance qu'elle avoit conçue à la porte de cette maison. La durée de cet état acheva de m'effrayer. Je lui ôtai son mantelet, je desserrai les cordons de sa robe, je relâchai ceux de ses jupons, et je lui jetai quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage. Ses yeux se rouvrirent à demi ; il se fit entendre un murmure sourd dans sa gorge ; elle vouloit prononcer : « Je lui suis odieuse ; » et elle n'articuloit que les dernières syllabes du mot ; puis elle poussoit un cri aigu. Ses paupières s'abaissoient, et l'évanouissement reprenoit. Gardeil, froidement assis dans son fauteuil, son coude

appuyé sur sa table et la tête appuyée sur sa main, la regardoit sans émotion, et me laissoit le soin de la secourir. Je lui dis à plusieurs reprises : « Mais, Monsieur, elle se meurt !... il faudroit appeler. » Il me répondit en souriant et haussant les épaules : « Les femmes ont la vie dure ; elles ne meurent pas pour si peu : ce n'est rien ; cela se passera. Vous ne les connoissez pas ; elles font de leur corps tout ce qu'elles veulent... — Elle se meurt, vous dis-je. » En effet, son corps étoit comme sans force et sans vie ; il s'échappoit de dessus son fauteuil, et elle seroit tombée à terre de droite ou de gauche si je ne l'avois retenue.

Cependant Gardeil s'étoit levé brusquement, et, en se promenant dans son appartement, il disoit d'un ton d'impatience et d'humeur : « Je me serois bien passé de cette maussade scène ; mais j'espère bien que ce sera la dernière. A qui diable en veut cette créature ? Je l'ai aimée ; je me battrois la tête contre le mur qu'il n'en seroit ni plus ni moins. Je ne l'aime plus ; elle le sait à présent, ou elle ne le saura jamais. Tout est dit... — Non, Monsieur, tout n'est pas dit. Quoi ! vous croyez qu'un homme de bien n'a qu'à dépouiller une femme de tout ce qu'elle a, et la laisser ? — Que voulez-vous que je fasse ? Je suis aussi gueux qu'elle. — Ce que je veux que vous fassiez ? Que vous associiez votre misère à celle où vous l'avez réduite. — Cela vous

plaît à dire. Elle n'en seroit pas mieux, et j'en serois beaucoup plus mal. — En useriez-vous ainsi avec un ami qui vous auroit tout sacrifié ? — Un ami ! un ami ! je n'ai pas grande foi aux amis, et cette expérience m'a appris à n'en avoir aucune aux passions. Je suis fâché de ne l'avoir pas su plus tôt. — Et il est juste que cette malheureuse soit la victime de l'erreur de votre cœur ? — Et qui vous a dit qu'un mois, un jour plus tard, je ne l'aurois pas été, moi, tout aussi cruellement de l'erreur du sien ? — Qui me l'a dit ? Tout ce qu'elle a fait pour vous, et l'état où vous la voyez. — Ce qu'elle a fait pour moi !... Oh ! pardieu, il est acquitté de reste par la perte de mon temps. — Ah ! monsieur Gardeil, quelle comparaison de votre temps et de toutes les choses sans prix que vous lui avez enlevées ! — Je n'ai rien fait, je ne suis rien, j'ai trente ans ; il est temps ou jamais de penser à soi, et d'apprécier toutes ces fadaises-là ce qu'elles valent... »

Cependant la pauvre demoiselle étoit un peu revenue à elle-même. A ces derniers mots, elle reprit avec assez de vivacité : « Qu'a-t-il dit de la perte de son temps ? J'ai appris quatre langues pour le soulager dans ses travaux ; j'ai lu mille volumes ; j'ai écrit, traduit, copié les jours et les nuits ; j'ai épuisé mes forces, usé mes yeux, brûlé mon sang ; j'ai contracté une maladie fâcheuse, dont je ne

guérirai peut-être jamais. La cause de son dégoût, il n'ose l'avouer; mais vous allez la connoître. » A l'instant elle arrache son fichu; elle sort un de ses bras de sa robe, elle met son épaule à nu, et, me montrant une tache érysipélateuse : « La raison de son changement, la voilà, me dit-elle, la voilà; voilà l'effet des nuits que j'ai veillées. Il arrivoit le matin avec ses rouleaux de parchemin. « M. d'Hé- « rouville, me disoit-il, est très-pressé de savoir « ce qu'il y a là dedans; il faudroit que cette « besogne fût faite demain; » et elle l'étoit... »

Dans ce moment, nous entendîmes le pas de quelqu'un qui s'avançoit vers la porte : c'étoit un domestique qui annonçoit l'arrivée de M. d'Hérouville. Gardeil en pâlit. J'invitai Mlle de La Chaux à se rajuster et à se retirer... « Non, dit-elle, non; je reste. Je veux démasquer l'indigne. J'attendrai M. d'Hérouville, je lui parlerai. — Et à quoi cela servira-t-il? — A rien, me répondit-elle; vous avez raison. — Demain vous en seriez désolée. Laissez-lui tous ses torts; c'est une vengeance digne de vous. — Mais est-elle digne de lui? Est-ce que vous ne voyez pas que cet homme-là n'est... Partons, Monsieur, partons vite, car je ne puis répondre ni de ce que je ferois ni de ce que je dirois... » Mlle de La Chaux répara en un clin d'œil le désordre que cette scène avoit mis dans ses vêtemens, s'élança comme un trait hors du

cabinet de Gardeil. Je la suivis, et j'entendis la porte qui se fermoit sur nous avec violence. Depuis, j'ai appris qu'on avoit donné son signalement au portier.

Je la conduisis chez elle, où se trouvoit le docteur Le Camus, qui nous attendoit. La passion qu'il avoit prise pour cette jeune fille différoit peu de celle qu'elle ressentoit pour Gardeil. Je lui fis le récit de notre visite, et, tout à travers les signes de sa colère, de sa douleur, de son indignation...

— Il n'étoit pas trop difficile de démêler sur son visage que votre peu de succès ne lui déplaisoit pas trop.

— Il est vrai.

— Voilà l'homme. Il n'est pas meilleur que cela.

— Cette rupture fut suivie d'une maladie violente, pendant laquelle le bon, l'honnête, le tendre et délicat docteur lui rendoit des soins qu'il n'auroit pas eus pour la plus grande dame de France. Il venoit trois, quatre fois par jour. Tant qu'il y eut du péril, il coucha dans sa chambre, sur un lit de sangle. C'est un bonheur qu'une maladie dans les grands chagrins.

— En nous rapprochant de nous, elle écarte le souvenir des autres; et puis c'est un prétexte pour s'affliger sans indiscrétion et sans contrainte.

— Cette réflexion, juste d'ailleurs, n'étoit pas applicable à Mlle de La Chaux.

Pendant sa convalescence, nous arrangeâmes l'emploi de son temps. Elle avoit de l'esprit, de l'imagination, du goût, des connoissances, plus qu'il n'en falloit pour être admise à l'Académie des inscriptions. Elle nous avoit tant et tant entendus métaphysiquer que les matières les plus abstraites lui étoient devenues familières, et sa première tentative littéraire fut la traduction des *Essais sur l'entendement humain*, de Hume. Je la revis, et, en vérité, elle m'avoit laissé bien peu de chose à rectifier. Cette traduction fut imprimée en Hollande et bien accueillie du public.

Ma *Lettre sur les sourds et muets* parut presque en même temps. Quelques objections très-fines qu'elle me proposa donnèrent lieu à une addition qui lui fut dédiée. Cette addition n'est pas ce que j'ai fait de plus mal.

La gaieté de Mlle de La Chaux étoit un peu revenue. Le docteur nous donnoit quelquefois à manger, et ces dîners n'étoient pas trop tristes. Depuis l'éloignement de Gardeil, la passion de Le Camus avoit fait de merveilleux progrès. Un jour, à table, au dessert, qu'il s'en expliquoit avec toute l'honnêteté, toute la sensibilité, toute la naïveté d'un enfant, toute la finesse d'un homme d'esprit, elle lui dit, avec une franchise qui me plut infiniment, mais qui déplaira peut-être à d'autres : « Docteur, il est impossible que l'estime que j'ai

pour vous s'accroisse jamais. Je suis comblée de vos services, et je serois aussi noire que le monstre de la rue Hyacinthe si je n'étois pénétrée de la plus vive reconnoissance. Votre tour d'esprit me plaît on ne sauroit davantage. Vous me parlez de votre passion avec tant de délicatesse et de grâce que je serois, je crois, fâchée que vous ne m'en parlassiez plus. La seule idée de perdre votre société ou d'être privée de votre amitié suffiroit pour me rendre malheureuse. Vous êtes un homme de bien, s'il en fut jamais. Vous êtes d'une bonté et d'une douceur de caractère incomparables. Je ne crois pas qu'un cœur puisse tomber en de meilleures mains. Je prêche le mien du matin au soir en votre faveur ; mais a beau prêcher qui n'a envie de bien faire : je n'en avance pas davantage. Cependant vous souffrez, et j'en ressens une peine cruelle. Je ne connois personne qui soit plus digne que vous du bonheur que vous sollicitez, et je ne sais ce que je n'oserois pas pour vous rendre heureux. Tout le possible, sans exception. Tenez, docteur, j'irois... oui, j'irois jusqu'à coucher... jusque-là inclusivement. Voulez-vous coucher avec moi ? Vous n'avez qu'à dire. Voilà tout ce que je puis faire pour votre service ; mais vous voulez être aimé, et c'est ce que je ne saurois. »

Le docteur l'écoutoit, lui prenoit la main, la baisoit, la mouilloit de ses larmes, et moi, je ne

savois si je devois rire ou pleurer. Mlle de La Chaux connoissoit bien le docteur ; et le lendemain, que je lui disois : « Mais, Mademoiselle, si le docteur vous eût prise au mot ? » elle me répondit : « J'aurois tenu parole ; mais cela ne pouvoit arriver ; mes offres n'étoient pas de nature à pouvoir être acceptées par un homme tel que lui... — Pourquoi non ? Il me semble qu'à la place du docteur, j'aurois espéré que le reste viendroit après. — Oui ; mais, à la place du docteur, Mlle de la Chaux ne vous auroit pas fait la même proposition. »

La traduction de Hume ne lui avoit pas rendu grand argent. Les Hollandois impriment tant qu'on veut, pourvu qu'ils ne payent rien.

— Heureusement pour nous, car, avec les entraves qu'on donne à l'esprit, s'ils s'avisent une fois de payer les auteurs, ils attireront chez eux tout le commerce de la librairie.

— Nous lui conseillâmes de faire un ouvrage d'agrément, auquel il y auroit moins d'honneur et plus de profit. Elle s'en occupa pendant quatre à cinq mois, au bout desquels elle m'apporta un petit roman historique, intitulé : *les Trois Favorites*. Il y avoit de la légèreté de style, de la finesse et de l'intérêt ; mais, sans qu'elle s'en fût doutée, car elle étoit incapable d'aucune malice, il étoit parsemé d'une multitude de traits appli-

cables à la maîtresse du souverain, la marquise de Pompadour; et je ne lui dissimulai pas que, quelque sacrifice qu'elle fît, soit en adoucissant, soit en supprimant ces endroits, il étoit presque impossible que son ouvrage parût sans la compromettre, et que le chagrin de gâter ce qui étoit bien ne la garantiroit pas d'un autre.

Elle sentit toute la justesse de mon observation, et n'en fut que plus affligée. Le bon docteur prévenoit tous ses besoins; mais elle usoit de sa bienfaisance avec d'autant plus de réserve qu'elle se sentoit moins disposée à la sorte de reconnoissance qu'il en pouvoit espérer. D'ailleurs, le docteur n'étoit pas riche alors, et il n'étoit pas trop fait pour le devenir. De temps en temps, elle tiroit son manuscrit de son portefeuille, et elle me disoit tristement : « Eh bien ! il n'y a donc pas moyen d'en rien faire, et il faut qu'il reste là ? » Je lui donnai un conseil singulier : ce fut d'envoyer l'ouvrage tel qu'il étoit, sans adoucir, sans changer, à Mme de Pompadour même, avec un bout de lettre qui la mît au fait de cet envoi. Cette idée lui plut. Elle écrivit une lettre charmante de tous points, mais surtout par un ton de vérité auquel il étoit impossible de se refuser. Deux ou trois mois s'écoulèrent sans qu'elle entendît parler de rien, et elle tenoit la tentative pour infructueuse, lorsqu'une Croix de Saint-Louis se présenta chez

elle avec une réponse de la marquise. L'ouvrage y étoit loué comme il le méritoit ; on remercioit du sacrifice ; on convenoit des applications, on n'en étoit point offensée, et l'on invitoit l'auteur à venir à Versailles, où l'on trouveroit une femme reconnoissante et disposée à rendre les services qui dépendroient d'elle. L'envoyé, en sortant de chez Mlle de La Chaux, laissa adroitement sur sa cheminée un rouleau de cinquante louis.

Nous la pressâmes, le docteur et moi, de profiter de la bienveillance de Mme de Pompadour ; mais nous avions affaire à une fille dont la modestie et la timidité égaloient le mérite. Comment se présenter là avec ses haillons ? Le docteur leva tout de suite cette difficulté. Après les habits, ce furent d'autres prétextes, et puis d'autres prétextes encore. Le voyage de Versailles fut différé de jour en jour, jusqu'à ce qu'il ne convenoit presque plus de le faire. Il y avoit déjà du temps que nous ne lui en parlions pas, lorsque le même émissaire revint, avec une seconde lettre remplie des reproches les plus obligeans et une autre gratification équivalente à la première et offerte avec le même ménagement. Cette action généreuse de Mme de Pompadour n'a point été connue. J'en ai parlé à M. Collin, son homme de confiance et le distributeur de ses grâces secrètes. Il l'ignoroit et j'aime à me persuader que ce n'est pas la seule que sa tombe recèle.

Ce fut ainsi que Mlle de La Chaux manqua deux fois l'occasion de se tirer de la détresse.

Depuis, elle transporta sa demeure sur les extrémités de la ville, et je la perdis tout à fait de vue. Ce que j'ai su du reste de sa vie, c'est qu'il n'a été qu'un tissu de chagrins, d'infirmités et de misère. Les portes de sa famille lui furent opiniâtrément fermées. Elle sollicita inutilement l'intercession de ces saints personnages qui l'avoient persécutée avec tant de zèle.

— Cela est dans la règle.

— Le docteur ne l'abandonna point. Elle mourut sur la paille, dans un grenier, tandis que le petit tigre de la rue Hyacinthe, le seul amant qu'elle ait eu, exerçait la médecine à Montpellier ou à Toulouse, et jouissoit, dans la plus grande aisance, de la réputation méritée d'habile homme, et de la réputation usurpée d'honnête homme.

— Mais cela est encore à peu près dans la règle. S'il y a un bon et honnête Tanié, c'est à une Reymer que la Providence l'envoie ; s'il y a une bonne et honnête de La Chaux, elle deviendra le partage d'un Gardeil, afin que tout soit fait pour le mieux. »

Mais on me dira peut-être que c'est aller trop vite que de prononcer définitivement sur le caractère d'un homme d'après une seule action ; qu'une

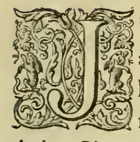
règle aussi sévère réduiroit le nombre des gens de bien au point d'en laisser moins sur la terre que l'Évangile du chrétien n'admet d'élus dans le ciel ; qu'on peut être inconstant en amour, se piquer même de peu de religion avec les femmes, sans être dépourvu d'honneur et de probité ; qu'on n'est le maître ni d'arrêter une passion qui s'allume, ni d'en prolonger une qui s'éteint ; qu'il y a déjà assez d'hommes dans les maisons et les rues, qui méritent à juste titre le nom de coquins, sans inventer des crimes imaginaires qui les multiplieroient à l'infini. On me demandera si je n'ai jamais ni trahi, ni trompé, ni délaissé aucune femme sans sujet. Si je voulois répondre à ces questions, ma réponse ne demeureroit pas sans réplique, et ce seroit une dispute à ne finir qu'au jugement dernier. Mais mettez la main sur la conscience, et dites-moi, vous, Monsieur l'apologiste des trompeurs et des infidèles, si vous prendriez le docteur de Toulouse pour votre ami ?... Vous hésitez ? Tout est dit ; et, sur ce, je prie Dieu de tenir en sa sainte garde toute femme à qui il vous prendra fantaisie d'adresser votre hommage.



MÉLANGES



ENTRETIEN
D'UN PHILOSOPHE
AVEC
LA MARÉCHALE DE ***

J'avois je ne sais quelle affaire à traiter avec le maréchal de *** ; j'allai à son hôtel, un matin ; il étoit absent : je me fis annoncer à madame la maréchale. C'est une femme charmante ; elle est belle et dévote comme un ange ; elle a la douceur peinte sur son visage, et puis un son de voix et une naïveté de discours tout à fait avenans à sa physionomie. Elle étoit à sa toilette. On m'approche un fauteuil ; je m'assieds, et nous causons. Sur quelques propos de ma part, qui l'édifièrent et qui la surprirent (car elle étoit dans l'opinion que celui

qui nie la très-sainte Trinité est un homme de sac et de corde, qui finira par être pendu), elle me dit :

« N'êtes-vous pas monsieur Crudeli ?

CRUDELI.

Oui, Madame.

LA MARÉCHALE.

C'est donc vous qui ne croyez rien ?

CRUDELI.

Moi-même.

LA MARÉCHALE.

Cependant votre morale est d'un croyant.

CRUDELI.

Pourquoi non, quand il est honnête homme ?

LA MARÉCHALE.

Et cette morale-là, vous la pratiquez ?

CRUDELI.

De mon mieux.

LA MARÉCHALE.

Quoi ! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point ?

CRUDELI.

Très-rarement.

LA MARÉCHALE.

Que gagnez-vous donc à ne pas croire ?

CRUDELI.

Rien du tout, Madame la maréchale. Est-ce

qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner?

LA MARÉCHALE.

Je ne sais; mais la raison d'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre. J'en suis un peu fâchée pour notre pauvre espèce humaine : nous n'en valons pas mieux. Mais quoi! vous ne volez point?

CRUDELI.

Non, d'honneur.

LA MARÉCHALE.

Si vous n'êtes ni voleur, ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent.

CRUDELI.

Pourquoi donc?

LA MARÉCHALE.

C'est qu'il me semble que si je n'avois rien à espérer ni à craindre quand je n'y serai plus, il y a bien de petites douceurs dont je ne me priverois pas, à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine.

CRUDELI.

Vous l'imaginez.

LA MARÉCHALE.

Ce n'est point une imagination, c'est un fait.

CRUDELI.

Et pourroit-on vous demander quelles sont ces

choses que vous vous permettriez, si vous étiez incrédule ?

LA MARÉCHALE.

Non pas, s'il vous plaît; c'est un article de ma confession.

CRUDELI.

Pour moi, je mets à fonds perdu.

LA MARÉCHALE.

C'est la ressource des gueux.

CRUDELI.

M'aimeriez-vous mieux usurier ?

LA MARÉCHALE.

Mais oui : on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut; on ne le ruine pas. Je sais bien que cela n'est pas délicat; mais qu'importe ? Comme le point est d'attraper le ciel, ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas ! nous aurons beau faire, notre mise sera toujours bien mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. Et vous n'attendez rien, vous ?

CRUDELI.

Rien.

LA MARÉCHALE.

Cela est triste. Convenez donc que vous êtes bien méchant, ou bien fou !

CRUDELI.

En vérité, je ne saurois, Madame la maréchale.

LA MARÉCHALE.

Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon, s'il n'est pas fou ? Je voudrois bien le savoir.

CRUDELI.

Et je vais vous le dire.

LA MARÉCHALE.

Vous m'obligerez.

CRUDELI.

Ne pensez-vous pas qu'on peut être si heureusement né qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien ?

LA MARÉCHALE.

Je le pense.

CRUDELI.

Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation, qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance ?

LA MARÉCHALE.

Assurément.

CRUDELI.

Et que, dans un âge plus avancé, l'expérience nous ait convaincus qu'à tout prendre, il vaut mieux, pour son bonheur dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin ?

LA MARÉCHALE.

Oui-dà ; mais comment est-on honnête homme, lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal ?

CRUDELI.

On est inconséquent : et y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent ?

LA MARÉCHALE.

Hélas! malheureusement, non : on croit, et tous les jours on se conduit comme si l'on ne croyoit pas.

CRUDELI.

Et sans croire, on se conduit à peu près comme si l'on croyoit.

LA MARÉCHALE.

A la bonne heure; mais quel inconvénient y auroit-il à avoir une raison de plus, la religion, pour faire le bien, et une raison de moins, l'incrédulité, pour mal faire ?

CRUDELI.

Aucun, si la religion étoit un motif de faire le bien, et l'incrédulité un motif de faire le mal.

LA MARÉCHALE.

Est-ce qu'il y a quelque doute là-dessus? Est-ce que l'esprit de la religion n'est pas de contrarier sans cesse cette vilaine nature corrompue ; et celui de l'incrédulité, de l'abandonner à sa malice, en l'affranchissant de la crainte ?

CRUDELI.

Ceci, Madame la maréchale, va nous jeter dans une longue discussion.

LA MARÉCHALE.

Qu'est-ce que cela fait? Le maréchal ne rentrera pas sitôt; et il vaut mieux que nous parlions raison que de médire de notre prochain.

CRUDELI.

Il faudra que je reprenne les choses d'un peu haut.

LA MARÉCHALE.

De si haut que vous voudrez, pourvu que je vous entende.

CRUDELI.

Si vous ne m'entendiez pas, ce seroit bien ma faute.

LA MARÉCHALE.

Cela est poli; mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures, et que je ne me suis guère occupée qu'à pratiquer l'Évangile et à faire des enfans.

CRUDELI.

Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquittée.

LA MARÉCHALE.

Oui, pour les enfans; vous en avez trouvé six autour de moi, et dans quelques jours vous en pourriez voir un de plus sur mes genoux : mais commencez.

CRUDELI.

Madame la maréchale, y a-t-il quelque bien dans ce monde-ci, qui soit sans inconvénient?

LA MARÉCHALE.

Aucun.

CRUDELI.

Et quelque mal qui soit sans avantage?

LA MARÉCHALE.

Aucun.

CRUDELI.

Qu'appelez-vous donc mal ou bien?

LA MARÉCHALE.

Le mal, ce sera ce qui a plus d'inconvéniens que d'avantages; et le bien, au contraire, ce qui a plus d'avantages que d'inconvéniens.

CRUDELI.

Madame la maréchale aura-t-elle la bonté de se souvenir de sa définition du bien et du mal?

LA MARÉCHALE.

Je m'en souviendrai. Vous appelez cela une définition?

CRUDELI.

Oui.

LA MARÉCHALE.

C'est donc de la philosophie?

CRUDELI.

Excellente.

LA MARÉCHALE.

Et j'ai fait de la philosophie!

CRUDELI.

Ainsi, vous êtes persuadée que la religion a plus

d'avantages que d'inconvéniens; et c'est pour cela que vous l'appelez un bien?

LA MARÉCHALE.

Oui.

CRUDELI.

Pour moi, je ne doute point que votre intendant ne vous vole un peu moins la veille de Pâques que le lendemain des fêtes; et que de temps en temps la religion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens.

LA MARÉCHALE.

Petit à petit, cela fait somme.

CRUDELI.

Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, et qu'elle causera dans les temps à venir, soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations. Il n'y a pas un musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au saint Prophète en exterminant tous les chrétiens, qui, de leur côté, ne sont guère plus tolérans. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans une même contrée des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Notre histoire ne nous en offre que de trop récens et trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans la société, entre les citoyens, et dans

les familles, entre les proches, les haines les plus fortes et les plus constantes. Le Christ a dit qu'il étoit venu pour séparer l'époux de la femme, la mère de ses enfans, le frère de la sœur, l'ami de l'ami; et sa prédiction ne s'est que trop fidèlement accomplie.

LA MARÉCHALE.

Voilà bien les abus; mais ce n'est pas la chose.

CRUDELI.

C'est la chose, si les abus en sont inséparables.

LA MARÉCHALE.

Et comment me montrez-vous que les abus de la religion sont inséparables de la religion?

CRUDELI.

Très-aisément : dites-moi, si un misanthrope s'étoit proposé de faire le malheur du genre humain, qu'auroit-il pu inventer de mieux que la croyance en un être incompréhensible sur lequel les hommes n'auroient jamais pu s'entendre, et auquel ils auroient attaché plus d'importance qu'à leur vie? Or, est-il possible de séparer de la notion d'une divinité l'incompréhensibilité la plus profonde et l'importance la plus grande?

LA MARÉCHALE.

Non.

CRUDELI.

Concluez donc.

LA MARÉCHALE.

Je conclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous.

CRUDELI.

Et ajoutez que les fous ont toujours été et seront toujours le plus grand nombre; et que les plus dangereux sont ceux que la religion fait, et dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion.

LA MARÉCHALE.

Mais il faut quelque chose qui effraye les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des lois; et si vous détruisez la religion, que lui substituerez-vous?

CRUDELI.

Quand je n'aurois rien à mettre à la place, ce seroit toujours un terrible préjugé de moins; sans compter que, dans aucun siècle et chez aucune nation, les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoroient ces vieux Grecs et ces vieux Romains, les plus honnêtes gens de la terre, étoient la canaille la plus dissolue : un Jupiter, à brûler tout vif; une Vénus, à enfermer à l'hôpital; un Mercure, à mettre à Bicêtre.

LA MARÉCHALE.

Et vous pensez qu'il est tout à fait indifférent que nous soyons chrétiens ou païens; que païens,

nous n'en vaudrions pas moins; et que chrétiens, nous n'en valons pas mieux.

CRUDELI.

Ma foi! j'en suis convaincu; à cela près que nous serions un peu plus gais.

LA MARÉCHALE.

Cela ne se peut.

CRUDELI.

Mais, Madame la maréchale, est-ce qu'il y a des chrétiens? Je n'en ai jamais vu.

LA MARÉCHALE.

Et c'est à moi que vous dites cela, à moi?

CRUDELI.

Non, Madame, ce n'est pas à vous; c'est à une de mes voisines qui est honnête et pieuse comme vous l'êtes, et qui se croyoit chrétienne de la meilleure foi du monde, comme vous, vous le croyez.

LA MARÉCHALE.

Et vous lui fîtes voir qu'elle avoit tort?

CRUDELI.

Et en un instant.

LA MARÉCHALE.

Comment vous y prîtes-vous?

CRUDELI.

J'ouvris un Nouveau Testament, dont elle s'étoit beaucoup servie, car il étoit fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne, et à chaque article je lui demandai : Faites-vous cela? et cela donc? et cela

encore? J'allai plus loin. Elle est belle, et quoiqu'elle soit très-dévote, elle ne l'ignore pas; elle a la peau très-blanche, et quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge; elle a la gorge aussi bien qu'il soit possible de l'avoir, et quoiqu'elle soit très-modeste, elle trouve bon qu'on s'en aperçoive.

LA MARÉCHALE.

Pourvu qu'il n'y ait qu'elle et son mari qui le sachent.

CRUDELI.

Je crois que son mari le sait mieux qu'un autre; mais pour une femme qui se pique de grand christianisme, cela ne suffit pas. Je lui dis : N'est-il pas écrit dans l'Évangile que celui qui a convoité la femme de son prochain a commis l'adultère dans son cœur?

LA MARÉCHALE.

Elle vous répondit qu'oui?

CRUDELI.

Je lui dis : Et l'adultère commis dans le cœur ne condamne-t-il pas aussi sûrement qu'un adultère mieux conditionné?

LA MARÉCHALE.

Elle vous répondit qu'oui?

CRUDELI.

Je lui dis : Et si l'homme est damné pour l'a-

dultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime? Cette dernière question l'embarrassa.

LA MARÉCHALE.

Je comprends; c'est qu'elle ne voiloit pas fort exactement cette gorge, qu'elle avoit aussi bien qu'il est possible de l'avoir.

CRUDELI.

Il est vrai. Elle me répondit que c'étoit une chose d'usage; comme si rien n'étoit plus d'usage que de s'appeler chrétien et de ne l'être pas; qu'il ne falloit pas se vêtir ridiculement, comme s'il y avoit quelque comparaison à faire entre un misérable petit ridicule, sa damnation éternelle et celle de son prochain; qu'elle se laissoit habiller par sa couturière, comme s'il ne valoit pas mieux changer de couturière que renoncer à sa religion; que c'étoit la fantaisie de son mari, comme si un époux étoit assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence et de ses devoirs, et qu'une véritable chrétienne dût pousser l'obéissance pour un époux extravagant jusqu'au sacrifice de la volonté de son Dieu, et au mépris des menaces de son rédempteur!

LA MARÉCHALE.

Je savois d'avance toutes ces puérilités-là; je vous les aurois peut-être dites comme votre voisine! Mais, elle et moi, nous aurions été toutes deux de

mauvaise foi. Mais quel parti prit-elle d'après votre remontrance ?

CRUDELI.

Le lendemain de cette conversation (c'étoit un jour de fête), je remontois chez moi, et ma dévote et belle voisine descendoit de chez elle pour aller à la messe.

LA MARÉCHALE.

Vêtue comme de coutume ?

CRUDELI.

Vêtue comme de coutume. Je souris, elle sourit; et nous passâmes l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la maréchale, une honnête femme ! une chrétienne ! une dévote ! Après cet exemple, et cent mille autres de la même espèce, quelle influence réelle puis-je accorder à la religion sur les mœurs? Presque aucune, et tant mieux.

LA MARÉCHALE.

Comment, tant mieux?

CRUDELI.

Oui, Madame : s'il prenoit en fantaisie à vingt mille habitans de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne...

LA MARÉCHALE.

Eh bien ! il y auroit quelques belles gorges plus couvertes.

CRUDELI.

Et tant de fous, que le lieutenant de police ne

sauroit qu'en faire ; car nos petites-maisons n'y suffiroient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales : l'une générale et commune à toutes les nations, à tous les cultes, et qu'on suit à peu près ; une autre, propre à chaque nation et à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples, qu'on préconise dans les maisons, et qu'on ne suit point du tout.

LA MARÉCHALE.

Et d'où vient cette bizarrerie?

CRUDELI.

De ce qu'il est impossible d'assujettir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques, qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est des religions comme des institutions monastiques, qui toutes se relâchent avec le temps. Ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature, qui nous ramène sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même ; assurez à la vertu sa récompense, comme vous avez assuré à la méchanceté son châtiment ; que sans aucune distinction de culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'État ; et ne comptez plus sur d'autres méchans que sur un petit nombre d'hommes, qu'une nature perverse

que rien ne peut corriger entraîne au vice. Madame la maréchale, la tentation est trop proche ; et l'enfer est trop loin : n'attendez rien, qui vaille la peine qu'un sage législateur s'en occupe, d'un système d'opinions bizarres qui n'en impose qu'aux enfans ; qui encourage aux crimes par la commodité des expiations ; qui envoie le coupable demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme, et qui avilit l'ordre des devoirs naturels et moraux, en le subordonnant à un ordre de devoirs chimériques.

LA MARÉCHALE.

Je ne vous comprends pas.

CRUDELI.

Je m'explique : mais il me semble que voilà le carrosse de M. le maréchal, qui rentre fort à propos pour m'empêcher de dire une sottise.

LA MARÉCHALE.

Dites, dites votre sottise, je ne l'entendrai pas ; je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît. »

Je m'approchai de son oreille, et je lui dis tout bas :

« Madame la maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes, pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme honnête, quel est le plus atroce ? Il frémira d'horreur au premier, criera au sacrilége ; et la loi civile, qui prend à peine connoissance de la calomnie,

tandis qu'elle punit le sacrilége par le feu, achèvera de brouiller les idées et de corrompre les esprits.

LA MARÉCHALE.

Je connois plus d'une femme qui se feroit un scrupule de manger gras le vendredi, et qui..... j'allois dire aussi ma sottise. Continuez.

CRUDELI.

Mais, Madame, il faut absolument que je parle à M. le maréchal.

LA MARÉCHALE.

Encore un moment; et puis nous l'irons voir ensemble. Je ne sais trop que vous répondre, et cependant vous ne me persuadez pas.

CRUDELI.

Je ne me suis pas proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage. Le mariage, qui fait le malheur de tant d'autres, a fait votre bonheur et celui de M. le maréchal; vous avez bien fait de vous marier tous deux. La religion, qui a fait, qui fait et qui fera tant de méchans, vous a rendue meilleure encore; vous faites bien de la garder. Il vous est doux d'imaginer à côté de vous, au-dessus de votre tête, un être grand et puissant, qui vous voit marcher sur la terre, et cette idée affermit vos pas. Continuez, Madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modèle sublime de vos actions.

LA MARÉCHALE.

Vous n'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme.

CRUDELI.

Aucunement.

LA MARÉCHALE.

Je vous en estime davantage.

CRUDELI.

Je permets à chacun de penser à sa manière, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne : et puis, ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés n'ont guère besoin qu'on les catéchise.

LA MARÉCHALE.

Croyez-vous que l'homme puisse se passer de la superstition ?

CRUDELI.

Non, tant qu'il restera ignorant et peureux.

LA MARÉCHALE.

Eh bien ! superstition pour superstition, autant la nôtre qu'une autre.

CRUDELI.

Je ne le pense pas.

LA MARÉCHALE.

Parlez-moi vrai, ne vous répugne-t-il point de n'être plus rien après votre mort ?

CRUDELI.

J'aimerois mieux exister, bien que je ne sache

pas pourquoi un être, qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuseroit pas deux fois.

LA MARÉCHALE.

Si, malgré cet inconvénient, l'espoir d'une vie à venir nous paroît consolant et doux, pourquoi nous l'arracher ?

CRUDELI.

Je n'ai pas cet espoir, parce que le désir ne m'en a point donné la vanité; mais je ne l'ôte à personne. Si l'on peut croire qu'on verra, quand on n'aura plus d'yeux; qu'on entendra, quand on n'aura plus d'oreilles ; qu'on pensera, quand on n'aura plus de tête; qu'on aimera, quand on n'aura plus de cœur; qu'on sentira, quand on n'aura plus de sens; qu'on existera, quand on ne sera nulle part ; qu'on sera quelque chose, sans étendue et sans lieu, j'y consens.

LA MARÉCHALE.

Mais ce monde-ci, qui est-ce qui l'a fait?

CRUDELI.

Je vous le demande.

LA MARÉCHALE.

C'est Dieu.

CRUDELI.

Et qu'est-ce que Dieu ?

LA MARÉCHALE.

Un esprit.

CRUDELI.

Si un esprit fait de la matière, pourquoi de la matière ne feroit-elle pas un esprit ?

LA MARÉCHALE.

Et pourquoi le feroit-elle ?

CRUDELI.

C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des âmes ?

LA MARÉCHALE.

Certainement, je le crois.

CRUDELI.

Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'âme du serpent du Pérou, pendant qu'il se dessèche, suspendu dans une cheminée, et exposé à la fumée un ou deux ans de suite ?

LA MARÉCHALE.

Qu'elle devienne ce qu'elle voudra, qu'est-ce que cela me fait ?

CRUDELI.

C'est que Madame la maréchale ne sait pas que ce serpent enfumé, desséché, ressuscite et renaît.

LA MARÉCHALE.

Je n'en crois rien.

CRUDELI.

C'est pourtant un habile homme, c'est Bouguer qui l'assure.

LA MARÉCHALE.

Votre habile homme en a menti.

CRUDELI.

S'il avoit dit vrai?

LA MARÉCHALE.

J'en serois quitte pour croire que les animaux sont des machines.

CRUDELI.

Et l'homme, qui n'est qu'un animal un peu plus parfait qu'un autre... Mais M. le maréchal.....

LA MARÉCHALE.

Encore une question, et c'est la dernière. Êtes-vous bien tranquille dans votre incrédulité?

CRUDELI.

On ne sauroit davantage.

LA MARÉCHALE.

Pourtant, si vous vous trompiez?

CRUDELI.

Quand je me tromperois?

LA MARÉCHALE.

Tout ce que vous croyez faux seroit vrai, et vous seriez damné. Monsieur Crudeli, c'est une terrible chose que d'être damné; brûler toute une éternité, c'est bien long.

CRUDELI.

La Fontaine croyoit que nous y serions comme le poisson dans l'eau.

LA MARÉCHALE.

Oui, oui; mais votre La Fontaine devint bien sé-

rieux au dernier moment; et c'est où je vous attends.

CRUDELI.

Je ne réponds de rien, quand ma tête ne sera plus; mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez.

LA MARÉCHALE.

Cette intrépidité me confond.

CRUDELI.

J'en trouve bien davantage au moribond, qui croit en un juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus secrètes pensées, et dans la balance duquel l'homme le plus juste se perdroit par sa vanité, s'il ne trembloit de se trouver trop léger : si ce moribond avoit alors à son choix, ou d'être anéanti, ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondroit bien autrement s'il balançoit à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de saint Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola.

LA MARÉCHALE.

J'ai lu l'histoire de l'associé de saint Bruno; mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola.

CRUDELI.

C'est un jésuite du collége de Pinsk, en Lithua-

nie, qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet écrit et signé de sa main.

LA MARÉCHALE.

Et ce billet ?

CRUDELI.

Étoit conçu en ces termes : « Je prie mon cher « confrère, dépositaire de cette cassette, de l'ou- « vrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'argent « qu'elle contient servira aux frais du procès de « ma béatification. J'y ai ajouté quelques mémoi- « res authentiques pour la confirmation de mes « vertus, et qui pourront servir utilement à ceux « qui entreprendront d'écrire ma vie. »

LA MARÉCHALE.

Cela est à mourir de rire.

CRUDELI.

Pour moi, Madame la maréchale ; mais pour vous, votre Dieu n'entend pas raillerie.

LA MARÉCHALE.

Vous avez raison.

CRUDELI.

Madame la maréchale, il est bien facile de prêcher grièvement contre votre loi.

LA MARÉCHALE.

J'en conviens.

CRUDELI.

La justice qui décidera de votre sort est bien rigoureuse.

LA MARÉCHALE.

Il est vrai.

CRUDELI.

Et si vous en croyez les oracles de votre religion sur le nombre des élus, il est bien petit.

LA MARÉCHALE.

Oh ! c'est que je ne suis pas janséniste ; je ne vois la médaille que par son revers consolant : le sang de Jésus-Christ couvre un grand espace à mes yeux ; et il me sembleroit très-singulier que le diable, qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part.

CRUDELI.

Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-Aurèle ?

LA MARÉCHALE.

Fi donc ! Il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. Saint Paul dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue ; et saint Paul a raison.

CRUDELI.

Et par quelle loi l'incrédule sera-t-il jugé ?

LA MARÉCHALE.

Votre cas est un peu différent. Vous êtes un de ces habitans maudits de Corozaïn et de Betzaïda, qui fermèrent leurs yeux à la lumière qui les éclairoit, et qui étoupèrent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la vérité qui leur parloit.

CRUDELI.

Madame la maréchale, ces Corozaïnois et ces Betzaïdains furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent maîtres de croire ou de ne pas croire.

LA MARÉCHALE.

Ils virent des prodiges qui auroient mis l'enchère aux sacs et à la cendre, s'ils avoient été faits à Tyr et à Sidon.

CRUDELI.

C'est que les habitans de Tyr et de Sidon étoient des gens d'esprit, et que ceux de Corozaïn et de Betzaïda n'étoient que des sots. Mais est-ce que celui qui fit les sots les punira pour avoir été sots? Je vous ai fait tout à l'heure une histoire, et il me prend envie de vous faire un conte. Un jeune Mexicain.... Mais M. le maréchal.

LA MARÉCHALE.

Je vais envoyer savoir s'il est visible. Eh bien! votre jeune Mexicain?

CRUDELI.

Las de son travail, se promenoit un jour au bord de la mer. Il voit une planche qui trempoit d'un bout dans les eaux, et qui de l'autre posoit sur le rivage. Il s'assied sur cette planche, et là, prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployoit devant lui, il se disoit : Rien n'est plus vrai

que ma grand'mère radote avec son histoire de je ne sais quels habitans qui, dans je ne sais quel temps, abordèrent ici de je ne sais où, d'une contrée au-delà de nos mers. Il n'y a pas le sens commun : ne vois-je pas la mer confiner avec le ciel? Et puis-je croire, contre le témoignage de mes sens, une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa manière, et qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes, sur lesquelles ils se mangent le cœur et s'arrachent le blanc des yeux? Tandis qu'il raisonnoit ainsi, les eaux agitées le berçoient sur sa planche, et il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot soulève la planche sur laquelle il est étendu, et voilà notre jeune raisonneur embarqué.

LA MARÉCHALE.

Hélas! c'est bien là notre image : nous sommes chacun sur notre planche; le vent souffle, et le flot nous emporte.

CRUDELI.

Il étoit déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla. Qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer? ce fut notre Mexicain. Qui le fut bien davantage? ce fut encore lui, lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenoit il n'y a qu'un instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soupçonna qu'il pourroit bien s'être trompé; et que, si le vent restoit au même point, peut-être

seroit-il porté sur la rive, et parmi ces habitans dont sa grand'mère l'avait si souvent entretenu.

LA MARÉCHALE.

Et de son souci, vous ne m'en dites mot.

CRUDELI.

Il n'en eut point. Il se dit : Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que j'aborde? J'ai raisonné comme un étourdi, soit; mais j'ai été sincère avec moi-même; et c'est tout ce qu'on peut exiger de moi. Si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime que d'en manquer. Cependant le vent continuoit, l'homme et la planche voguoient, et la rive inconnue commençoit à paraître : il y touche, et l'y voilà.

LA MARÉCHALE.

Nous nous y reverrons un jour, Monsieur Crudeli.

CRUDELI.

Je le souhaite, Madame la maréchale; en quelque endroit que ce soit, je serai toujours très-flatté de vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche, et mis le pied sur le sable, qu'il aperçut un vieillard vénérable, debout à ses côtés. Il lui demanda où il étoit, et à qui il avoit l'honneur de parler. « Je suis le souverain de la contrée, lui « répondit le vieillard. Vous avez nié mon existence? « — Il est vrai. — Et celle de mon empire? — Il est « vrai. — Je vous le pardonne, parce que je suis celui

« qui voit le fond des cœurs, et que j'ai lu au fond
« du vôtre que vous étiez de bonne foi; mais le fond
« de vos pensées et de vos actions n'est pas égale-
« ment innocent. » Alors le vieillard, qui le tenoit par l'oreille, lui rappeloit toutes les erreurs de sa vie; et, à chaque article, le jeune Mexicain s'inclinoit, se frappoit la poitrine, et demandoit pardon. Là, Madame la maréchale, mettez-vous pour un moment à la place du vieillard, et dites-moi ce que vous auriez fait? Auriez-vous pris ce jeune insensé par les cheveux; et vous seriez-vous complu à le traîner à toute éternité sur le rivage?

LA MARÉCHALE.

En vérité, non.

CRUDELI.

Si un de ces jolis enfans que vous avez, après s'être échappé de la maison paternelle et avoir fait force sottises, y revenoit bien repentant?

LA MARÉCHALE.

Moi, je courrois à sa rencontre; je le serrerois entre mes bras, et je l'arroserois de mes larmes; mais M. le maréchal son père ne prendroit pas la chose si doucement.

CRUDELI.

M. le maréchal n'est pas un tigre.

LA MARÉCHALE.

Il s'en faut bien.

CRUDELI.

Il se feroit peut-être un peu tirailler ; mais il pardonneroit.

LA MARÉCHALE.

Certainement.

CRUDELI.

Surtout s'il venoit à considérer qu'avant de donner la naissance à cet enfant, il en savoit toute la vie, et que le châtiment de ses fautes seroit sans aucune utilité ni pour lui-même, ni pour le coupable, ni pour ses frères.

LA MARÉCHALE.

Le vieillard et M. le maréchal sont deux.

CRUDELI.

Vous voulez dire que M. le maréchal est meilleur que le vieillard?

LA MARÉCHALE.

Dieu m'en garde! Je veux dire que, si ma justice n'est pas celle de M. le maréchal, la justice de M. le maréchal pourroit bien n'être pas celle du vieillard.

CRUDELI.

Ah, Madame! vous ne sentez pas les suites de cette réponse. Ou la définition générale de la justice convient également à vous, à M. le maréchal, à moi, au jeune Mexicain et au vieillard ; ou je ne sais plus ce que c'est, et j'ignore comment on plaît ou l'on déplaît à ce dernier. »

Nous en étions là, lorsqu'on nous avertit que M. le maréchal nous attendoit. Je donnai la main à madame la maréchale, qui me disoit :

« C'est à faire tourner la tête, n'est-ce pas?

CRUDELI.

Pourquoi donc, quand on l'a bonne?

LA MARÉCHALE.

Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existoit.

CRUDELI.

Même quand on n'y croit pas.

LA MARÉCHALE.

Et quand on y croiroit, de ne pas compter sur sa bonté.

CRUDELI.

Si ce n'est pas le plus poli, c'est du moins le plus sûr.

LA MARÉCHALE.

A propos, si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos magistrats, les avoueriez-vous?

CRUDELI.

Je ferois de mon mieux pour leur épargner une action atroce.

LA MARÉCHALE.

Ah! le lâche! Et si vous étiez sur le point de

mourir, vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'Église?

CRUDELI.

Je n'y manquerois pas.

LA MARÉCHALE.

Fi! le vilain hypocrite. »





REGRETS

SUR MA

VIEILLE ROBE DE CHAMBRE

OU

AVIS A CEUX QUI ONT PLUS DE GOUT

QUE DE FORTUNE

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle étoit faite à moi ; j'étois fait à elle. Elle mouloit tous les plis de mon corps, sans le gêner ; j'étois pittoresque et beau. L'autre, roide, empesée, me mannequine. Il n'y avoit aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre étoit-il couvert de poussière, un de ses pans s'offroit à l'essuyer. L'encre épaisse refusoit-elle de couler de ma plume,

elle présentoit le flanc. On y voyoit, tracés en longues raies noires, les fréquens services qu'elle m'avoit rendus. Ces longues raies annonçoient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutois ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étois le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveilloit la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir: Où est ma bonne, ma vieille gouvernante? Quel démon m'obsédoit, le jour que je la chassai pour celle-ci! Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas; mais à chaque instant je dis: Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

O Diogène! si tu voyois ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirois! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé! J'ai quitté le tonneau où je régnois, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon ami. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre étoit une avec les autres guenilles qui m'environnoient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenoit quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formoient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle gouvernante stérile qui succède dans un presbytère, la femme qui entre dans la maison d'un veuf, le ministre qui remplace un ministre disgracié, le prélat moliniste qui s'empare du diocèse d'un prélat janséniste, ne causent pas plus de trouble que l'écarlate intruse en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une

paysanne. Ce morceau de toile grossière qui couvre sa tête ; cette chevelure qui tombe sur ses joues ; ces haillons troués qui la vêtissent à demi ; ce mauvais cotillon court qui ne va qu'à la moitié de ses jambes ; ces pieds nus et couverts de fange ne peuvent me blesser : c'est l'image d'un état que je respecte ; c'est l'ensemble des disgrâces d'une condition nécessaire et malheureuse, que je plains. Mais mon cœur se soulève ; et, malgré l'atmosphère parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtisane dont la coiffure à points d'Angleterre, et les manchettes déchirées, les bas blancs et la chaussure usée, me montrent la misère du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écarlate n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder la muraille, à laquelle elle étoit depuis si longtemps attachée, à la tenture de Damas ;

Deux estampes qui n'étoient pas sans mérite, *la Chute de la manne dans le désert*, du Poussin, et l'*Esther devant Assuérus*, du même ; l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens, c'est la triste Esther ; la *Chute de la manne* dissipée par une *Tempête* de Vernet ;

La chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin ;

Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asyle plus digne d'eux que de moi;

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée;

Ces deux jolis plâtres que je tenois de l'amitié de Falconet, et qu'il avoit réparés lui-même, déménagés par une Vénus accroupie. L'argile moderne brisée par le bronze antique.

La table de bois disputoit encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui sembloient devoir la dérober long-temps à l'injure qui la menaçoit. Un jour elle subit son sort, et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances! Tact délicat et ruineux, goût sublime qui change, qui déplace, qui édifie, qui renverse, qui vide les coffres des pères, qui laisse les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fait tant de belles choses et de si grands maux, toi qui substituas chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois, c'est toi qui perds les nations; c'est toi qui, peut-être un jour, conduiras mes effets sur le pont Saint-Michel, où l'on entendra la voix enrouée d'un crieur dire :

« A vingt louis une Vénus accroupie. »

L'intervalle qui restoit entre la tablette de ce bureau et la *Tempête* de Vernet faisoit un vide désagréable à l'œil. Ce vide fut rempli par une pendule ; et quelle pendule encore ! une pendule à la Geoffrin, une pendule où l'or contraste avec le bronze.

Il y avoit un angle vacant à côté de ma fenêtre. Cet angle demandoit un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire et la belle tête de Rubens, et rempli par deux La Grenée.

Ici est une *Magdeleine* du même artiste ; là, c'est une esquisse de Vien ou de Machy ; car je donnois aussi dans les esquisses. Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du publicain. J'insulte aussi à la misère nationale.

De ma médiocrité première, il n'est resté qu'un tapis de lisières. Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure, car les pieds de Denis le philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie, je réserverai ce tapis comme le paysan transféré de la chaumière dans le palais de son souverain réserva ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet ; si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières ; il me rappelle mon premier état, et l'or-

gueil s'arrête à l'entrée de mon cœur. Non, mon ami, non, je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi; il me trouve la même affabilité. Je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon âme ne s'est point endurcie; ma tête ne s'est point relevée. Mon dos est bon et rond, comme ci-devant. C'est le même ton de franchise; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date, et le poison n'a point encore agi. Mais avec le temps, qui sait ce qui peut arriver? Qu'attendre de celui qui a oublié sa femme et sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux et père, et qui, au lieu de déposer au fond d'un coffre fidèle une somme utile... Ah! saint prophète! levez vos mains au ciel, priez pour un ami en péril, dites à Dieu :

« Si tu vois dans tes décrets éternels que la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre; détruis-les, et ramène-le à sa première pauvreté; » et moi, je dirai au Ciel, de mon côté : « O Dieu! je me résigne à la prière du saint prophète et à ta volonté! Je t'abandonne tout; reprends tout; oui, tout, excepté le Vernet. Ah! laisse-moi le Vernet! ce n'est pas l'artiste, c'est toi qui l'as fait. Respecte l'ouvrage de l'amitié et le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente qui s'élève à droite; vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse

est belle ! Au-dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure. C'est ainsi que ta main puissante les a formés ; c'est ainsi que ta main bienfaisante les a tapissés. Vois cette terrasse inégale, qui descend du pied des rochers vers la mer. C'est l'image des dégradations que tu as permis au temps d'exercer sur les choses du monde les plus solides. Ton soleil l'auroit-il autrement éclairée ? Dieu ! si tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive. Ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abîmes ? Ne les as-tu sauvés que pour les perdre ? Écoute la prière de celui-ci qui te remercie. Aide les efforts de celui-là qui rassemble les tristes restes de sa fortune. Ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux : hélas ! il se promettoit des retours si avantageux ; il avoit médité le repos et la retraite ; il en étoit à son dernier voyage. Cent fois dans la route, il avoit calculé par ses doigts le fond de sa fortune ; il en avoit arrangé l'emploi : et voilà toutes ses espérances trompées ; à peine lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres nus. Sois touché de la tendresse de ces deux époux. Vois la terreur que tu as inspirée à cette femme. Elle te rend grâce du mal que tu ne lui as pas fait. Cependant, son enfant trop jeune pour savoir à quel péril tu l'avois exposé, lui, son père et sa

mère, s'occupe du fidèle compagnon de son voyage : il rattache le collier de son chien. Fais grâce à l'innocent. Vois cette mère fraîchement échappée des eaux avec son époux ; ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé ; c'est pour son enfant. Vois comme elle le serre contre son sein ; vois comme elle le baise. O Dieu ! reconnois les eaux que tu as créées. Reconnois-les, et lorsque ton souffle les agite, et lorsque ta main les apaise. Reconnois les sombres nuages que tu avois rassemblés, et qu'il t'a plu de dissiper. Déjà ils se séparent, ils s'éloignent ; déjà la lueur de l'astre du jour renaît sur la face des eaux ; je présage le calme à cet horizon rougeâtre. Qu'il est loin, cet horizon ! il ne confine point avec le ciel ; achève de rendre à la mer sa tranquillité. Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué ; seconde leur travail ; donne-leur des forces, et laisse-moi mon tableau. Laisse-le-moi comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déjà ce n'est plus moi qu'on visite, qu'on vient entendre ; c'est Vernet qu'on vient admirer chez moi. Le peintre a humilié le philosophe. »

O mon ami, le beau Vernet que je possède ! Le sujet est la fin d'une tempête sans catastrophe fâcheuse. Les flots sont encore agités ; le ciel couvert de nuages ; les matelots s'occupent sur leur navire échoué ; les habitans accourent des mon-

tagnes voisines. Que cet artiste a d'esprit ! Il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales pour rendre toutes les circonstances de l'instant qu'il a choisi. Comme toute cette scène est vraie ! Comme tout est peint avec légèreté, facilité et vigueur ! Je veux garder ce témoignage de son amitié. Je veux que mon gendre le transmette à ses enfans, ses enfans aux leurs, et ceux-ci aux enfans qui naîtront d'eux. Si vous voyiez le bel ensemble de ce morceau ; comme tout y est harmonieux ; comme les effets s'y enchaînent ; comme tout se fait valoir sans effort et sans apprêt ; comme ces montagnes de la droite sont vaporeuses, comme ces rochers et les édifices surimposés sont beaux ; comme cet arbre est pittoresque ; comme cette terrasse est éclairée ; comme la lumière s'y dégrade ; comme ces figures sont disposées, vraies, agissantes, naturelles, vivantes ; comme elles intéressent ; la force dont elles sont peintes ; la pureté dont elles sont dessinées ; comme elles se détachent du fond ; l'énorme étendue de cet espace ; la vérité de ces eaux ; ces nuées, ce ciel, cet horizon ! Ici le fond est privé de lumière, et le devant éclairé, au contraire du technique commun. Venez voir mon Vernet ; mais ne me l'ôtez pas.

Avec le temps, les dettes s'acquitteront ; le remords s'apaisera ; et j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser de belles

choses me prenne. Les amis que j'avois, je les ai ; et le nombre n'en est pas augmenté. J'ai Laïs ; mais Laïs ne m'a pas. Heureux entre ses bras, je suis prêt à la céder à celui que j'aimerai et qu'elle rendroit plus heureux que moi. Et pour vous dire mon secret à l'oreille, cette Laïs, qui se vend si cher aux autres, ne m'a rien coûté.





ENTRETIEN D'UN PÈRE

AVEC SES ENFANS

OU

DU DANGER DE SE METTRE AU-DESSUS DES LOIS

Mon père, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, étoit renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens, et des étrangers qu'il ne connoissoit pas lui confièrent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte, lorsqu'il mourut. Pendant sa maladie, les grands et les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenoient à sa conservation. Lorsqu'on sut qu'il approchoit de sa

fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente à ma mémoire; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et son visage serein. Il me semble que je l'entends encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, et un modèle de l'emploi des autres.

C'étoit en hiver. Nous étions assis autour de lui, devant le feu, l'abbé, ma sœur et moi. Il me disoit, à la suite d'une conversation sur les inconvéniens de la célébrité :

« Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous faisiez avec votre outil vous ôtoit le repos, et que celui que je faisois avec le mien ôtoit le repos aux autres. »

Après cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une intention tout à fait marquée, et l'abbé lui dit :

« Mon père, à quoi rêvez-vous?

— Je rêve, lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus désirable de toutes, a ses périls, même pour celui qui la mérite. »

Puis, après une courte pause, il ajouta :

« J'en frémis encore, quand j'y pense... Le croiriez-vous, mes enfans? Une fois dans ma vie, j'ai été sur le point de vous ruiner; oui, de vous ruiner de fond en comble.

L'ABBÉ.

Et comment cela ?

MON PÈRE.

Comment ? Le voici...

Avant que je commence (dit-il à sa fille), petite sœur, relève mon oreiller qui est descendu trop bas ; (à moi) et toi, ferme les pans de ma robe de chambre, car le feu me brûle les jambes... Vous avez tous connu le curé de Thivet ?

MA SŒUR.

Ce bon vieux prêtre qui, à l'âge de cent ans, faisoit ses quatre lieues dans la matinée ?

L'ABBÉ.

Qui s'éteignit à cent et un ans, en apprenant la mort d'un frère qui demeuroit avec lui, et qui en avoit quatre-vingt-dix-neuf ?

MON PÈRE.

Lui-même.

L'ABBÉ.

Eh bien ?

MON PÈRE.

Eh bien, ses héritiers, gens pauvres et dispersés sur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des églises où ils mendioient leur vie, m'envoyèrent une procuration qui m'autorisoit à me transporter sur les lieux, et à pourvoir à la sûreté des effets du défunt curé leur parent. Comment refuser à des indigens un service que j'avois rendu

à plusieurs familles opulentes ? J'allai à Thivet, j'appelai la justice du lieu ; je fis apposer les scellés, et j'attendis l'arrivée des héritiers. Ils ne tardèrent pas à venir ; ils étoient au nombre de dix à douze. C'étoient des femmes sans bas, sans souliers, presque sans vêtemens, qui tenoient contre leur sein des enfans entortillés de mauvais tabliers ; des vieillards couverts de haillons qui s'étoient traînés jusque-là, portant sur leurs épaules, avec un bâton, une poignée de guenilles enveloppées dans une autre guenille : le spectacle de la misère la plus hideuse. Imaginez, d'après cela, la joie de ces héritiers à l'aspect d'une dizaine de mille francs qui revenoit à chacun d'eux ; car, à vue de pays, la succession du curé pouvoit aller à une centaine de mille francs au moins. On lève les scellés. Je procède, tout le jour, à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux se retirent ; je reste seul. J'étois pressé de les mettre en possession de leurs lots, de les congédier, et de revenir à mes affaires. Il y avoit sous un bureau un vieux coffre sans couvercle et rempli de toutes sortes de paperasses ; c'étoient des vieilles lettres, des brouillons de réponses, des quittances surannées, des reçus de rebut, des comptes de dépenses, et d'autres chiffons de cette nature ; mais, en pareil cas, on lit tout, on ne néglige rien. Je touchois à la fin de cette ennuyeuse révision, lorsqu'il

me tomba sous les mains un écrit assez long, et cet écrit, savez-vous ce que c'étoit? Un testament! un testament signé du curé! Un testament dont la date étoit si ancienne, que ceux qu'il en nommoit exécuteurs n'existoient plus depuis vingt ans! Un testament où il rejetoit les pauvres qui dormoient autour de moi, et instituoit légataires universels les Frémins, ces riches libraires de Paris, que tu dois connaître, toi. Je vous laisse à juger de ma surprise et de ma douleur, car que faire de cette pièce? La brûler? Pourquoi non? N'avoit-elle pas tous les caractères de la réprobation? Et l'endroit où je l'avois trouvée, et les papiers avec lesquels elle étoit confondue et assimilée, ne déposoient-ils pas assez fortement contre elle, sans parler de son injustice révoltante? Voilà ce que je me disois en moi-même; et me représentant en même temps la désolation de ces malheureux héritiers spoliés, frustrés de leur espérance, j'approchois tout doucement le testament du feu; puis, d'autres idées croisoient les premières, je ne sais quelle frayeur de me tromper dans la décision d'un cas aussi important, la méfiance de mes lumières, la crainte d'écouter plutôt la voix de la commisération, qui crioit au fond de mon cœur, que celle de la justice, m'arrêtoient subitement, et je passai le reste de la nuit à délibérer sur cet acte inique, que je tins plusieurs fois au-dessus de la

flamme, incertain si je le brûlerois ou non. Ce dernier parti l'emporta; une minute plus tôt ou plus tard, c'eût été le parti contraire. Dans ma perplexité, je crus qu'il étoit sage de prendre le conseil de quelque personne éclairée. Je monte à cheval dès la pointe du jour, je m'achemine à toutes jambes vers la ville, je passe devant la porte de ma maison sans y entrer; je descends au séminaire, qui étoit alors occupé par des Oratoriens, entre lesquels il y en avoit un distingué par la sûreté de ses lumières et la sainteté de ses mœurs : c'étoit un père Bouin, qui a laissé dans le diocèse la réputation du plus grand casuiste... »

Mon père en étoit là, lorsque le docteur Bissei entra : c'étoit l'ami et le médecin de la maison. Il s'informa de la santé de mon père, lui tâta le pouls, ajouta, retrancha son régime, prit une chaise, et se mit à causer avec nous.

Mon père lui demanda des nouvelles de quelques-uns de ses malades, entre autres d'un vieux fripon d'intendant d'un M. de La Mésangère, ancien maire de notre ville. Cet intendant avoit mis le désordre dans les affaires de son maître, avoit fait de faux emprunts sous son nom, avoit égaré des titres, s'étoit approprié des fonds, avoit commis une infinité de friponneries dont la plupart étoient avérées, et il étoit à la veille de

subir une peine infamante, sinon capitale. Cette affaire occupoit alors toute la province. Le docteur lui dit que cet homme étoit fort mal, mais qu'il ne désespéroit pas de le tirer d'affaire.

MON PÈRE.

« C'est un très-mauvais service à lui rendre.

MOI.

Et une très-mauvaise action à faire.

LE DOCTEUR BISSEI.

Une mauvaise action? Et la raison, s'il vous plaît ?

MOI.

C'est qu'il y a tant de méchans, dans ce monde, qu'il n'y faut pas retenir ceux à qui il prend envie d'en sortir.

LE DOCTEUR BISSEI.

Mon affaire est de le guérir, et non de le juger : je le guérirai, parce que c'est mon métier; ensuite le magistrat le fera pendre, parce que c'est le sien.

MOI.

Docteur, mais il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi, c'est de travailler de toute notre force à l'avantage de la république, et il me semble que ce n'en est pas un pour elle que le salut d'un malfaiteur, dont incessamment les lois la délivreront.

LE DOCTEUR BISSEI.

Et à qui appartient-il de le déclarer malfaiteur? Est-ce à moi?

MOI.

Non, c'est à ses actions.

LE DOCTEUR BISSEI.

Et à qui appartient-il de connaître ses actions? Est-ce à moi?

MOI.

Non; mais permettez, docteur, que je change un peu la thèse, en supposant un malade dont les crimes soient de notoriété publique. On vous appelle; vous accourez, vous ouvrez les rideaux, et vous reconnoissez Cartouche ou Nivet. Guérirez-vous Cartouche ou Nivet?... »

Le docteur Bissei, après un moment d'incertitude, répondit ferme qu'il le guériroit; qu'il oublieroit le nom du malade, pour ne s'occuper que du caractère de la maladie; que c'étoit la seule chose dont il lui fût permis de connoître; que, s'il faisoit un pas au delà, bientôt il ne sauroit plus où s'arrêter; que ce seroit abandonner la vie des hommes à la merci de l'ignorance, des passions, du préjugé, si l'ordonnance devoit être précédée de l'examen de la vie et des mœurs du malade.

« Ce que vous me dites de Nivet, un janséniste

me le dira d'un moliniste, un catholique d'un protestant. Si vous m'écartez du lit de Cartouche, un fanatique m'écartera du lit d'un athée. C'est bien assez que d'avoir à doser le remède, sans avoir encore à doser la méchanceté qui permettroit ou non de l'administrer...

— Mais, docteur, lui répondis-je, si, après votre belle cure, le premier essai que le scélérat fera de sa convalescence, c'est d'assassiner votre ami, que direz-vous? Mettez la main sur la conscience; ne vous repentirez-vous point de l'avoir guéri? Ne vous écrierez-vous point avec amertume : Pourquoi l'ai-je secouru? Que ne le laissois-je mourir! N'y a-t-il pas là de quoi empoisonner le reste de votre vie?

LE DOCTEUR BISSEI.

Assurément, je serai consumé de douleur; mais je n'aurai point de remords.

MOI.

Et quel remords pourriez-vous avoir, je ne dis point d'avoir tué, car il ne s'agit pas de cela, mais d'avoir laissé périr un chien enragé? Docteur, écoutez-moi. Je suis plus intrépide que vous; je ne me laisse point brider par de vains raisonnemens. Je suis médecin. Je regarde mon malade; en le regardant, je reconnois un scélérat, et voici le discours que je lui tiens : Malheureux, dépêche-toi de mourir; c'est tout ce qui peut t'arriver

de mieux pour les autres et pour toi. Je sais bien ce qu'il y auroit à faire pour dissiper ce point de côté qui t'oppresse, mais je n'ai garde de l'ordonner; je ne hais pas assez mes concitoyens pour te renvoyer de nouveau au milieu d'eux, et me préparer à moi-même une douleur éternelle par les nouveaux forfaits que tu commettrois. Je ne serai point ton complice. On puniroit celui qui te recèle dans sa maison, et je croirois innocent celui qui t'auroit sauvé? Cela ne se peut. Si j'ai un regret, c'est qu'en te livrant à la mort je t'arrache au dernier supplice. Je ne m'occuperai point de rendre à la vie celui dont il m'est enjoint par l'équité naturelle, le bien de la société, le salut de mes semblables, d'être le dénonciateur. Meurs, et qu'il ne soit pas dit que, par mon art et mes soins, il existe un monstre de plus.

LE DOCTEUR BISSEI.

Bonjour, papa. Ah çà, moins de café après dîner, entendez-vous?

MON PÈRE.

Ah! docteur, c'est une si bonne chose que le café!

LE DOCTEUR BISSEI.

Du moins, beaucoup, beaucoup de sucre.

MA SŒUR.

Mais, docteur, ce sucre nous échauffera.

LE DOCTEUR BISSEI.

Chansons! Adieu, philosophe.

MOI.

Docteur, encore un moment. Galien, qui vivoit sous Marc-Aurèle, et qui, certes, n'étoit pas un homme ordinaire, bien qu'il crût aux songes, aux amulettes et aux maléfices, dit de ses préceptes sur les moyens de conserver les nouveau-nés : « C'est aux Grecs, aux Romains, à tous ceux qui marchent sur leurs pas dans la carrière des sciences, que je les adresse. Pour les Germains et le reste des barbares, ils n'en sont pas plus dignes que les ours, les sangliers, les lions, et les autres bêtes féroces. »

LE DOCTEUR BISSEI.

Je savois cela. Vous avez tort tous les deux: Galien, d'avoir proféré sa sentence absurde ; vous, d'en faire une autorité. Vous n'existeriez pas, ni vous ni votre éloge ou votre critique de Galien, si la nature n'avait pas eu d'autre secret que le sien pour conserver les enfans des Germains.

MOI.

Pendant la dernière peste de Marseille...

LE DOCTEUR BISSEI.

Dépêchez-vous, car je suis pressé.

MOI.

Il y avoit des brigands qui se répandoient dans les maisons, pillant, tuant, profitant du désordre général, pour s'enrichir par toutes sortes de crimes.

Un de ces brigands fut attaqué de la peste, et reconnu par un des fossoyeurs que la police avoit chargés d'enlever les morts. Ces gens-ci alloient, et jetoient les cadavres dans la rue. Le fossoyeur regarde le scélérat, et lui dit : « Ah! misérable, c'est toi »; et en même temps, il le saisit par les pieds, et le traîne vers la fenêtre. Le scélérat lui crie : « Je ne suis pas mort. » L'autre lui répond : « Tu es assez mort », et le précipite à l'instant du troisième étage. Docteur, sachez que le fossoyeur qui dépêche si lestement ce méchant pestiféré est moins coupable à mes yeux qu'un habile médecin, comme vous, qui l'auroit guéri, et partez.

LE DOCTEUR.

Cher philosophe, j'admirerai votre esprit et votre chaleur tant qu'il vous plaira; mais votre morale ne sera ni la mienne, ni celle de l'abbé, je gage.

L'ABBÉ.

Vous gagez à coup sûr. »

J'allois entreprendre l'abbé; mais mon père, s'adressant à moi en souriant, me dit :

« Tu plaides contre ta propre cause.

MOI.

Comment cela?

MON PÈRE.

Tu veux la mort de ce coquin d'intendant de

M. de La Mésangère, n'est-ce pas? Eh! laisse donc faire le docteur. Tu dis quelque chose tout bas?

MOI.

Je dis que Bissei ne méritera jamais l'inscription que les Romains placèrent au-dessus de la porte du médecin d'Adrien VI après sa mort : *Au libérateur de la patrie.*

MA SŒUR.

Et que, médecin du Mazarin, ce ministre décédé, il n'eût pas fait dire aux charretiers, comme Guénaut : *Camarades, laissons passer monsieur le docteur; c'est lui qui nous a fait la grâce de tuer le cardinal.* »

Mon père sourit, et dit :

« Où en étois-je de mon histoire?

MA SŒUR.

Vous en étiez au père Bouin.

MON PÈRE.

Je lui expose le fait. Le père Bouin me dit : « Rien n'est plus louable, Monsieur, que le sentiment de commisération dont vous êtes touché pour ces malheureux héritiers. Supprimez le testament, secourez-les, j'y consens; mais c'est à la condition de restituer au légataire universel la somme précise dont vous l'aurez privé, ni plus, ni moins. » Mais je sens du froid entre les épaules.

Le docteur aura laissé la porte ouverte; petite sœur, va la fermer.

MA SŒUR.

J'y vais; mais j'espère que vous ne continuerez pas que je ne sois revenue.

MON PÈRE.

Cela va sans dire. »

Ma sœur, qui s'étoit fait attendre quelque temps, dit en rentrant, avec un peu d'humeur :

« C'est ce fou qui a pendu deux écriteaux à sa porte, sur l'un desquels on lit : *Maison à vendre vingt mille francs, ou à louer douze cents francs par an, sans bail;* et sur l'autre : *Vingt mille francs à prêter pour un an, à six pour cent.*

MOI.

Un fou, ma sœur? Et, s'il n'y avoit qu'un écriteau où vous en voyez deux, et que l'écriteau du prêt ne fût qu'une traduction de celui de la location? Mais laissons cela, et revenons au père Bouin.

MON PÈRE.

Le père Bouin ajouta : « Et qui est-ce qui vous a autorisé à ôter ou à donner de la sanction aux actes? Qui est-ce qui vous a autorisé à interpréter les intentions des morts?

— Mais, père Bouin, et le coffre?

— Qui est-ce qui vous a autorisé à décider si ce testament a été rebuté de réflexion, ou s'il s'est

égaré par méprise? Ne vous est-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles, et de retrouver au fond d'un seau un papier précieux que vous y aviez jeté d'inadvertance?

— Mais, père Bouin, et la date et l'iniquité de ce papier?

— Qui est-ce qui vous a autorisé à prononcer sur la justice ou l'injustice de cet acte, et à regarder le legs universel comme un don illicite plutôt que comme une restitution ou telle autre œuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer?

— Mais, père Bouin, et ces héritiers immédiats et pauvres, et ce collatéral éloigné et riche?

— Qui est-ce qui vous a autorisé à peser ce que le défunt devoit à ses proches, que vous ne connoissez pas davantage?

— Mais, père Bouin, et ce tas de lettres du légataire, que le défunt ne s'étoit pas seulement donné la peine d'ouvrir!... »

Une circonstance que j'avois oublié de vous dire, ajouta mon père, c'est que dans l'amas de paperasses, entre lesquelles je trouvai ce fatal testament, il y avoit vingt, trente, je ne sais combien de lettres des Frémins, toutes cachetées.

« Il n'y a, dit le père Bouin, ni coffre, ni dates, ni lettres, ni père Bouin, ni si, ni mais, qui tienne: il n'est permis à personne d'enfreindre les lois, d'entrer dans la pensée des morts et de disposer

du bien d'autrui. Si la Providence a résolu de châtier ou l'héritier, ou le légataire, ou le défunt, car on ne sait lequel, par la conservation fortuite de ce testament, il faut qu'il reste. »

Après une décision aussi nette, aussi précise, de l'homme le plus éclairé de notre clergé, je demeurai stupéfait et tremblant, songeant en moi-même à ce que je devenois, à ce que vous deveniez, mes enfans, s'il me fût arrivé de brûler le testament, comme j'en avois été tenté dix fois; d'être ensuite tourmenté de scrupules, et d'aller consulter le père Bouin. J'aurois restitué, oh! j'aurois restitué, rien n'est plus sûr, et vous étiez ruinés.

MA SŒUR.

Mais, mon père, il fallut, après cela, s'en revenir au presbytère, et annoncer à cette troupe d'indigens qu'il n'y avoit rien là qui leur appartînt, et qu'ils pouvoient s'en retourner comme ils étoient venus. Avec l'âme compatissante que vous avez, comment en eûtes-vous le courage?

MON PÈRE.

Ma foi, je n'en sais rien. Dans le premier moment, je pensai à me départir de ma procuration et à me remplacer par un homme de loi; mais un homme de loi en eût usé dans toute la rigueur, pris et chassé par les épaules ces pauvres gens dont je pouvois peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon absence

subite et les précautions que j'avois prises en partant avoient inquiété; l'air de tristesse avec lequel je reparus inquiéta bien davantage. Cependant je me contraignis, je dissimulai de mon mieux.

MOI.

C'est-à-dire assez mal.

MON PÈRE.

Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'assemblai dans la maison un certain nombre d'habitans, qui me prêteroient main-forte en cas de besoin. J'ouvris la cave et les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger, et à partager entre eux le vin, le blé et toutes les autres provisions de bouche.

L'ABBÉ.

Mais, mon père!...

MON PÈRE.

Je le sais, cela ne leur appartenoit pas plus que le reste..

MOI.

Allons donc, l'abbé, tu nous interromps.

MON PÈRE.

Ensuite, pâle comme la mort, tremblant sur mes jambes, ouvrant la bouche et ne trouvant aucune parole, m'asseyant, me relevant, commençant une phrase et ne pouvant l'achever, pleurant, tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de

moi : « Eh bien! mon cher Monsieur, qu'est-ce qu'il y a? — Qu'est-ce qu'il y a? repris-je... Un testament, un testament qui vous déshérite. » Ce peu de mots me coûta tant à dire que je me sentis presque défaillir.

MA SŒUR.

Je conçois cela.

MON PÈRE.

Quelle scène, quelle scène, mes enfans, que celle qui suivit! Je frémis de la rappeler. Il me semble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurlement des imprécations... « Ici, mon père portoit ses mains sur ses yeux, sur ses oreilles... » Ces femmes, disoit-il, ces femmes, je les vois : les unes se rouloient à terre, s'arrachoient les cheveux, se déchiroient les joues et les mamelles; les autres écumoient, tenoient leurs enfans par les pieds, prêtes à leur écacher la tête contre le pavé, si on les eût laissées faire; les hommes saisissoient, renversoient, cassoient tout ce qui leur tomboit sous les mains; ils menaçoient de mettre le feu à la maison; d'autres, en rugissant, grattoient la terre avec leurs ongles, comme s'ils y eussent cherché le cadavre du curé pour le déchirer; et, tout au travers de ce tumulte, c'étoient les cris aigus des enfans qui partageoient, sans savoir pourquoi, le désespoir de leurs parens, qui s'attachoient à leurs vêtemens, et qui en étoient inhu-

mainement repoussés. Je ne crois pas avoir jamais autant souffert de ma vie.

Cependant j'avois écrit au légataire de Paris; je l'instruisois de tout et je le pressois de faire diligence, le seul moyen de prévenir quelque accident qu'il ne seroit pas en mon pouvoir d'empêcher.

J'avois un peu calmé les malheureux par l'espérance dont je me flattois, en effet, d'obtenir du légataire une renonciation complète à ses droits, ou de l'amener à quelque traitement favorable; et je les avois dispersés dans les chaumières les plus éloignées du village.

Le Frémin de Paris arriva. Je le regardai fixement, et je lui trouvai une physionomie dure qui ne promettoit rien de bon.

MOI.

De grands sourcils noirs et touffus, des yeux couverts et petits, une large bouche un peu de travers, un teint basané et criblé de petite vérole?

MON PÈRE.

C'est cela. Il n'avoit pas mis plus de trente heures à faire ses soixante lieues. Je commençai par lui montrer les misérables dont j'avois à plaider la cause. Ils étoient tous debout devant lui, en silence : les femmes pleuroient; les hommes, appuyés sur leur bâton, la tête nue, avoient la main dans leur bonnet. Le Frémin, assis, les yeux

fermés, la tête penchée et le menton appuyé sur sa poitrine, ne les regardoit pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force; je ne sais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. Je lui fis toucher au doigt combien il étoit incertain que cette succession lui fût légitimement acquise; je le conjurai par son opulence, par la misère qu'il avoit sous les yeux; je crois même que je me jetai à ses pieds: je n'en pus tirer une obole. Il me répondit qu'il n'entroit point dans toutes ces considérations, qu'il y avoit un testament, que l'histoire de ce testament lui étoit indifférente, et qu'il aimoit mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes discours. D'indignation, je lui jetai les clefs au nez; il les ramassa, s'empara de tout, et je m'en revins si troublé, si peiné, si changé, que votre mère, qui vivoit encore, crut qu'il m'étoit arrivé quelque grand malheur... Ah! mes enfans! quel homme que ce Frémin! »

Après ce récit, nous tombâmes dans le silence, chacun rêvant à sa manière sur cette singulière aventure. Il vint quelques visites : un ecclésiastique dont je ne me rappelle pas le nom; c'étoit un gros prieur, qui se connoissoit mieux en bon vin qu'en morale, et qui avoit plus feuilleté le *Moyen de parvenir* que les *Conférences de Grenoble;* un homme de justice, notaire et lieutenant de police,

appelé Dubois; et, peu de temps après, un ouvrier qui demandoit à parler à mon père. On le fit entrer, et avec lui un ancien ingénieur de la province, qui vivoit retiré et qui cultivoit les mathématiques, qu'il avoit autrefois professées : c'étoit un des voisins de l'ouvrier; l'ouvrier étoit chapelier.

Le premier mot du chapelier fut de faire entendre à mon père que l'auditoire étoit un peu nombreux pour ce qu'il avoit à lui dire. Tout le monde se leva, et il ne resta que le prieur, l'homme de loi, le géomètre et moi, que le chapelier retint.

« Monsieur Diderot, dit-il à mon père après avoir regardé autour de l'appartement s'il ne pouvoit être entendu, c'est votre probité et vos lumières qui m'amènent chez vous, et je ne suis pas fâché d'y rencontrer ces autres messieurs dont je ne suis peut-être pas connu, mais que je connois tous. Un prêtre, un homme de loi, un savant, un philosophe et un homme de bien : ce seroit grand hasard si je ne trouvois pas dans des personnes d'état si différent, et toutes également justes et éclairées, le conseil dont j'ai besoin. »

Le chapelier ajouta ensuite :

« Promettez-moi d'abord de garder le secret sur mon affaire, quel que soit le parti que je juge à propos de suivre. »

On le lui promit, et il continua :

« Je n'ai point d'enfans, je n'en ai point eu de ma

dernière femme, que j'ai perdue il y a environ quinze jours. Depuis ce temps, je ne vis pas; je ne saurois ni boire, ni manger, ni travailler, ni dormir Je me lève, je m'habille, je sors, et je rôde par la ville dévoré d'un souci profond. J'ai gardé ma femme malade pendant dix-huit ans; tous les services qui ont dépendu de moi et que sa triste situation exigeoit, je les lui ai rendus. Les dépenses que j'ai faites pour elle ont consommé le produit de notre petit revenu et de mon travail, m'ont laissé chargé de dettes, et je me trouverois, à sa mort, épuisé de fatigues, le temps de mes jeunes années perdu; je ne serois, en un mot, pas plus avancé que le premier jour de mon établissement, si j'observois les lois et si je laissois aller à des collatéraux éloignés la portion qui leur revient de ce qu'elle m'avoit apporté en dot : c'étoit un trousseau bien conditionné, car son père et sa mère, qui aimoient beaucoup leur fille, firent pour elle tout ce qu'ils purent, plus qu'ils ne purent; de belles et bonnes nippes en quantité, qui sont restées toutes neuves, car la pauvre femme n'a pas eu le temps de s'en servir, et vingt mille francs en argent, provenus du remboursement d'un contrat constitué sur M. Michelin, lieutenant du procureur général. A peine la défunte a-t-elle eu les yeux fermés que j'ai soustrait et les nippes et l'argent. Messieurs, vous savez actuellement mon affaire.

Ai-je bien fait? ai-je mal fait? Ma conscience n'est pas en repos. Il me semble que j'entends là quelque chose qui me dit : « Tu as volé, tu as volé; rends, rends. » Qu'en pensez-vous? Songez, Messieurs, que ma femme m'a emporté, en s'en allant, tout ce que j'ai gagné pendant vingt ans; que je ne suis presque plus en état de travailler; que je suis endetté, et que, si je restitue, il ne me reste que l'hôpital; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Parlez, Messieurs, j'attends votre décision. Faut-il restituer et s'en aller à l'hôpital?

— A tout seigneur, tout honneur, dit mon père en s'inclinant vers l'ecclésiastique; à vous, Monsieur le prieur.

— Mon enfant, dit le prieur au chapelier, je n'aime pas les scrupules, cela brouille la tête et ne sert à rien : peut-être ne falloit-il pas prendre cet argent; mais, puisque tu l'as pris, mon avis est que tu le gardes.

MON PÈRE.

Mais, Monsieur le prieur, ce n'est pas là votre dernier mot?

LE PRIEUR.

Ma foi, si; je n'en sais pas plus long.

MON PÈRE.

Vous n'avez pas été loin. A vous, Monsieur le magistrat.

LE MAGISTRAT.

Mon ami, ta position est fâcheuse; un autre te conseilleroit peut-être d'assurer le fonds aux collatéraux de ta femme, afin qu'en cas de mort ce fonds ne passât pas aux tiens, et de jouir, ta vie durant, de l'usufruit. Mais il y a des lois, et ces lois ne t'accordent ni l'usufruit ni la propriété du capital. Crois-moi, satisfais aux lois et sois honnête homme : à l'hôpital, s'il le faut.

MOI.

Il y a des lois! Quelles lois?

MON PÈRE.

Et vous, Monsieur le mathématicien, comment résolvez-vous ce problème?

LE GÉOMÈTRE.

Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu avois pris environ vingt mille francs?

LE CHAPELIER.

Oui, Monsieur.

LE GÉOMÈTRE.

Et combien à peu près t'a coûté la maladie de ta femme?

LE CHAPELIER.

A peu près la même somme.

LE GÉOMÈTRE.

Eh bien! qui de vingt mille francs paye vingt mille francs, reste zéro.

MON PÈRE, *à moi.*

Et qu'en dit la philosophie?

MOI.

La philosophie se tait où la loi n'a pas le sens commun... »

Mon père sentit qu'il ne falloit pas me presser; et, portant tout de suite la parole au chapelier :

« Maître un tel, lui dit-il, vous nous avez confessé que depuis que vous aviez spolié la succession de votre femme, vous aviez perdu le repos. Et à quoi vous sert donc cet argent, qui vous a ôté le plus grand des biens? Défaites-vous-en vite, et buvez, mangez, dormez, travaillez, soyez heureux chez vous, si vous y pouvez tenir, ou ailleurs, si vous ne pouvez pas tenir chez vous. »

Le chapelier répliqua brusquement :

« Non, Monsieur, je m'en irai à Genève.

— Et tu crois que tu laisseras le remords ici?

— Je ne sais, mais j'irai à Genève.

— Va où tu voudras, tu y trouveras ta conscience. »

Le chapelier partit; sa réponse bizarre devint le sujet de l'entretien. On convint que peut-être la distance des lieux et du temps affoiblissoit plus ou moins tous les sentimens, toutes les sortes de consciences, même celle du crime. L'assassin, trans-

porté sur le rivage de la Chine, est trop loin pour apercevoir le cadavre qu'il a laissé sanglant sur les bords de la Seine. Le remords naît peut-être moins de l'horreur de soi que de la crainte des autres; moins de la honte de l'action que du blâme et du châtiment qui la suivroient s'il arrivoit qu'on la découvrît. Et quel est le criminel clandestin assez tranquille dans l'obscurité pour ne pas redouter la trahison d'une circonstance imprévue ou l'indiscrétion d'un mot peu réfléchi? Quelle certitude a-t-il qu'il ne se décèlera point dans le délire de la fièvre ou du rêve? On l'entendra sur le lieu de la scène, et il est perdu. Ceux qui l'environneront à la Chine ne le comprendront pas.

« Mes enfans, les jours du méchant sont remplis d'alarmes. Le repos n'est fait que pour l'homme de bien. C'est lui seul qui vit et meurt tranquille. »

Ce texte épuisé, les visites s'en allèrent; mon frère et ma sœur rentrèrent; la conversation interrompue fut reprise, et mon père dit :

« Dieu soit loué! nous voilà ensemble. Je me trouve bien avec les autres, mais mieux avec vous. »

Puis, s'adressant à moi :

« Pourquoi, me demanda-t-il, n'as-tu pas dit ton avis au chapelier?

— C'est que vous m'en avez empêché.

— Ai-je mal fait?

— Non, parce qu'il n'y a point de bon conseil pour un sot. Quoi donc! est-ce que cet homme n'est pas le plus proche parent de sa femme? est-ce que le bien qu'il a retenu ne lui a pas été donné en dot? est-ce qu'il ne lui appartient pas au titre le plus légitime? Quel est le droit de ces collatéraux?

MON PÈRE.

Tu ne vois que la loi, mais tu n'en vois pas l'esprit.

MOI.

Je vois comme vous, mon père, le peu de sûreté des femmes, méprisées, haïes à tort et à travers de leur mari, si la mort saisissoit ceux-ci de leurs biens. Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi, honnête homme, qui ai bien rempli mes devoirs avec la mienne? Ne suis-je pas assez malheureux de l'avoir perdue? Faut-il qu'on vienne encore m'enlever sa dépouille?

MON PÈRE.

Mais si tu reconnois la sagesse de la loi, il faut t'y conformer, ce me semble.

MA SŒUR.

Sans la loi il n'y a plus de vol.

MOI.

Vous vous trompez, ma sœur.

MON FRÈRE.

Sans la loi tout est à tous, et il n'y a plus de propriété.

MOI.

Vous vous trompez, mon frère.

MON FRÈRE.

Et qu'est-ce qui fonde donc la propriété?

MOI.

Primitivement, c'est la prise de possession par le travail. La nature a fait les bonnes lois de toute éternité : c'est une force légitime qui en assure l'exécution, et cette force, qui peut tout contre le méchant, ne peut rien contre l'homme de bien. Je suis cet homme de bien, et, dans ces circonstances et beaucoup d'autres que je vous détaillerois, je la cite au tribunal de mon cœur, de ma raison, de ma conscience, au tribunal de l'équité naturelle : je l'interroge, je m'y soumets, ou je l'annule.

MON PÈRE.

Prêche ces principes-là sur les toits, je te promets qu'ils feront fortune, et tu verras les belles choses qui en résulteront.

MOI.

Je ne les prêcherai pas : il y a des vérités qui ne sont pas faites pour les fous ; mais je les garderai pour moi.

MON PÈRE.

Pour toi, qui es un sage?

MOI.

Assurément.

MON PÈRE.

D'après cela, je pense bien que tu n'approuveras pas autrement la conduite que j'ai tenue dans l'affaire du curé de Thivet. Mais toi, l'abbé, qu'en penses-tu ?

L'ABBÉ.

Je pense, mon père, que vous avez agi prudemment de consulter et d'en croire le père Bouin, et que, si vous eussiez suivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés.

MON PÈRE.

Et toi, grand philosophe, tu n'es pas de cet avis ?

MOI.

Non.

MON PÈRE.

Cela est bien court. Va ton chemin.

MOI.

Vous me l'ordonnez ?

MON PÈRE.

Sans doute.

MOI.

Sans ménagement ?

MON PÈRE.

Sans doute.

MOI.

Non, certes, lui répondis-je avec chaleur, je ne suis pas de cet avis. Je pense, moi, que, si vous avez

jamais fait une mauvaise action dans votre vie, c'est celle-là, et que, si vous vous fussiez cru obligé à restitution envers le légataire après avoir déchiré le testament, vous l'êtes bien davantage envers les héritiers pour y avoir manqué.

MON PÈRE.

Il faut que je l'avoue, cette action m'est toujours restée sur le cœur; mais le père Bouin!...

MOI.

Votre père Bouin, avec toute sa réputation de science et de sainteté, n'étoit qu'un mauvais raisonneur, un bigot à tête rétrécie.

MA SŒUR, *à voix basse.*

Est-ce que ton projet est de nous ruiner?

MON PÈRE.

Paix! paix! laisse là le père Bouin, et dis-nous tes raisons sans injurier personne.

MOI.

Mes raisons? Elles sont simples, et les voici. Ou le testateur a voulu supprimer l'acte qu'il avoit fait dans la dureté de son cœur, comme tout concouroit à le démontrer, et vous avez annulé sa résipiscence; ou il a voulu que cet acte atroce eût son effet, et vous vous êtes associé à son injustice.

MON PÈRE.

A son injustice? C'est bientôt dit.

MOI.

Oui, oui, à son injustice, car tout ce que le

père Bouin vous a débité ne sont que de vaines subtilités, de pauvres conjectures, des peut-être sans aucune valeur, sans aucun poids, auprès des circonstances qui ôtoient tout caractère de validité à l'acte injuste que vous avez tiré de la poussière, produit et réhabilité. Un coffre à paperasses : parmi ces paperasses une vieille paperasse prescrite par sa date, par son injustice, par son mélange avec d'autres paperasses, par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, par la richesse de ce légataire et par la pauvreté des véritables héritiers ! Qu'oppose-t-on à cela ? Une restitution présumée ! Vous verrez que ce pauvre diable de prêtre, qui n'avoit pas un sou lorsqu'il arriva dans sa cure, et qui avoit passé quatre-vingts ans de sa vie à amasser environ cent mille francs en entassant sou sur sou, avoit fait autrefois aux Frémins, chez qui il n'avoit point demeuré, et qu'il n'avoit peut-être jamais connus que de nom, un vol de cent mille francs. Et, quand ce prétendu vol eût été réel, le grand malheur que... J'aurois brûlé cet acte d'iniquité. Il falloit le brûler, vous dis-je ; il falloit écouter votre cœur, qui n'a cessé de réclamer depuis, et qui en savoit plus que votre imbécile Bouin, dont la décision ne prouve que l'autorité redoutable des opinions religieuses sur les têtes les mieux organisées, et l'influence pernicieuse des lois injustes, des faux principes, sur le

bon sens et l'équité naturelle. Si vous eussiez été à côté du curé lorsqu'il écrivit cet inique testament, ne l'eussiez-vous pas mis en pièces? Le sort le jette entre vos mains, et vous le conservez?

MON PÈRE.

Et si le curé t'avoit institué son légataire universel?...

MOI.

L'acte odieux n'en auroit été que plus promptement cassé.

MON PÈRE.

Je n'en doute nullement; mais n'y a-t-il aucune différence entre le donataire d'un autre et le tien?

MOI.

Aucune. Ils sont tous les deux justes ou injustes, honnêtes ou malhonnêtes...

MON PÈRE.

Lorsque la loi ordonne, après le décès, l'inventaire et la lecture de tous les papiers, sans exception, elle a son motif, sans doute, et ce motif quel est-il?

MOI.

Si j'étois caustique, je vous répondrois : de dévorer les héritiers en multipliant ce qu'on appelle des vacations. Mais songez que vous n'étiez point l'homme de la loi, et qu'affranchi de toute forme juridique, vous n'aviez de fonctions à remplir que

celles de la bienfaisance et de l'équité naturelle. »

Ma sœur se taisoit, mais elle me serroit la main en signe d'approbation. L'abbé secouoit les oreilles, et mon père disoit :

« Et puis encore une petite injure au père Bouin. Tu crois du moins que ma religion m'absout?

MOI.

Je le crois; mais tant pis pour elle.

MON PÈRE.

Cet acte, que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il auroit été déclaré valide au tribunal de la loi?

MOI.

Cela se peut; mais tant pis pour la loi.

MON PÈRE.

Tu crois qu'elle auroit négligé toutes ces circonstances que tu fais valoir avec tant de force?

MOI.

Je n'en sais rien; mais j'en aurois voulu avoir le cœur net. J'y aurois sacrifié une cinquante de louis : ç'auroit été une charité bien faite, et j'aurois attaqué le testament au nom de ces pauvres héritiers.

MON PÈRE.

Oh! pour cela, si tu avois été avec moi, et que tu m'en eusses donné le conseil, quoique dans les

commencements d'un établissement cinquante louis ce soit une somme, il y a tout à parier que je l'aurois suivi.

L'ABBÉ.

Pour moi, j'aurois autant aimé donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de justice.

MOI.

Et vous croyez, mon frère, qu'on auroit perdu ce procès?

MON FRÈRE.

Je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent strictement à la loi, comme mon père et le père Bouin, et font bien. Les juges ferment, en pareil cas, les yeux sur les circonstances, comme mon père et le père Bouin, par l'effroi des inconvéniens qui s'ensuivroient, et font bien. Ils sacrifient quelquefois, contre le témoignage même de leur conscience, comme mon père et le père Bouin, l'intérêt du malheureux et de l'innocent qu'ils ne pourroient sauver sans lâcher la bride à une infinité de fripons, et font bien. Ils redoutent, comme mon père et le père Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeste dans mille autres par la multitude de désordres auxquels il ouvriroit la porte, et font bien. Et, dans le cas du testament dont il s'agit...

MON PÈRE.

Tes raisons, comme particulières, étoient peut-

être bonnes; mais, comme publiques, elles seroient mauvaises. Il y a tel avocat peu scrupuleux qui m'auroit dit tête à tête: « Brûlez ce testament », ce qu'il n'auroit osé écrire dans sa consultation.

MOI.

J'entends: c'étoit une affaire à n'être pas portée devant les juges. Aussi, parbleu! n'y auroit-elle pas été portée si j'avois été à votre place.

MON PÈRE.

Tu aurois préféré ta raison à la raison publique, la décision de l'homme à celle de l'homme de loi.

MOI.

Assurément. Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de loi? Est-ce que la raison de l'espèce humaine n'est pas tout autrement sacrée que la raison d'un législateur? Nous nous appelons civilisés, et nous sommes pires que des sauvages; il semble qu'il nous faille encore tournoyer, pendant des siècles, d'extravagances en extravagances et d'erreurs en erreurs, pour arriver où la première étincelle de jugement, l'instinct seul, nous eût menés tout droit. Aussi nous nous sommes si bien fourvoyés...

MON PÈRE.

Mon fils, mon fils, c'est un bon oreiller que celui de la raison; mais je trouve que ma tête repose plus doucement encore sur celui de la religion et des lois; et point de réplique là-dessus, car je n'ai

pas besoin d'insomnie. Mais il me semble que tu prends de l'humeur. Dis-moi donc, si j'avois brûlé le testament, est-ce que tu m'aurois empêché de restituer?

MOI.

Non, mon père; votre repos m'est un peu plus cher que tous les biens du monde.

MON PÈRE.

Ta réponse me plaît, et pour cause.

MOI.

Et cette cause, vous allez nous la dire?

MON PÈRE.

Volontiers. Le chanoine Vigneron, ton oncle, étoit un homme dur, mal avec ses confrères, dont il faisoit la satire continuelle par sa conduite et par ses discours. Tu étois destiné à lui succéder; mais, au moment de sa mort, on pensa dans la famille qu'il valoit mieux envoyer en cour de Rome que de faire entre les mains du chapitre une résignation qui ne seroit point agréée. Le courrier part. Ton oncle meurt une heure ou deux avant l'arrivée présumée du courrier, et voilà le canonicat et dix-huit cents francs perdus. Ta mère, tes tantes, nos parens, nos amis, étoient tous d'avis de celer la mort du chanoine. Je rejetai ce conseil, et je fis sonner les cloches sur-le-champ.

MOI.

Et vous fîtes bien.

MON PÈRE.

Si j'avois écouté les bonnes femmes, et que j'en eusse eu du remords, je vois que tu n'aurois pas balancé à me sacrifier ton aumusse.

MOI.

Sans cela. J'aurois mieux aimé être un bon philosophe, ou rien, que d'être un mauvais chanoine »

Le gros prieur rentra, et dit, sur mes derniers mots, qu'il avoit entendus :

« Un mauvais chanoine! Je voudrois bien savoir comment on est un bon ou un mauvais prieur, un bon ou un mauvais chanoine : ce sont des états si indifférens! »

Mon père haussa les épaules et se retira pour quelques devoirs pieux qui lui restoient à remplir. Le prieur dit :

« J'ai un peu scandalisé le papa.

MON FRÈRE.

Cela se pourroit. »

Puis, tirant un livre de sa poche :

« Il faut, ajouta-t-il, que je vous lise quelques pages d'une description de la Sicile par le père Labat.

MOI.

Je les connois : c'est l'histoire du *calzolaio* de Messine.

MON FRÈRE.

Précisément.

LE PRIEUR.

Et ce *calzolaio,* que faisoit-il?

MON FRÈRE.

L'historien raconte que, né vertueux, ami de l'ordre et de la justice, il avoit beaucoup à souffrir dans un pays où les lois n'étoient pas seulement sans vigueur, mais sans exercice. Chaque jour étoit marqué par quelque crime. Des assassins connus marchoient tête levée et bravoient l'indignation publique. Des parents se désoloient sur leurs filles séduites et jetées du déshonneur dans la misère par la cruauté des ravisseurs. Le monopole enlevoit à l'homme laborieux sa subsistance et celle de ses enfans ; des concussions de toute espèce arrachoient des larmes amères aux citoyens opprimés. Les coupables échappoient au châtiment, ou par leur crédit, ou par leur argent, ou par le subterfuge des formes. Le *calzolaio* voyoit tout cela ; il en avoit le cœur percé, et il rêvoit sans cesse sur sa selle aux moyens d'arrêter ces désordres.

LE PRIEUR.

Que pouvoit un pauvre diable comme lui?

MON FRÈRE.

Vous allez le savoir. Un jour, il établit une cour de justice dans sa boutique.

LE PRIEUR.

Comment cela?

MOI.

Le prieur voudroit qu'on lui expédiât un récit comme il expédie ses matines.

LE PRIEUR.

Pourquoi non? L'art oratoire veut que le récit soit bref, et l'Évangile, que la prière soit courte.

MON FRÈRE.

Au bruit de quelque délit atroce, il en informoit, il en poursuivoit chez lui une instruction rigoureuse et secrète. Sa double fonction de rapporteur et de juge remplie, le procès criminel parachevé et la sentence prononcée, il sortoit avec une arquebuse sous son manteau, et, le jour, s'il rencontroit les malfaiteurs dans quelques lieux écartés, ou, la nuit, dans leurs tournées, il vous leur déchargeoit équitablement cinq ou six balles à travers le corps.

LE PRIEUR.

Je crains bien que ce brave homme-là n'ait été rompu vif. J'en suis fâché.

MON FRÈRE.

Après l'exécution, il laissoit le cadavre sur la place sans en approcher, et regagnoit sa demeure, content comme quelqu'un qui auroit tué un chien enragé.

LE PRIEUR.

En tua-t-il beaucoup de ces chiens-là?

MON FRÈRE.

On en comptoit plus de cinquante, et tous de haute condition, lorsque le vice-roi proposa deux mille écus de récompense au délateur, et jura, en face des autels, de pardonner au coupable s'il se déféroit lui-même.

LE PRIEUR.

Quelque sot!

MON FRÈRE.

Dans la crainte que le soupçon et le châtiment ne tombassent sur un innocent...

LE PRIEUR.

Il se présenta au vice-roi?

MON FRÈRE.

Il lui tint ce discours : « J'ai fait votre devoir. C'est moi qui ai condamné et mis à mort les scélérats que vous deviez punir. Voilà les procès-verbaux qui constatent leurs forfaits. Vous y verrez la marche de la procédure judiciaire que j'ai suivie. J'ai été tenté de commencer par vous, mais j'ai respecté dans votre personne le maître auguste que vous représentez. Ma vie est entre vos mains, et vous en pouvez disposer. »

LE PRIEUR.

Ce qui fut fait.

MON FRÈRE.

Je l'ignore; mais je sais qu'avec tout ce beau zèle pour la justice, cet homme n'étoit qu'un meurtrier.

LE PRIEUR.

Un meurtrier! le mot est dur : quel autre nom pourroit-on lui donner s'il avoit assassiné des gens de bien?

MOI.

Le beau délire!

MA SŒUR.

Il seroit à souhaiter....

MON FRÈRE, *à moi.*

Vous êtes le souverain; cette affaire est soumise à votre décision : quelle sera-t-elle?

MOI.

L'abbé, vous me tendez un piége, et je veux bien y donner Je condamnerai le vice-roi à prendre la place du savetier, et le savetier à prendre la place du vice-roi.

MA SŒUR.

Fort bien, mon frère. »

Mon père reparut avec ce visage serein qu'il avoit toujours après la prière. On lui raconta le fait, et il confirma la sentence de l'abbé. Ma sœur ajouta :

« Et voilà Messine privée, sinon du seul homme juste, du moins du seul brave citoyen qu'il y eût. Cela m'afflige. »

On servit ; on disputa encore un peu contre moi ; on plaisanta beaucoup le prieur sur sa décision du chapelier, et le peu de cas qu'il faisoit des prieurs et des chanoines. On lui proposa le cas du testament ; au lieu de le résoudre, il nous raconta un fait qui lui étoit personnel.

LE PRIEUR.

Vous vous rappelez l'énorme faillite du changeur Bourmont ?

MON PÈRE.

Si je me rappelle ! j'y étois pour quelque chose.

LE PRIEUR.

Tant mieux !

MON PÈRE.

Pourquoi tant mieux ?

LE PRIEUR.

C'est que, si j'ai mal fait, ma conscience en sera soulagée d'autant. Je fus nommé syndic des créanciers. Il y avoit parmi les effets actifs de Bourmont un billet de cent écus sur un pauvre marchand grènetier son voisin. Ce billet, partagé au prorata de la multitude des créanciers, n'alloit pas à douze sous pour chacun d'eux, et, exigé du grènetier, c'étoit sa ruine. Je supposai...

MON PÈRE.

Que chaque créancier n'auroit pas refusé douze sous à ce malheureux; vous déchirâtes le billet, et vous fîtes l'aumône de ma bourse.

LE PRIEUR.

Il est vrai; en êtes-vous fâché?

MON PÈRE.

Non.

LE PRIEUR.

Ayez la bonté de croire que les autres n'en seroient pas plus fâchés que vous, et tout sera dit.

MON PÈRE.

Mais, Monsieur le prieur, si vous lacérez de votre autorité privée un billet, pourquoi n'en lacérerez-vous pas deux, trois, quatre, tout autant qu'il se trouvera d'indigens à secourir aux dépens d'autrui? Ce principe de commisération peut nous mener loin, Monsieur le prieur : la justice, la justice...

LE PRIEUR.

On l'a dit, est souvent une grande injustice. »

Une jeune femme, qui occupoit le premier, descendit : c'étoit la gaieté et la folie en personne. Mon père lui demanda des nouvelles de son mari : ce mari étoit un libertin qui avoit donné à sa femme l'exemple des mauvaises mœurs, qu'elle avoit, je crois, un peu suivi, et qui, pour échapper à la

poursuite de ses créanciers, s'en étoit allé à la Martinique. Mme d'Isigny (c'étoit le nom de notre locataire) répondit à mon père :

« M. d'Isigny? Dieu merci! je n'en ai plus entendu parler; il est peut-être noyé.

LE PRIEUR.

Noyé! je vous en félicite.

MADAME D'ISIGNY.

Qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur l'abbé?

LE PRIEUR.

Rien, mais à vous?

MADAME D'ISIGNY.

Et qu'est-ce que cela me fait à moi?

LE PRIEUR.

Mais on dit...

MADAME D'ISIGNY.

Et qu'est-ce qu'on dit?

LE PRIEUR.

Puisque vous le voulez savoir, on dit qu'il avoit surpris quelques-unes de vos lettres.

MADAME D'ISIGNY.

Et n'avois-je pas un beau recueil des siennes?... »

Et puis voilà une querelle tout à fait comique entre le prieur et Mme d'Isigny sur les priviléges des deux sexes. Mme d'Isigny m'appela à son secours, et j'allois prouver au prieur que le premier des deux époux qui manquoit au pacte rendoit à

l'autre sa liberté; mais mon père demanda son bonnet de nuit, rompit la conversation, et nous envoya coucher. Lorsque ce fut à mon tour de lui souhaiter la bonne nuit, en l'embrassant, je lui dis à l'oreille :

« Mon père, c'est qu'à la rigueur il n'y a point de lois pour le sage...

— Parlez plus bas...

— Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir.

— Je ne serois pas trop fâché, me répondit-il, qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi; mais je n'y habiterois pas s'ils pensoient tous de même. »





SUR L'INCONSÉQUENCE
DU
JUGEMENT PUBLIC
DE
NOS ACTIONS PARTICULIÈRES

ENTRONS-NOUS?

— C'est de bonne heure.

— Voyez-vous ces nuées?

— Ne craignez rien : elles disparoîtront d'elles-mêmes, et sans le secours de la moindre haleine de vent.

— Vous croyez?

— J'en ai fait souvent l'observation en été, dans les temps chauds. La partie basse de l'atmosphère, que la pluie a dégagée de son humidité, va reprendre une portion de la vapeur épaisse qui forme le voile obscur qui vous dérobe le ciel. La masse de cette vapeur se distribuera à peu près également

dans toute la masse de l'air, et, par cette exacte distribution ou combinaison, comme il vous plaira de dire, l'atmosphère deviendra transparente et lucide. C'est une opération de nos laboratoires qui s'exécute en grand au-dessus de nos têtes. Dans quelques heures, des points azurés commenceront à percer à travers les nuages raréfiés; les nuages se raréfieront de plus en plus; les points azurés se multiplieront et s'étendront; bientôt vous ne saurez ce que sera devenu le crêpe noir qui vous effrayoit, et vous serez surpris et récréé de la limpidité de l'air, de la pureté du ciel, et de la beauté du jour.

— Mais cela est vrai : car, tandis que vous parliez, je regardois, et le phénomène sembloit s'exécuter à vos ordres.

— Ce phénomène n'est qu'une espèce de dissolution de l'eau par l'air.

— Comme la vapeur qui ternit la surface extérieure d'un verre que l'on remplit d'eau glacée n'est qu'une espèce de précipitation.

— Et ces énormes ballons qui nagent ou restent suspendus dans l'atmosphère ne sont qu'une surabondance d'eau que l'air saturé ne peut dissoudre.

— Ils demeurent là comme des morceaux de sucre au fond d'une tasse de café qui n'en sauroit plus prendre.

— Fort bien.

— Et vous me promettez donc à notre retour...

— Une voûte aussi étoilée que vous l'ayez jamais vue.

— Puisque nous continuons notre promenade, pourriez-vous me dire, vous qui connoissez tous ceux qui fréquentent ici, quel est ce personnage long, sec et mélancolique, qui s'est assis, qui n'a pas dit un mot, et qu'on a laissé seul dans le salon lorsque le reste de la compagnie s'est dispersé?

— C'est un homme dont je respecte vraiment la douleur.

— Et vous le nommez?

— Le chevalier Desroches.

— Ce Desroches qui, devenu possesseur d'une fortune immense à la mort d'un père avare, s'est fait un nom par sa dissipation, ses galanteries et la diversité de ses états?

— Lui-même.

— Ce fou qui a subi toutes sortes de métamorphoses, et qu'on a vu successivement en petit collet, en robe de palais et en uniforme?

— Oui, ce fou.

— Qu'il est changé!

— Sa vie est un tissu d'événemens singuliers. C'est une des plus malheureuses victimes des caprices du sort et des jugemens inconsidérés des hommes. Lorsqu'il quitta l'Église pour la magistrature, sa famille jeta les hauts cris, et tout le sot public, qui ne manque jamais de prendre le parti des pères

contre les enfans, se mit à clabauder à l'unisson.

— Ce fut bien un autre vacarme lorsqu'il se retira du tribunal pour entrer au service.

— Cependant, que fit-il? un trait de vigueur dont nous nous glorifierions l'un et l'autre, et qui le qualifia la plus mauvaise tête qu'il y eût : et puis vous êtes étonné que l'effréné bavardage de ces gens-là m'importune, m'impatiente, me blesse !

— Ma foi, je vous avoue que j'ai jugé Desroches comme tout le monde.

— Et c'est ainsi que, de bouche en bouche, échos ridicules les unes des autres, un galant homme est traduit pour un plat homme, un homme d'esprit pour un sot, un homme honnête pour un coquin, un homme de courage pour un insensé, et réciproquement. Non, ces impertinens jaseurs ne valent pas la peine que l'on compte leur approbation, leur improbation, pour quelque chose dans la conduite de sa vie. Écoutez, morbleu, et mourez de honte.

Desroches entre conseiller au parlement très-jeune : des circonstances favorables le conduisent rapidement à la grand'chambre; il est de Tournelle à son tour, et l'un des rapporteurs dans une affaire criminelle. D'après ses conclusions, le malfaiteur est condamné au dernier supplice. Le jour de l'exécution, il est d'usage que ceux qui ont décidé la sentence du tribunal se rendent à l'Hôtel de ville,

afin d'y recevoir les dernières dispositions du malheureux, s'il en a quelques-unes à faire, comme il en arriva cette fois-là. C'étoit en hiver. Desroches et son collègue étoient assis devant le feu, lorsqu'on leur annonça l'arrivée du patient. Cet homme, que la torture avoit disloqué, étoit étendu et porté sur un matelas. En entrant, il se relève, il tourne ses regards vers le ciel, il s'écrie : « Grand Dieu! tes jugemens sont justes. » Le voilà sur son matelas, aux pieds de Desroches. « Et c'est vous, Monsieur, qui m'avez condamné! lui dit-il en l'apostrophant d'une voix forte. Je suis coupable du crime dont on m'accuse; oui, je le suis, je le confesse. Mais vous n'en savez rien. » Puis, reprenant toute la procédure, il démontra clair comme le jour qu'il n'y avoit ni solidité dans les preuves, ni justice dans la sentence. Desroches, saisi d'un tremblement universel, se lève, déchire sur lui sa robe magistrale, et renonce pour jamais à la périlleuse fonction de prononcer sur la vie des hommes. Et voilà ce qu'ils appellent un fou! Un homme qui se connoît, et qui craint d'avilir l'habit ecclésiastique par de mauvaises mœurs, ou de se trouver un jour souillé du sang de l'innocent.

— C'est qu'on ignore ces choses-là.

— C'est qu'il faut se taire quand on ignore.

— Mais pour se taire, il faut se méfier.

— Et quel inconvénient à se méfier?

— De refuser de la croyance à vingt personnes qu'on estime en faveur d'un homme qu'on ne connoît pas.

— Hé! Monsieur, je ne vous demande pas tant de garans quand il s'agit d'assurer le bien!

— Mais le mal?...

— Laissons cela : vous m'écartez de mon récit, et me donnez de l'humeur... Cependant il falloit être quelque chose. Il acheta une compagnie.

— C'est-à-dire qu'il laissa le métier de condamner ses semblables pour celui de les tuer sans aucune forme de procès.

— Je n'entends pas comment on plaisante en pareil cas.

— Que voulez-vous? Vous êtes triste, et je suis gai.

— C'est la suite de son histoire qu'il faut savoir, pour apprécier la valeur du caquet public.

— Je la saurois si vous vouliez.

— Cela sera long.

— Tant mieux.

— Desroches fait la campagne de 1745, et se montre bien. Échappé aux dangers de la guerre, à deux cent mille coups de fusil, il vient se faire casser la jambe par un cheval ombrageux, à douze ou quinze lieues d'une maison de campagne où il s'étoit proposé de passer son quartier d'hiver, et

Dieu sait comment cet accident fut arrangé par nos agréables !

— C'est qu'il y a certains personnages dont on s'est fait une habitude de rire, et qu'on ne plaint de rien.

— Un homme qui a la jambe fracassée, cela est en effet très-plaisant ! Hé bien ! messieurs les rieurs impertinens, riez bien ; mais sachez qu'il eût peut-être mieux valu pour Desroches d'avoir été emporté par un boulet de canon, ou d'être resté sur le champ de bataille, le ventre crevé d'un coup de baïonnette. Cet accident lui arriva dans un méchant petit village, où il n'y avoit d'asile supportable que le presbytère ou le château. On le transporta au château, qui appartenoit à une jeune veuve appelée Mme de La Carlière, la dame du lieu.

— Qui n'a pas entendu parler de Mme de La Carlière ? Qui n'a pas entendu parler de ses complaisances sans bornes pour un vieux mari jaloux, à qui la cupidité de ses parens l'avoit sacrifiée à l'âge de quatorze ans ?

— A cet âge, où l'on prend le plus sérieux des engagemens parce qu'on mettra du rouge et qu'on aura de belles boucles. Mme de La Carlière fut, avec son premier mari, la femme de la conduite la plus réservée et la plus honnête.

— Je le crois, puisque vous me le dites.

— Elle reçut et traita le chevalier Desroches

avec toutes les attentions imaginables. Ses affaires la rappeloient à la ville ; malgré ses affaires et les pluies continuelles d'un vilain automne qui, en gonflant les eaux de la Marne, qui coule dans son voisinage, l'exposoit à ne sortir de chez elle qu'en bateau, elle prolongea son séjour à sa terre jusqu'à l'entière guérison de Desroches. Le voilà guéri ; le voilà à côté de Mme de La Carlière, dans une même voiture qui les ramène à Paris, et le chevalier, lié de reconnoissance et attaché d'un sentiment plus doux à sa jeune, riche et belle hospitalière.

— Il est vrai que c'étoit une créature céleste ; elle ne parut jamais au spectacle sans faire sensation.

— Et c'est là que vous l'avez vue ?...

— Il est vrai.

— Pendant la durée d'une intimité de plusieurs années, l'amoureux chevalier, qui n'étoit pas indifférent à Mme de La Carlière, lui avoit proposé plusieurs fois de l'épouser ; mais la mémoire récente des peines qu'elle avoit endurées sous la tyrannie d'un premier époux, et plus encore cette réputation de légèreté que le chevalier s'étoit faite par une multirude d'aventures galantes, effrayoient Mme de La Carlière, qui ne croyoit pas à la conversion des hommes de ce caractère. Elle étoit alors en procès avec les héritiers de son mari.

— N'y eut-il pas encore des propos à l'occasion de ce procès-là ?

— Beaucoup, et de toutes les couleurs. Je vous laisse à penser si Desroches, qui avoit conservé nombre d'amis dans la magistrature, s'endormit sur les intérêts de Mme de La Carlière.

— Et si nous l'en supposions reconnoissante !

— Il étoit sans cesse à la porte des juges.

— Le plaisant, c'est que, parfaitement guéri de sa fracture, il ne les visitoit jamais sans un brodequin à la jambe. Il prétendoit que ses sollicitations, appuyées de son brodequin, en devenoient plus touchantes. Il est vrai qu'il le plaçoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et qu'on en faisoit quelquefois la remarque.

— Et que, pour le distinguer d'un parent du même nom, on l'appela Desroches-le-Brodequin. Cependant, à l'aide du bon droit et du brodequin pathétique du chevalier, Mme de La Carlière gagna son procès.

— Et devint Mme Desroches en titre.

— Comme vous y allez ! Vous n'aimez pas les détails communs, et je vous en fais grâce. Ils étoient d'accord, ils touchoient au moment de leur union, lorsque Mme de La Carlière, après un repas d'apparat, au milieu d'un cercle nombreux composé des deux familles et d'un certain nombre

d'amis, prenant un maintien auguste et un ton solennel, s'adressa au chevalier et lui dit :

« Monsieur Desroches, écoutez-moi. Aujourd'hui, nous sommes libres l'un et l'autre ; demain, nous ne le serons plus, et je vais devenir maîtresse de votre bonheur ou de votre malheur ; vous, du mien. J'y ai bien réfléchi. Daignez y penser aussi sérieusement. Si vous vous sentez ce même penchant à l'inconstance qui vous a dominé jusqu'à présent, si je ne suffisois pas à toute l'étendue de vos désirs, ne vous engagez pas ; je vous en conjure par vous-même et par moi. Songez que moins je me crois faite pour être négligée, plus je ressentirois vivement une injure. J'ai de la vanité, et beaucoup. Je ne sais pas haïr ; mais personne ne sait mieux mépriser, et je ne reviens point du mépris. Demain, au pied des autels, vous jurerez de m'appartenir, et de n'appartenir qu'à moi. Sondez-vous ; interrogez votre cœur tandis qu'il en est encore temps ; songez qu'il y va de ma vie. Monsieur, on me blesse aisément, et la blessure de mon âme ne cicatrise point ; elle saigne toujours. Je ne me plaindrai point, parce que la plainte, importune d'abord, finit par aigrir le mal, et parce que la pitié est un sentiment qui dégrade celui qui l'inspire. Je renfermerai ma douleur, et j'en périrai. Chevalier, je vais vous abandonner ma personne et mon bien, vous résigner mes volontés et

mes fantaisies; vous serez tout au monde pour moi, mais il faut que je sois tout au monde pour vous: je ne puis être satisfaite à moins. Je suis, je crois, l'unique pour vous dans ce moment, et vous l'êtes certainement pour moi; mais il est très-possible que nous rencontrions, vous une femme qui soit plus aimable, moi quelqu'un qui me le paraisse. Si la supériorité de mérite, réelle ou présumée, justifioit l'inconstance, il n'y auroit plus de mœurs. J'ai des mœurs, je veux en avoir, je veux que vous en ayez. C'est par tous les sacrifices imaginables que je prétends vous acquérir, et vous acquérir sans réserve. Voilà mes droits, voilà mes titres, et je n'en rabattrai jamais rien. Je ferai tout pour que vous ne soyez pas seulement un inconstant, mais pour qu'au jugement des hommes sensés, au jugement de votre propre conscience, vous soyez le dernier des ingrats. J'accepte le même reproche si je ne réponds pas à vos soins, à vos égards, à votre tendresse, au delà de vos espérances. J'ai appris ce dont j'étois capable à côté d'un époux qui ne me rendoit les devoirs d'une femme ni faciles ni agréables. Vous savez à présent ce que vous avez à attendre de moi. Voyez ce que vous avez à craindre de vous. Parlez-moi, chevalier, parlez-moi nettement... Ou je deviendrai votre épouse, ou je resterai votre amie : l'alternative n'est pas cruelle. Mon ami, mon tendre

ami, je vous en conjure, ne m'exposez pas à détester, à fuir le père de mes enfans, et peut-être, dans un accès de désespoir, à repousser leurs innocentes caresses. Que je puisse, toute ma vie, avec un nouveau transport, vous retrouver en eux et me réjouir d'avoir été leur mère. Donnez-moi la plus grande marque de confiance qu'une femme honnête ait sollicitée d'un galant homme : refusez-moi si vous croyez que je me mette à un trop haut prix. Loin d'en être offensée, je jetterai mes bras autour de votre cou, et l'amour de celles que vous avez captivées, et les fadeurs que vous leur avez débitées ne vous auront jamais valu un baiser aussi sincère, aussi doux que celui que vous aurez obtenu de votre franchise et de ma reconnoissance ! »

— Je crois avoir entendu dans le temps une parodie bien comique de ce discours.

— Et par quelque bonne amie de Mme de La Carlière ?

— Ma foi, je me la rappelle : vous avez deviné.

— Et cela ne suffiroit pas à rencogner un homme au fond d'une forêt, loin de toute cette décente canaille pour laquelle il n'y a rien de sacré ? J'irai : cela finira par là. Rien n'est plus sûr, j'irai. L'assemblée, qui avoit commencé par sourire, finit par verser des larmes. Desroches se précipita aux genoux de Mme de La Carlière, se répandit en protestations honnêtes et tendres, n'omit

rien de ce qui pouvoit aggraver ou excuser sa conduite passée, compara Mme de La Carlière aux femmes qu'il avoit connues et délaissées, tira de ce parallèle juste et flatteur des motifs de la rassurer, de se rassurer lui-même contre un penchant à la mode, une effervescence de jeunesse, le vice des mœurs générales plutôt que le sien; ne dit rien qu'il ne pensât et qu'il ne se promît de faire. Mme de La Carlière le regardoit, l'écoutoit, cherchoit à le pénétrer dans ses discours, dans ses mouvemens, et interprétoit tout à son avantage.

— Pourquoi non, s'il étoit vrai?

— Elle lui avoit abandonné une de ses mains, qu'il baisoit, qu'il pressoit contre son cœur, qu'il baisoit encore, qu'il mouilloit de ses larmes. Tout le monde partageoit leur tendresse; toutes les femmes sentoient comme Mme de La Carlière, tous les hommes comme le chevalier.

— C'est l'effet de ce qui est honnête de ne laisser à une grande assemblée qu'une pensée et qu'une âme. Comme on s'estime, comme on s'aime tous dans ces mómens! Par exemple, que l'humanité est belle au spectacle! Pourquoi faut-il qu'on se sépare si vite! Les hommes sont si bons et si heureux lorsque l'honnête réunit leurs suffrages, les confond, les rend uns!

— Nous jouissions de ce bonheur, qui nous assimiloit, lorsque Mme de La Carlière, transportée

d'un mouvement d'âme exaltée, se leva et dit à Desroches : « Chevalier, je ne vous crois pas encore, mais tout à l'heure je vous croirai... »

— La petite comtesse jouoit sublimement cet enthousiasme de sa belle cousine.

— Elle est bien plus faite pour le jouer que pour le sentir... « Ces sermens prononcés au pied des autels... » Vous riez?

— Ma foi, je vous en demande pardon; mais je vois encore la petite comtesse hissée sur la pointe de ses pieds, et j'entends son ton emphatique.

— Allez, vous êtes un scélérat, un corrompu comme tous ces gens-là; et je me tais.

— Je vous promets de ne plus rire.

— Prenez-y garde.

— Hé bien! les sermens prononcés au pied des autels...

— « Ont été suivis de tant de parjures que je ne fais aucun compte de la promesse solennelle de demain. La présence de Dieu est moins redoutable pour nous que le jugement de nos semblables. Monsieur Desroches, approchez. Voilà ma main; donnez-moi la vôtre, et jurez-moi une fidélité, une tendresse éternelle; attestez-en les hommes qui nous entourent. Permettez que, s'il arrive que vous me donniez quelques sujets légitimes de me plaindre, je vous dénonce à ce tribunal et vous livre

à son indignation. Consentez qu'ils se rassemblent à ma voix, et qu'ils vous appellent traître, ingrat, perfide, homme faux, homme méchant. Ce sont mes amis et les vôtres. Consentez qu'au moment où je vous perdrois, il ne vous en reste aucun. Vous, mes amis, jurez-moi de le laisser seul. »

A l'instant le salon retentit des cris mêlés : « Je promets ! je permets ! je consens ! nous le jurons ! » Et, au milieu de ce tumulte délicieux, le chevalier, qui avoit jeté ses bras autour de Mme de La Carlière, la baisoit sur le front, sur les yeux, sur les joues. « Mais, chevalier !...

« — Mais, Madame, la cérémonie est faite : je suis votre époux, vous êtes ma femme.

« — Au fond des bois, assurément ; ici, il manque une petite formalité d'usage. En attendant mieux, tenez, voilà mon portrait ; faites-en ce qu'il vous plaira. N'avez-vous pas ordonné le vôtre ? Si vous l'avez, donnez-le-moi... »

Desroches présenta son portrait à Mme de La Carlière, qui le mit à son bras, et qui se fit appeler, le reste de la journée, Mme Desroches.

— Je suis bien pressé de savoir ce que cela deviendra.

— Un moment de patience. Je vous ai promis d'être long, et il faut que je tienne parole. Mais... il est vrai... c'étoit dans le temps de votre grande tournée, et vous étiez alors absent du royaume.

Deux ans, deux ans entiers, Desroches et sa femme furent les époux les plus unis, les plus heureux. On crut Desroches vraiment corrigé, et il l'étoit en effet. Ses amis de libertinage, qui avoient entendu parler de la scène précédente, et qui en avoient plaisanté, disoient que c'étoit réellement le prêtre qui portoit malheur, et que Mme de La Carlière avoit découvert, au bout de deux mille ans, le secret d'esquiver à la malédiction du sacrement. Desroches eut un enfant de Mme de La Carlière, que j'appellerai Mme Desroches jusqu'à ce qu'il me convienne d'en user autrement. Elle voulut absolument le nourrir. Ce fut un long et périlleux intervalle pour un jeune homme d'un tempérament ardent, et peu fait à cette espèce de régime. Tandis que Mme Desroches étoit à ses fonctions, son mari se répandoit dans la société, et il eut le malheur de trouver un jour sur son chemin une de ces femmes séduisantes, artificieuses, secrètement irritées de voir ailleurs une concorde qu'elles ont exclue de chez elles, et dont il semble que l'étude et la consolation soient de plonger les autres dans la misère qu'elles éprouvent.

— C'est votre histoire, mais ce n'est pas la sienne.

— Desroches, qui se connoissoit, qui connoissoit sa femme, qui la respectoit, qui la redoutoit...

— C'est presque la même chose...

— Passoit ses journées à côté d'elle. Son enfant, dont il étoit fou, étoit presque aussi souvent entre ses bras qu'entre ceux de la mère, dont il s'occupoit, avec quelques amis communs, à soulager la tâche honnête, mais pénible, par la variété des amusemens domestiques.

— Cela est fort beau.

— Certainement. Un de ses amis s'étoit engagé dans les opérations du gouvernement. Le ministère lui redevoit une somme considérable, qui faisoit presque toute sa fortune, et dont il sollicitoit inutilement la rentrée. Il s'en ouvrit à Desroches. Celui-ci se rappela qu'il avoit été autrefois fort bien avec une femme assez puissante, par ses liaisons, pour finir cette affaire. Il se tut. Mais, dès le lendemain, il vit cette femme et lui parla. On fut enchanté de retrouver et de servir un galant homme qu'on avoit tendrement aimé et sacrifié à des vues ambitieuses. Cette première entrevue fut suivie de plusieurs autres. Cette femme étoit charmante. Elle avoit des torts, et la manière dont elle s'en expliquoit n'étoit point équivoque. Desroches fut quelque temps incertain de ce qu'il feroit.

— Ma foi, je ne sais pas pourquoi.

— Mais, moitié goût, désœuvrement ou faiblesse, moitié crainte qu'un misérable scrupule...

— Sur un amusement assez indifférent pour sa femme...

— Ne ralentît la vivacité de la protectrice de son ami, et n'arrêtât le succès de sa négociation, il oublia un moment Mme Desroches, et s'engagea dans une intrigue que sa complice avoit le plus grand intérêt de tenir secrète, et dans une correspondance nécessaire et suivie. On se voyoit peu, mais on s'écrivoit souvent. J'ai dit cent fois aux amans : « N'écrivez point, les lettres vous perdront; tôt ou tard le hasard en détournera une de son adresse. Le hasard combine tous les cas possibles, et il ne lui faut que du temps pour amener la chance fatale. »

— Aucuns ne vous ont cru?

— Et tous se sont perdus, et Desroches, comme cent mille qui l'ont précédé, et cent mille qui le suivront. Celui-ci gardoit les siennes dans un de ces petits coffrets cerclés en dessus et par les côtés de lames d'acier. A la ville, à la campagne, le coffret étoit sous la clef d'un secrétaire. En voyage, il étoit déposé dans une des malles de Desroches, sur le devant de la voiture. Cette fois-ci, il étoit sur le devant. Ils partent; ils arrivent. En mettant pied à terre, Desroches donne à un domestique le coffret à porter dans son appartement, où l'on n'arrivoit qu'en traversant celui de sa femme. Là, l'anneau casse, le coffret tombe, le dessus se sépare, et voilà une multitude de lettres éparses aux pieds de Mme Desroches. Elle en ra-

masse quelques-unes, et se convainc de la perfidie de son époux. Elle ne se rappela jamais cet instant sans frisson. Elle me disoit qu'une sueur froide s'étoit échappée de toutes les parties de son corps, et qu'il lui avoit semblé qu'une griffe de fer lui serroit le cœur et tirailloit ses entrailles. Que va-t-elle devenir? Que fera-t-elle? Elle se recueillit; elle rappela ce qui lui restoit de raison et de force. Entre ces lettres, elle fit choix de quelques-unes des plus significatives; elle rajusta le fond du coffret, et ordonna au domestique de le placer dans l'appartement de son maître, sans parler de ce qui venoit d'arriver, sous peine d'être chassé sur-le-champ. Elle avoit promis à Desroches qu'il n'entendroit jamais une plainte de sa bouche : elle tint parole. Cependant la tristesse s'empara d'elle; elle pleuroit quelquefois; elle vouloit être seule, chez elle ou à la promenade; elle se faisoit servir dans son appartement; elle gardoit un silence continu; il ne lui échappoit que quelques soupirs involontaires. L'affligé, mais tranquille Desroches, traitoit cet état de vapeurs, quoique les femmes qui nourrissent n'y soient pas sujettes. En très-peu de temps, la santé de sa femme s'affoiblit au point qu'il fallut quitter la campagne et s'en revenir à la ville. Elle obtint de son mari de faire la route dans une voiture séparée. De retour ici, elle mit dans ses procédés tant de réserve et d'adresse que Desroches,

qui ne s'étoit point aperçu de la soustraction des lettres, ne vit dans les légers dédains de sa femme, son indifférence, ses soupirs échappés, ses larmes retenues, son goût pour la solitude, que les symptômes accoutumés de l'indisposition qu'il lui croyoit. Quelquefois il lui conseilloit d'interrompre la nourriture de son enfant : c'étoit précisément le seul moyen d'éloigner, tant qu'il lui plairoit, un éclaircissement entre elle et son mari. Desroches continuoit donc de vivre à côté de sa femme, dans la plus entière sécurité sur le mystère de sa conduite, lorsqu'un matin elle lui apparut grande, noble, digne, vêtue du même habit et parée des mêmes ajustemens qu'elle avoit portés dans la cérémonie domestique de la veille de son mariage. Ce qu'elle avoit perdu de fraîcheur et d'embonpoint, ce que la peine secrète dont elle étoit consumée lui avoit ôté de charmes, étoit réparé avec avantage par la noblesse de son maintien. Desroches écrivoit à son amie lorsque sa femme entra. Le trouble les saisit l'un et l'autre ; mais, tous les deux également habiles et intéressés à dissimuler, ce trouble ne fit que passer. « Oh ! ma femme ! s'écria Desroches en la voyant et en chiffonnant, comme de distraction, le papier qu'il avoit écrit, que vous êtes belle ! Quels sont donc vos projets du jour ? — Mon projet, Monsieur, est de rassembler les deux familles. Nos amis, nos parens sont invités, et je compte

sur vous. — Certainement. A quelle heure me désirez-vous ? — A quelle heure je vous désire ? mais... à l'heure accoutumée. — Vous avez un éventail et des gants, est-ce que vous sortez ? — Si vous le permettez. — Et pourroit-on savoir où vous allez ? — Chez ma mère. — Je vous prie de lui présenter mon respect. — Votre respect ? — Assurément. »

Mme Desroches ne rentra qu'à l'heure de se mettre à table. Les convives étoient arrivés. On l'attendoit. Aussitôt qu'elle parut, ce fut la même exclamation que celle de son mari. Les hommes, les femmes, l'entourèrent en disant tous à la fois : « Mais voyez donc, qu'elle est belle ! » Les femmes rajustoient quelque chose qui s'étoit dérangé à sa coiffure. Les hommes, placés à distance et immobiles d'admiration, répétoient entre eux : « Non, Dieu ni la nature n'ont rien fait, n'ont rien pu faire de plus imposant, de plus grand, de plus beau, de plus noble, de plus parfait. — Mais, ma femme, lui disoit Desroches, vous ne me paroissez pas assez sensible à l'impression que vous faites sur nous. De grâce ne souriez pas : un souris, accompagné de tant de charmes, nous raviroit à tous le sens commun. » Mme Desroches répondit d'un léger mouvement d'indignation, détourna la tête et porta son mouchoir à ses yeux, qui commençoient à s'humecter. Les femmes, qui remarquent tout, se demandoient tout bas : « Qu'a-t-elle donc ? On diroit

qu'elle ait envie de pleurer. » Desroches, qui les devinoit, portoit la main à son front et leur faisoit signe que la tête de Madame étoit un peu affectée.

— En effet, on m'écrivit au loin qu'il se répandoit un bruit sourd que la belle Mme Desroches, ci-devant la belle Mme de La Carlière, étoit devenue folle.

— On servit. La gaieté se montroit sur tous les visages, excepté sur celui de Mme de La Carlière. Desroches la plaisante légèrement sur son air de dignité. Il ne faisoit pas assez de cas de sa raison ni de celle de ses amis pour craindre le danger d'un de ses souris. « Ma femme, si tu voulois sourire... » Mme de La Carlière affecta de ne pas entendre, et garda son air grave. Les femmes dirent que toutes les physionomies lui alloient si bien qu'on pouvoit lui en laisser le choix. Le repas est achevé. On rentre dans le salon. Le cercle est formé. Mme de La Carlière...

— Vous voulez dire Mme Desroches ?

— Non, il ne me plaît plus de l'appeler ainsi. Mme de La Carlière sonne ; elle fait signe. On lui apporte son enfant ; elle le reçoit en tremblant. Elle découvre son sein, lui donne à teter, et le tend à la gouvernante après l'avoir regardé tristement, baisé, et mouillé d'une larme qui tomba sur le visage de l'enfant. Elle dit, en essuyant cette larme : « Ce ne sera pas la dernière. » Mais ces

mots furent prononcés si bas qu'on les entendit à peine. Ce spectacle attendrit tous les assistans, et établit dans le salon un silence profond. Ce fut alors que Mme de La Carlière se leva, et, s'adressant à la compagnie, dit ce qui suit, ou l'équivalent :

« Mes parens, mes amis, vous y étiez tous, le jour que j'engageai ma foi à M. Desroches et qu'il m'engagea la sienne. Les conditions auxquelles je reçus sa main et lui donnai la mienne, vous vous les rappelez sans doute. Monsieur Desroches, parlez. Ai-je été fidèle à mes promesses?... — Jusqu'au scrupule. — Et vous, Monsieur, vous m'avez trompée, vous m'avez trahie... — Moi, Madame?... — Vous, Monsieur. — Qui sont les malheureux, les indignes... — Il n'y a de malheureux ici que moi, et d'indigne que vous... — Madame, ma femme... — Je ne la suis plus... — Madame ! — Monsieur, n'ajoutez pas le mensonge et l'arrogance à la perfidie. Plus vous vous défendrez, plus vous serez confus. Épargnez-vous vous-même... »

En achevant ces mots, elle tira les lettres de sa poche, en présenta de côté quelques-unes à Desroches, et distribua les autres aux assistans. On les prit, mais on ne les lisoit pas. « Messieurs, Mesdames, disoit Mme de La Carlière, lisez, et jugez-nous. Vous ne sortirez point d'ici sans avoit prononcé. » Puis, s'adressant à Desroches :

Vous, Monsieur, vous devez connoître l'écriture. » On hésita encore ; mais, sur les instances réitérées de Mme de La Carlière, on lut. Cependant Desroches, tremblant, immobile, s'étoit appuyé la tête contre une glace, le dos tourné à la compagnie, qu'il n'osoit regarder. Un de ses amis en eut pitié, le prit par la main, et l'entraîna hors du salon.

— Dans les détails qu'on me fit de cette scène, on me disoit qu'il avoit été bien plat, et sa femme honnêtement ridicule.

— L'absence de Desroches mit à l'aise. On convint de sa faute ; on approuva le ressentiment de Mme de La Carlière, pourvu qu'elle ne le poussât pas trop loin. On s'attroupa autour d'elle ; on la pressa, on la supplia, on la conjura. L'ami qui avoit entraîné Desroches entroit et sortoit, l'instruisant de ce qui se passoit. Mme de La Carlière resta ferme dans une résolution dont elle ne s'étoit point encore expliquée. Elle ne répondoit que le même mot à tout ce qu'on lui représentoit. Elle disoit aux femmes : « Mesdames, je ne blâme point votre indulgence. » Aux hommes : « Messieurs, cela ne se peut ; la confiance est perdue, et il n'y a point de ressource. » On ramena le mari. Il étoit plus mort que vif. Il tomba plutôt qu'il ne se jeta aux pieds de sa femme ; il y restoit sans parler. Mme de La Carlière lui dit : « Monsieur, relevez-vous. «

Il se releva, et elle ajouta : « Vous êtes un mauvais époux : êtes-vous, n'êtes-vous pas un galant homme, c'est ce que je vais savoir. Je ne puis ni vous aimer ni vous estimer ; c'est vous déclarer que nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble. Je vous abandonne ma fortune ; je n'en réclame qu'une partie suffisante pour ma subsistance étroite et celle de mon enfant. Ma mère est prévenue. J'ai un logement préparé chez elle, et vous permettrez que je l'aille occuper sur-le-champ. La seule grâce que je demande, et que je suis en droit d'obtenir, c'est de m'épargner un éclat qui ne changeroit pas mes desseins, et dont le seul effet seroit d'accélérer la cruelle sentence que vous avez prononcée contre moi. Souffrez que j'emporte mon enfant, et que j'attende à côté de ma mère qu'elle me ferme les yeux ou que je ferme les siens. Si vous avez de la peine, soyez sûr que ma douleur et le grand âge de ma mère la finiront bientôt. »

Cependant les pleurs couloient de tous les yeux ; les femmes lui tenoient les mains ; les hommes s'étoient prosternés. Mais ce fut lorsque Mme de la Carlière s'avança vers la porte, tenant son enfant entre ses bras, qu'on entendit des sanglots et des cris. Le mari crioit : « Ma femme ! ma femme ! écoutez-moi ; vous ne savez pas. » Les hommes crioient, les femmes crioient : « Madame Desroches !

Madame ! » Le mari crioit : « Mes amis, la laisserez-vous aller ? Arrêtez-la, arrêtez-la donc ! qu'elle m'entende, que je lui parle ! » Comme on le pressoit de se jeter au-devant d'elle : « Non, disoit-il, je ne saurois, je n'oserois : moi, porter une main sur elle ! la toucher ! Je n'en suis pas digne. »

Mme de La Carlière partit. J'étois chez sa mère lorsqu'elle y arriva, brisée des efforts qu'elle s'étoit faits. Trois de ses domestiques l'avoient descendue de sa voiture et la portoient par la tête et par les pieds ; suivoit la gouvernante, pâle comme la mort, avec l'enfant endormi sur son sein. On déposa cette malheureuse femme sur un lit de repos, où elle resta longtemps sans mouvement, sous les yeux de sa vieille et respectable mère, qui ouvroit la bouche sans crier, qui s'agitoit autour d'elle, qui vouloit secourir sa fille, et qui ne le pouvoit. Enfin la connoissance lui revint, et ses premiers mots, en levant les paupières, furent : « Je ne suis donc pas morte ! C'est une chose bien douce que d'être morte ! Ma mère, mettez-vous là, à côté de moi, et mourons toutes deux. Mais, si nous mourons, qui aura soin de ce pauvre petit ? »

Alors elle prit les deux mains sèches et tremblantes de sa mère dans une des siennes ; elle posa l'autre sur son enfant ; elle se mit à répandre un torrent de larmes. Elle sanglotoit ; elle vouloit se plaindre ; mais sa plainte et ses sanglots étoient

interrompus d'un hoquet violent. Lorsqu'elle put articuler quelques paroles, elle dit : « Seroit-il possible qu'il souffrît autant que moi ! » Cependant on s'occupoit à consoler Desroches et à lui persuader que le ressentiment d'une faute aussi légère que la sienne ne pourroit durer, mais qu'il falloit accorder quelques instans à l'orgueil d'une femme fière, sensible et blessée, et que la solennité d'une cérémonie extraordinaire engageoit presque d'honneur à une démarche violente. « C'est un peu notre faute », disoient les hommes... « Vraiment oui, disoient les femmes ; si nous eussions vu sa sublime momerie du même œil que le public et la comtesse, rien de ce qui nous désole à présent ne seroit arrivé... C'est que les choses d'un certain appareil nous en imposent, et que nous nous laissons aller à une sotte admiration lorsqu'il n'y auroit qu'à hausser les épaules et rire... Vous verrez, vous verrez le beau train que cette dernière scène va faire, et comme on nous y tympanisera tous. »

— Entre nous, cela prêtoit.

— De ce jour, Mme de La Carlière reprit son nom de veuve, et ne souffrit jamais qu'on l'appelât Mme Desroches. Sa porte, longtemps fermée à tout le monde, le fut pour toujours à son mari. Il écrivit, on brûla ses lettres sans les ouvrir. Mme de La Carlière déclara à ses parens et à ses amis

qu'elle cesseroit de voir le premier qui intercéderoit pour lui. Les prêtres s'en mêlèrent sans fruit. Pour les grands, elle rejeta leur médiation avec tant de hauteur et de fermeté qu'elle en fut bientôt délivrée.

— Ils dirent sans doute que c'étoit une impertinente, une prude renforcée.

— Et les autres le répétèrent tous d'après eux. Cependant elle étoit absorbée dans la mélancolie; sa santé s'étoit détruite avec une rapidité inconcevable. Tant de personnes étoient confidentes de cette séparation inattendue, et du motif singulier qui l'avoit amenée, que ce fut bientôt l'entretien général. C'est ici que je vous prie de détourner vos yeux, s'il se peut, de Mme de La Carlière, pour les fixer sur le public, sur cette foule imbécile qui nous juge, qui dispose de notre honneur, qui nous porte aux nues ou qui nous traîne dans la fange, et qu'on respecte d'autant plus qu'on a moins d'énergie et de vertu. Esclaves du public, vous pourrez être les fils adoptifs du tyran; mais vous ne verrez jamais le quatrième jour des Ides!... Il n'y avoit qu'un avis sur la conduite de Mme de La Carlière : « C'étoit une folle à enfermer... Le bel exemple à donner et à suivre!... C'est à séparer les trois quarts des maris de leurs femmes... Les trois quarts, dites-vous? Est-ce qu'il y en a deux sur cent qui soient fidèles à la rigueur?...

Mme de La Carlière est très-aimable, sans contredit; elle avoit fait ses conditions, d'accord : c'est la beauté, la vertu, l'honnêteté même. Ajoutez que le chevalier lui doit tout. Mais aussi vouloir, dans tout un royaume, être l'unique à qui son mari s'en tienne strictement, la prétention est par trop ridicule. » Et puis l'on continuoit : « Si le Desroches en est si féru, que ne s'adresse-t-il aux lois, et que ne met-il cette femme à la raison ? » Jugez de ce qu'ils auroient dit si Desroches ou son ami avoit pu s'expliquer; mais tout les réduisoit au silence. Ces derniers propos furent très-inutilement rebattus aux oreilles du chevalier. Il eût tout mis en œuvre pour recouvrer sa femme, excepté la violence. Cependant Mme de La Carlière étoit une femme vénérée, et, du centre de ces voix qui la blâmoient, il s'en élevoit quelques-unes qui hasardoient un mot de défense, mais un mot bien timide, bien foible, bien réservé, moins de conviction que d'honnêteté.

— Dans les circonstances les plus équivoques, le parti de l'honnêteté se grossit sans cesse de transfuges.

— C'est bien vu.

— Le malheur qui dure réconcilie avec tous les hommes, et la perte des charmes d'une belle femme la réconcilie avec toutes les autres.

— Encore mieux. En effet, lorsque la belle Mme de La Carlière ne présenta plus que son sque-

lette, le propos de la commisération se mêla à celui du blâme. « S'éteindre à la fleur de son âge, passer ainsi, et cela par la trahison d'un homme qu'elle avoit bien averti, qui devoit la connoître, et qui n'avoit qu'un seul moyen d'acquitter tout ce qu'elle avoit fait pour lui, car, entre nous, lorsque Desroches l'épousa, c'étoit un cadet de Bretagne qui n'avoit que la cape et l'épée... La pauvre Mme de La Carlière ! cela est pourtant bien triste... Mais aussi, pourquoi ne pas retourner avec lui ?... Ah ! pourquoi ? C'est que chacun a son caractère, et qu'il seroit peut-être à souhaiter que celui-là fût plus commun : nos seigneurs et maîtres y regarderoient à deux fois. »

Tandis qu'on s'amusoit ainsi pour et contre, en faisant du filet ou en brodant une veste, et que la balance penchoit insensiblement en faveur de Mme de La Carlière, Desroches étoit tombé dans un état déplorable d'esprit et de corps ; mais on ne le voyoit pas : il s'étoit retiré à la campagne, où il attendoit, dans la douleur et dans l'ennui, un sentiment de pitié qu'il avoit inutilement sollicité par toutes les voies de la soumission. De son côté, réduite au dernier degré d'appauvrissement et de foiblesse, Mme de La Carlière fut obligée de remettre à une mercenaire la nourriture de son enfant. L'accident qu'elle redoutoit d'un changement de lait arriva : de jour en jour, l'enfant dépérit et

mourut. Ce fut alors qu'on dit : « Savez-vous? cette pauvre Mme de La Carlière a perdu son enfant... — Elle doit en être inconsolable... — Qu'appelez-vous inconsolable? C'est un chagrin qui ne se conçoit pas. Je l'ai vue : cela fait pitié ! On n'y tient pas... — Et Desroches?... — Ne me parlez pas des hommes : ce sont des tigres. Si cette femme lui étoit un peu chère, est-ce qu'il seroit à sa campagne? est-ce qu'il n'auroit pas accouru? est-ce qu'il ne l'obséderoit pas dans les rues, dans les églises, à sa porte? C'est qu'on se fait ouvrir une porte quand on le veut bien ; c'est qu'on y reste, qu'on y couche, qu'on y meurt... » C'est que Desroches n'avoit omis aucune de ces choses, et qu'on l'ignoroit, car le point important n'est pas de savoir, mais de parler. On parloit donc... « L'enfant est mort... — Qui sait si ce n'auroit pas été un monstre comme son père?... — La mère se meurt... — Et le mari, que fait-il pendant ce temps-là?... — Belle question ! Le jour, il court la forêt à la suite de ses chiens, et il passe la nuit à crapuler avec des espèces de brutes comme lui... — Fort bien. »

Autre événement. Desroches avoit obtenu les honneurs de son état lorsqu'il épousa. Mme de La Carlière avoit exigé qu'il quittât le service, et qu'il cédât son régiment à son frère cadet.

— Est-ce que Desroches avoit un cadet?

— Non, mais bien Mme de La Carlière.

— Eh bien?

— Eh bien! le jeune homme est tué à la première bataille! et voilà qu'on s'écrie de tous côtés : « Le malheur est entré dans cette maison avec ce Desroches! » A les entendre, on eût cru que le coup dont le jeune officier avoit été tué étoit parti de la main de Desroches. C'étoit un déchaînement, un déraisonnement aussi général qu'inconcevable. A mesure que les peines de Mme de La Carlière se succédoient, le caractère de Desroches se noircissoit, sa trahison s'exagéroit, et, sans en être ni plus ni moins coupable, il en devenoit de jour en jour plus odieux. Vous croyez que c'est tout? Non, non. La mère de Mme de La Carlière avoit ses soixante-seize ans passés. Je conçois que la mort de son petit-fils et le spectacle assidu de la douleur de sa fille suffisoient pour abréger ses jours; mais elle étoit décrépite, mais elle étoit infirme. N'importe : on oublia sa vieillesse et ses infirmités, et Desroches fut encore responsable de sa mort. Pour le coup, on trancha le mot, et ce fut un misérable, dont Mme de La Carlière ne pouvoit se rapprocher sans fouler aux pieds toute pudeur : le meurtrier de sa mère, de son frère, de son fils!

— Mais, d'après cette belle logique, si Mme de La Carlière fût morte, surtout après une maladie longue et douloureuse qui eût permis à l'injustice

et à la haine publiques de faire tous leurs progrès, ils auroient dû le regarder comme l'exécrable assassin de toute une famille.

— C'est ce qui arriva, et ce qu'ils firent.

— Bon !

— Si vous ne m'en croyez pas, adressez-vous à quelques-uns de ceux qui sont ici, et vous verrez comment ils s'en expliqueront. S'il est resté seul dans le salon, c'est qu'au moment où il s'est présenté, chacun lui a tourné le dos.

— Pourquoi donc ? On sait qu'un homme est un coquin, mais cela n'empêche pas qu'on ne l'accueille.

— L'affaire est un peu récente, et tous ces gens-là sont les parens ou les amis de la défunte. Mme de La Carlière mourut la seconde fête de la Pentecôte dernière, et savez-vous où ? A Saint-Eustache, à la messe de la paroisse, au milieu d'un peuple nombreux.

— Mais quelle folie ! On meurt dans son lit. Qui est-ce qui s'est jamais avisé de mourir à l'église ? Cette femme avoit projeté d'être bizarre jusqu'au bout.

— Oui, bizarre : c'est le mot. Elle se trouvoit un peu mieux ; elle s'étoit confessée la veille ; elle se croyoit assez de force pour aller recevoir le sacrement à l'église, au lieu de l'appeler chez elle. On la porte dans une chaise. Elle entend l'office

sans se plaindre et sans paroître souffrir. Le moment de la communion arrive. Ses femmes lui donnent le bras, et la conduisent à la sainte table. Le prêtre la communie ; elle s'incline comme pour se recueillir, et elle expire.

— Elle expire !...

— Oui, elle expire bizarrement, comme vous l'avez dit.

— Et Dieu sait le tumulte !

— Laissons cela ; on le conçoit de reste, et venons à la suite.

— C'est que cette femme en devint cent fois plus intéressante, et son mari cent fois plus abominable.

— Cela va sans dire.

— Et ce n'est pas tout ?

— Non, le hasard voulut que Desroches se trouvât sur le passage de Mme de La Carlière, lorsqu'on la transféroit morte de l'église dans sa maison.

— Tout semble conspirer contre ce pauvre diable.

— Il approche, il reconnoît sa femme ; il pousse des cris. On demande qui est cet homme. Du milieu de la foule il s'élève une voix indiscrète (c'étoit celle d'un prêtre de la paroisse) qui dit : « C'est l'assassin de cette femme. » Desroches ajoute, en se tordant les bras, en s'arrachant les cheveux :

« Oui, oui, je le suis. » A l'instant, on s'attroupe autour de lui, on le charge d'imprécations, on ramasse des pierres, et c'étoit un homme assommé sur la place, si quelques honnêtes gens ne l'avoient sauvé de la fureur de la populace irritée.

— Et quelle avoit été sa conduite pendant la maladie de sa femme ?

— Aussi bonne qu'elle pouvoit l'être. Trompé, comme nous tous, par Mme de La Carlière, qui déroboit aux autres et qui peut-être se dissimuloit à elle-même sa fin prochaine...

— J'entends : il n'en fut pas moins un barbare, un inhumain.

— Une bête féroce, qui avoit enfoncé peu à peu un poignard dans le sein d'une femme divine, son épouse et sa bienfaitrice, et qu'il avoit laissée périr sans se montrer, sans donner le moindre signe d'intérêt et de sensibilité.

— Et cela pour n'avoir pas su ce qu'on lui cachoit.

— Et ce qui étoit ignoré de ceux mêmes qui vivoient autour d'elle.

— Et qui étoient à portée de la voir tous les jours.

— Précisément. Et voilà ce que c'est que le jugement public de nos actions particulières ; voilà comme une faute légère...

— Oh ! très-légère.

— S'aggrave à leurs yeux par une suite d'événemens qu'il étoit de toute impossibilité de prévoir et d'empêcher.

— Même par des circonstances tout à fait étrangères à la première origine, telles que la mort du frère de Mme de La Carlière, par la cession du régiment de Desroches.

— C'est qu'ils sont, en bien comme en mal, alternativement panégyristes ridicules ou censeurs absurdes. L'événement est toujours la mesure de leur éloge et de leur blâme. Mon ami, écoutez-les, s'ils ne vous ennuient pas ; mais ne les croyez point, et ne les répétez jamais, sous peine d'appuyer une impertinence de la vôtre. A quoi pensez-vous donc ? vous rêvez.

— Je change la thèse en supposant un procédé plus ordinaire à Mme de La Carlière. Elle trouve les lettres : elle boude. Au bout de quelques jours, l'humeur amène une explication, et l'oreiller un raccommodement, comme c'est l'usage. Malgré les excuses, les protestations et les sermens renouvelés, le caractère léger de Desroches le rentraîne dans une seconde erreur. Autre bouderie, autre explication, autre raccommodement, autres sermens, autres parjures ; et ainsi de suite pendant une trentaine d'années, comme c'est l'usage. Cependant Desroches est un galant homme, qui s'occupe à réparer,

par des égards multipliés, par une complaisance sans bornes, une assez petite injure.

— Comme il n'est pas toujours d'usage.

— Point de séparation, point d'éclat : ils vivent ensemble comme nous vivons tous, et la belle-mère, et la mère, et le frère, et l'enfant, seroient morts qu'on n'en auroit pas sonné le mot.

— Ou qu'on n'en auroit parlé que pour plaindre un infortuné poursuivi par le sort et accablé de malheurs.

— Il est vrai.

— D'où je conclus que vous n'êtes pas loin d'accorder à cette vilaine bête à cent mille mauvaises têtes et à autant de mauvaises langues tout le mépris qu'elle mérite. Mais tôt ou tard le sens commun lui revient, et le discours de l'avenir rectifie le bavardage du présent.

— Ainsi, vous croyez qu'il y aura un moment où la chose sera vue telle qu'elle est, Mme de La Carlière accusée et Desroches absous ?

— Je ne pense pas même que ce moment soit éloigné : premièrement, parce que les absens ont tort, et qu'il n'y a pas d'absent plus absent qu'un mort ; secondement, c'est qu'on parle, on dispute ; les aventures les plus usées reparoissent en conversation, et sont pesées avec moins de partialité ; c'est qu'on verra peut-être encore dix ans ce pauvre Desroches, comme vous l'avez vu, traînant de

maison en maison sa malheureuse existence ; qu'on se rapprochera de lui, qu'on l'interrogera, qu'on l'écoutera, qu'il n'aura plus aucune raison de se taire, qu'on saura le fond de son histoire, qu'on réduira sa première sottise à rien.

— A ce qu'elle vaut.

— Et que nous sommes assez jeunes tous deux pour entendre traiter la belle, la grande, la vertueuse, la digne Mme de La Carlière, d'inflexible et hautaine bégueule ; car ils se poussent tous les uns les autres, et, comme ils n'ont point de règles dans leurs jugemens, ils n'ont pas plus de mesure dans leur expression.

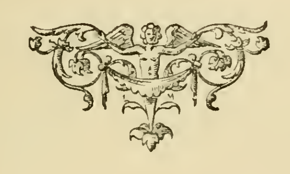
— Mais, si vous aviez une fille à marier, la donneriez-vous à Desroches ?

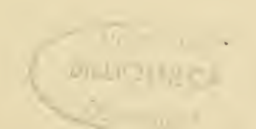
— Sans délibérer, parce que le hasard l'avoit engagé dans un de ces pas glissans dont ni vous, ni moi, ni personne, ne peut se promettre de se tirer ; parce que l'amitié, l'honnêteté, la bienfaisance, toutes les circonstances possibles, avoient préparé sa faute et son excuse ; parce que la conduite qu'il a tenue, depuis sa séparation volontaire d'avec sa femme, a été irrépréhensible, et que, sans approuver les maris infidèles, je ne prise pas autrement les femmes qui mettent tant d'importance à cette rare qualité. Et puis j'ai mes idées, peut-être justes, à coup sûr bizarres, sur certaines actions que je regarde moins comme des vices de

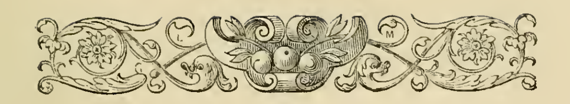
l'homme que comme des conséquences de nos législations absurdes, sources de mœurs aussi absurdes qu'elles, et d'une dépravation que j'appellerois volontiers artificielle. Cela n'est pas trop clair, mais cela s'éclaircira peut-être une autre fois, et regagnons notre gîte. J'entends d'ici les cris enroués de deux ou trois de nos vieilles brelandières, qui vous appellent, sans compter que voilà le jour qui tombe et la nuit qui s'avance avec ce nombreux cortége d'étoiles que je vous avois promis.

— Il est vrai.

FIN DU TOME PREMIER







TABLE

DU PREMIER VOLUME



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

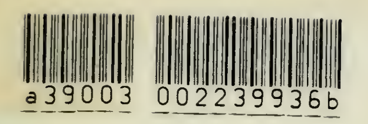
PARIS, 1877.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Libı
University of
Date dı

MAR 2 1 1972

CE



CE PQ 1979
.A6A4 1877 V001
C00 DIDEROT, DEN OEUVRES CHO
ACC# 1217019